



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



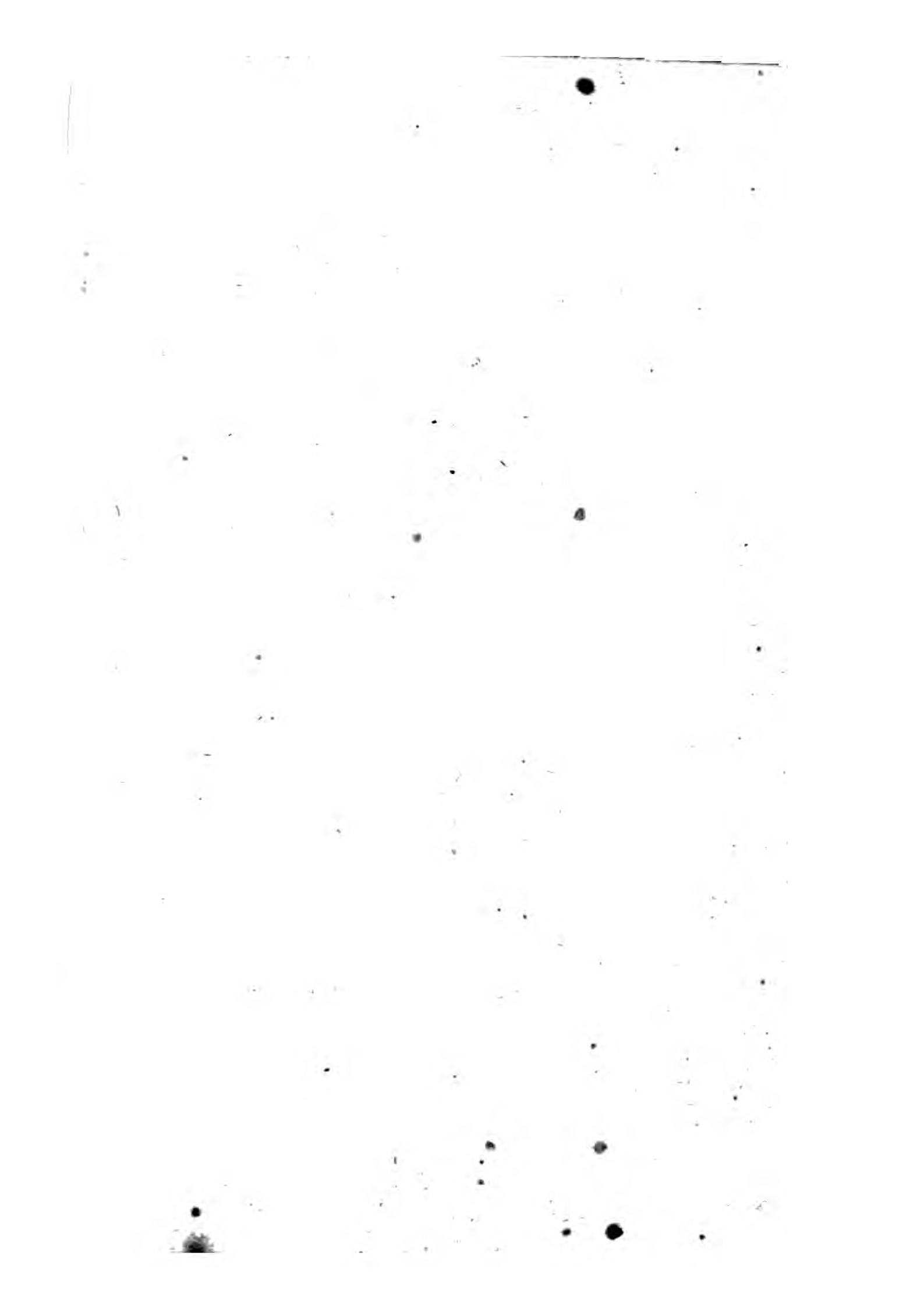
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



UNS. 168 i. 38







LETTRES
ATHÉNIENNES.
TOME DEUXIÈME.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 435

LETTRES
ATHÉNIENNES,
EXTRAITES
DU PORTE-FEUILLE
D'ALCIBIADE.
TOME DEUXIÈME.

Chanorier de Fontenay.



A LONDRES,
Chez PIERRE ELSMY, Southampton
Street.

M. DCC. LXXI.

Chanorier.





LETTRES
ATHÉNIENNES.
LIVRE SECOND.

LETTRE XXXII.

ASPASIE A ALCIBIADE.

JE n'aurois point la certitude de vous voir dans quelques heures d'ici, que ma Lettre n'en feroit pas beaucoup plus longue. Ce n'est point, assurément, que j'eusse moins de choses à vous dire que de coutume ; mais je ne croirois pas pouvoir vous parler en sûreté. Périclès n'est

Part. II.

A

point forti ; & quoique je sçache qu'en cet instant , même , il est fort occupé , je ne m'en imagine pas plus à l'abri d'une surprise. Il faudroit donc que , dans la crainte très-légitime que j'en ai , je ne vous écrivisse que sur un ton de sécheresse , & de cérémonie , aussi peu fait pour les sentimens qu'il m'est si nécessaire de vous croire , que pour ceux que je voudrois bien n'avoir pas ; & lorsque je me trouve dans ce cas-là , vous êtes , de tous les hommes du monde , celui à qui j'écris le plus mal , & le moins volontiers. Heureusement , nous nous verrons bientôt ; & l'amour (ah ! grands Dieux ! dépêchons-nous d'écrire ce terrible mot.) & l'amour , dis-je , comme cela arrive quelquefois , me permettra , peut-être , de me dédommager de ce que je perds en ce moment , & de la contrainte crüe que je m'impôse ; mais ne pesons point sur cela , car il se pourroit très-bien

ATHÉNIENNES. 3

qu'entraînée par le sujet sans que je m'en apperçusse , en croyant beaucoup me gêner , je finisse par ne me pas gêner du tout : hâtons - nous donc de venir au fait. Je vous renvoye l'ouvrage que vous avez bien voulu soumettre à ma censure: vous m'avez dit que vous n'en êtes pas encore content : si j'ai quelque peine à croire que cela soit , en revanche , je crois aisément que vous auriez dequoi ne pas l'être. Si vous cherchiez des éloges , vous avez très-sagement fait de ne le pas montrer à Périclès : si vous craigniez les critiques , vous auriez pû m'en faire le même mystère qu'à lui ; peut-être même , ferai-je d'autant plus sévère que vous me paroissez plus vous être flatté que je le serois moins ; & que vous arracheriez à l'amour , l'approbation que vous n'étiez pas bien sûr d'obtenir du goût. Ne fût-ce donc que pour vous punir de m'avoir crû trop peu de lumières , ou trop de

foiblesse , je vais ne vous pas plus ménager que n'eût fait le juge terrible à qui vous avez voulu échapper ; mais je crains bien que quelqu'amertume , que , soit par justice , soit par esprit de vengeance , je mette dans mes observations , elles ne vous blessent beaucoup moins que n'auroient pû faire les siennes. Si , avec ce qu'on aime , on a toujours plus d'amour propre qu'avec les autres , on y a toujours moins de vanité. Je n'ai donc trouvé dans votre ouvrage , rien qui me rappellât ni l'éloquence de votre maître , ni même celle dont la nature vous a doüé ; & je ne conçois pas bien aisément , je l'avoüe , comment vous avez pû imaginer que les Sophistes feroient pour vous , de meilleurs modèles que Périclès. Je conviens que le genre d'éloquence dont ils font profession , est extrêmement brillant ; mais je ne pense pas que pour cela , il en mérite plus d'estime. Ceux qui con-

A T H É N I E N N E S. S

noissent l'art d'écrire & l'art de parler ,
croiront toujours qu'il est bien plus aisé
de s'écarter de la nature , ou de la char-
ger , que de la peindre , ou de s'y affu-
jettir ; que des sophismes coûtent moins
que des raisons ; que le spécieux n'est pas
le vrai ; & ne feront jamais de cette élo-
quence , encore plus fausse qu'elle n'est
ébloüissante, le même cas que de ce ton
mâle , & simple, mais si noble , & si tou-
chant , même dans son austère simplicité,
qui régné dans toutes les harangues de
Périclès , & qui l'a rendu , non le pré-
mier , mais le seul Orateur de la Grèce.
Je laisse à part , l'usage odieux qu'on fait
de ses talens , lorsque pour en mieux dé-
velopper & l'étendue , & la facilité , l'on
plaide également pour le vice & pour
la vertu ; & que , quelquefois ne s'arrê-
tant pas-là , on pousse l'extravagance de
l'esprit , & la corruption du cœur jusques
à vouloir prouver combien le premier

des deux a d'avantage sur l'autre. Vous me direz que ce sont des jeux uniquement imaginés pour donner à l'esprit plus de souplesse ; & je crois , en effet , que de si absurdes paradoxes ne seront jamais pris par les âmes honnêtes que pour ce qu'ils sont ; que la nature , enfin , a pris elle-même soin de nous prémunir contre ces déclamations encore plus pernicieuses pour les mœurs , qu'elles ne sont dangereuses pour le goût ; mais il n'y en a pas moins des hommes qui ne sont déjà par leur propre perversité , que trop dispôsés à immoler leurs devoirs à leurs passions ; & , ne s'en trouvât-il qu'un seul que ces détestables sophismes eussent achevé de corrompre , l'Orateur qui l'auroit trompé , mériteroit de partager avec lui l'indignâtion , la honte , & le supplice. J'oubliois de vous dire (& je doute , entre nous , que vous me l'eussiez pardonné.) que j'ai trouvé à votre *Ana-*

ximandre, beaucoup d'esprit ; peut-être même , si je voulois vous ôter du plaisir que vous sentirez à me l'entendre avouer, vous dirois-je que je lui en trouve un peu trop. Toutes réflexions faites , cependant , je veux bien ne pas insister sur cette critique , non qu'à mon sens , ce ne soit un très - grand défaut , mais parce que c'en est un de votre âge ; vous prêtez , de plus , à cet *Anaximandre* , de si singulières opinions , que vous ne pouviez sans cette ressource , en masquer un peu le faux. Au reste , vous vous corrigerez , & plutôt même que vous ne pensez , de cette surabondance dont aujourd'hui vous vous sçavez tant de gré. Il faut , en effet , avoir quelque tems abusé de l'esprit pour n'en plus mettre dans les choses , qu'autant qu'elles en exigent ; mais comme c'est tout à la fois l'ouvrage de la maturité , & le chef-d'œuvre du goût que de sçavoir que l'esprit que l'on ré-

pand hors de son sujet , est autant d'esprit perdu , il y auroit trop d'injustice à exiger de vous un sacrifice dont votre âge ne vous permét de sentir ni l'importance , ni la nécessité. On seroit , d'ailleurs , très-fondé à vous faire un crime de ce qu'ayant pour vous former , les premiers hommes de l'Univers , vous leur préférez des gens qui , à quelque égard que ce soit , ne peuvent que vous égärer. Adieu , je crains toujourns qu'on ne me surprenne ; mais cette crainte , toute bien fondée qu'elle est , ne m'empêchera pas de vous dire combien je vous aime : & votre humeur même , si , comme je le crains un peu , ma critique vous en donne , ne m'empêchera pas de vous le répéter ce soir , & plus tendrement que vous ne le voudriez , peut-être. Non , mon cher Alcibiade , non , cela ne se peut pas.

LETTRE XXXIII.

ALCIBIADE A THRAZYLLE.

QUOIQU'AXIOCHUS persiste à prendre à témoins tous les Dieux , que , loin d'avoir , comme vous persistez , vous , à l'accuser , formé le dessein de vous enlever Théognis , la bonne volonté qu'elle se tüoit de lui marquer , n'auroit été pour elle , qu'en pure perte , s'il eût eu le plus léger sujet de vous y croire attaché ; que les mœurs de Théognis qui doivent vous être connües , ne düssent point vous permettre de douter de la vérité de ce qu'il allégué ; & que le peu de tems qu'il lui est resté , düst encore vous en être une preuve , je ne suis pas étonné que , ni cette considération , ni même le tems qui s'est écoulé depuis , n'ayent rien pris sur votre colère. En effet , que ce soit d'elle-

même qu'elle s'est portée à l'inconstance, qu'elle ait eu besoin d'y être sollicitée, il n'en fera pas moins vrai qu'elle vous a quitté, que vous l'avez été pour Axiochus, & que rien ne doit vous être plus égal que le reste. Je sens, même, qu'il doit déjà vous être assez difficile de concevoir comment, quoiqu'il ait pû faire, il est parvenu à vous bannir d'un cœur où vous aviez, pour la seconde fois, la gloire de régner, pour que vous ne puissiez point vous persuader que Théognis lui ait, pour ainsi dire, offert ses bontés. Il seroit moralement impossible si vous vous rappelliez avec quelle franchise, en me priant de la délivrer de vos tendres persécutions, elle me montra tout l'ennui dont vous l'accâbliez (vous voudrez bien, je crois, que je ne vous rappelle pas ici, de souvenirs encore plus fâcheux.) que vous vous obstinâssiez à charger Axiochus d'un crime dont, de

son aveu, elle est seule coupable. Dans notre système d'amour-propre, le rival, quelque chose même qui puisse l'excuser, ne doit jamais trouver grâce devant nos yeux. Ma façon de penser sur ces sortes de choses doit vous être trop connue pour que vous ayez à craindre que la vôtre, fût-elle, s'il se pouvoit, pourtant, plus singulière encore, ne m'eût pas pour partisan ; & qu'à quelque point que vous pûssiez porter l'injustice, vous me parûssiez jamais la pousser assez loin. Aussi, ne sçaurois-je trop vous louer du desir que vous avez de voir Praxidice, aujourd'hui l'objet des vœux d'Axiochus, lui faire éprouver par son inconstance, tous les tourmens que vous lui avez dûs : mais pourquoi faut-il que ce soit moi qui n'ai rien à lui reprocher, qui les lui fasse connoître ? Si c'est que votre vengeance vous paroît plus sûre entre mes mains qu'entre les vôtres, par quel hazard

croyez-vous ce que l'éclat , & la multiplicité de vos conquêtes , devroient si peu vous permettre de penser ? Si c'est le peu de goût qu'elle vous inspire , qui fait que vous aimez mieux que ce soit moi que vous , qui tente cette aventure , je crois devoir vous dire que , si je ne consultois que le peu d'impression qu'elle fait sur moi , personne n'auroit moins que moi , envie de l'enlever à Axiochus.

Ce motif de tranquillité , joint à l'amitié qui nous unit tous deux , me défendrait donc de servir votre ressentiment , si , par présomption , ou par un excès de confiance en Praxidice , qui me paroît encore plus déplacé , il n'étoit aussi convaincu qu'il soit possible de l'être , que ce seroit le plus vainement du monde , que l'on tenteroit de lui plaire. Quoique l'opinion que les femmes ont de moi , eût pû lui faire desirer que je ne l'entreprisse pas , il ne m'a point même jugé

plus redoutable pour lui que tout autre. Vous sentez aisément que si je n'en ai point trouvé Praxidice plus aimable , je n'en ai pas moins de cet instant , formé le projet de le faire repentir de penser si bien de lui , & si peu favorablement de moi : & je n'en serois point à vous l'apprendre si , sans que j'en sçache la raison , il n'y avoit près de huit jours que je ne vous ai vû.

Concevoir ce dessein , chercher les moyens de le faire réussir , les trouver , les mettre en œuvre , tout cela n'a été pour moi , qu'une même opération. Faire croire Praxidice à mes soupirs , n'étoit pas ce qui m'embarassoit. Si la femme qui présume le moins de ses charmes , se flatte encore trop facilement de plaire , celle-là de qui l'amour-propre est extrême , ne devoit pas m'opposer une bien opiniâtre incrédulité : mais , l'attaquer de façon à la déterminer , malgré la cir-

conspection que m'impôsent, & les défiances d'Aspasie, & la nécessité où je suis encore de la tromper, étoit une chose dont, avec tout mon art, je ne me ferois peut-être pas tiré heureusement, si la vanité de Praxidice, ne m'en eût pas aplani toutes les difficultés. Pour Axiochus de qui, sur tout, vous me recommandez de tâcher de tromper les yeux, loin de chercher, ainsi que vous le voudriez, à lui dérober mes projets, j'aurois, au contraire, désiré d'y mettre toute la publicité possible, afin que les obstacles qu'indubitablement m'auroit suscités sa jalousie, eussent donné plus d'éclat à mon triomphe. Forcé par les raisons que je viens de vous expôser, de n'employer pour le supplanter que les voies les plus sourdes, je tire, du moins, quelque parti de cette contrainte, en la faisant auprès de Praxidice, servir de prétexte au mystère que je mets à la pla-

ce d'un éclat qui , sans doute , la détermineroit beaucoup plus promptement , mais que tout m'interdit. Quant à Praxidice , je ne sçais pas encore absolument où j'en suis avec elle : je crois voir seulement qu'elle a plus d'envie de me faire acheter sa conquête , que de manquer la mienne ; & , ce qui pourroit fonder cette opinion , c'est que , non-seulement elle n'a rien dit à Axiochus de mes projets , mais qu'elle commence à former des doutes sur ma constance. Je sens aussi , que , soit pour se justifier la sorte de goût que je lui inspire , soit ce qui me paroît plus probable encore , pour la satisfaction de sa vanité , elle desireroit de ma part , des soins qui lui marquâssent plus d'amour que les soins que je lui rends ; mais , comme libre même de l'attaquer de la façon qu'elle le voudroit , ma vanité à moi , me feroit toujourns une loi de lui refuser ce qu'exigeroit la sienne ; que , pour la sou-

mettre ; je n'ai pas besoin du ridicule d'en paroître amoureux ; qu'il n'est ici question que de quelques jours de plus ou de moins ; que la modération de mes desirs me laisse attendre sans une bien grande impatience , l'instant heureux qui doit les combler ; que , plus l'attaque est secrète , plus la résistance est ignorée ; & que , par conséquent , ma gloire n'en est pas commise , tout ce que j'accorde à Praxidice , est , dans de petites lettres que je sens d'une froideur extrême , & qu'il ne m'en est , cependant pas plus possible d'animer davantage , de feindre d'être jaloux d'Axiochus , & , ce qui , peut être lui nuira le plus , de jeter du ridicule sur la tendresse que je lui suppose pour lui. J'ignore combien , avec tant de ménagemens pour moi , & si peu d'égards pour elles , je manquerois de femmes : je crois seulement qu'on en prend autant pour le moins , en laissant à leur amour-propre ,
tout

tout à desirer , qu'en lui accordant tout ce qu'il desire ; & je suis l'homme du monde le plus trompé , si , malgré le peu de vivacité que j'y mets , Praxidice ne vous prouve pas bientôt que le systême d'après lequel je me conduis dans cette occâsion , n'est point aussi peu fait pour triompher d'une femme , que le desir ardent que vous avez de me voir vainqueur de celle-là , va , sans doute , vous le faire craindre.



L E T T R E XXXIV.

*PERICLES A ALCIBIADE *.*

P L U S je me souviens de vous avoir , & très-vivement, sollicité de négliger moins que vous ne faisiez , les talens que vous montrez pour l'éloquence , moins je me rappelle d'avoir , par aucun des discours que vous m'attribuez , paru vous blâmer de la déférence que vous aviez eüe pour mon Conseil. L'art de la parole n'a pas cessé de me paroître de la nécessité la plus indispensable dans une République où tout à la fois citoyens & législateurs , il s'offre à ceux qui y vivent , des occasions aussi fréquentes qu'inopinées d'en faire usage : & moins , malgré tous les avantages que vous avez reçus de la nature , j'ai crû que ce qu'elle a fait pour vous , pût vous suffire , moins aussi , il est , ce

me semble , à présumer que , si je me suis plaint de quelque chose , ç'ait été de ce qu'enfin vous aviez crû devoir penser sur cela , comme moi. Ce que Thrazylle vous a dit , ne sçauroit donc , comme vous voyez , être ce qu'il m'a entendu dire. Ce n'est pas , au moins , que mon intention soit ici de l'accuser de ne vous l'avoir pas rendu fidèlement ; mais ces mêmes discours , tels que , sans doute , ils vous sont parvenus , avoient trop de quoi blesser votre orgueil pour qu'il doive m'être défendu de croire que vous les avez interprétés de la façon qui pouvoit le mortifier le moins. Afin de fixer vos idées à cet égard , je vais moi-même vous apprendre surquoi mon improbation , & mes craintes ont roulé. Vous jugerez après si je suis , en effet , aussi inconséquent que , dans votre supposition , j'ai nécessairement dû vous le paroître.

J'ai crain , je l'avois , que vous ne

prîssiez pour l'art dont je vous avois recommandé l'exercice, d'autant plus de dégoût que vous vous y feriez livré d'abord avec plus de fureur ; & vous devez convenir à votre tour , que l'inconstance qui marque presque tous les instans de votre vie , ne rendoit cette peur que trop légitime. Je vous ai blâmé de ce que, vous ayant conseillé de n'avoir que des amis pour témoins de vos essais , votre auditoire n'est jamais composé que de flatteurs. Je n'ignore pas qu'à vos yeux , les uns valent au moins les autres ; & que , si c'est une méprise de votre part , vous êtes bien éloigné de croire que c'en soit une où il y ait à perdre pour vous , autant que je le présume ; mais vous ne devez pas être étonné que sur cela , notre façon de voir & de penser , ne soit point absolument la même. J'ai craint encore que l'admiration de vos adulateurs , ne fût pour vous d'un plus grand poids que

les critiques de vos amis ; & que vous ne crûssiez être devenu orateur , sans avoir d'autres raisons de vous en flatter , que les applaudissemens de ces lâches & vils parasites que vous traînez par - tout sur vos pas. J'aurois, aussi, désiré que, sur la foi de tels juges, aussi justement suspects du côté du goût, qu'ils sont décriés du côté des mœurs, vous ne vous exposassiez pas, comme l'on m'a assuré que c'étoit votre dessein, à paroître dans la tribune, avec une espérance si peu fondée de justifier par des succès l'audace que, dans un âge si tendre, & sans aucune connoissance des affaires publiques, vous auriez d'y monter. On m'a dit, de plus, (& j'ai eu, je l'avoüe, peu de peine à le croire.) que vous ne doutiez pas que la facilité d'expression dont vous êtes doué ne dût suppléer ce que vous soupçonnez qui pourroit vous manquer d'ailleurs. Je ne nie pas que vous n'en ayez ; mais si

cette même facilité qu'à mon sens, vous comptez pour infiniment plus qu'elle ne vaut, n'est point accompagnée de beaucoup de fécondité, elle ne rend que verbeux; & de cela à être éloquent, vous auriez peine à imaginer combien il y a de distance. Il est vrai que, comme l'on retranche à la nature plus aisément qu'on n'y ajoûte, il vaut mieux encore être abondant que stérile : mais si l'esprit stérile glace par la sécheresse, la froideur, & la triste austérité qui sont la suite & l'effet du manque d'imaginâtion, l'esprit qui, sans mesure, ainsi que sans discernement, emploie toutes les idées, & les images qui se présentent, fatigue par son abondance, autant que par sa disette, l'autre peut laisser à desirer : & vous le dirai-je, mon cher Alcibiade ? si les personnes désintéressées que le hazard a mises à portée de vous entendre, n'ont pas eu à vous reprocher la dernière, elles ont crû trouver

dans vos essais de quoi se plaindre de l'autre. C'est, au reste, bien moins vous que j'en accuse, que les prétendus Orateurs à qui vous vous êtes attaché, & qui vous communiquent d'autant plus facilement le mauvais goût qui les infecte, que vous les voyez plus admirés. Vous ignorez, sans doute, lorsque vous les trouvez si dignes de leur succès, combien on a communément à rougir dans la maturité de l'âge, des jugemens qu'on a portés dans sa jeunesse. Les talens supérieurs, sur-tout dans le genre où ils vous paroissent si communs, sont si rares que, dans Athènes même, celle de toutes les Villes de la Grèce où, par la raison que l'éloquence y est d'une plus grande utilité, elle est le plus en honneur, à peine, de tous ceux qui la cultivent, en peut-on compter trois qui méritent d'être nommés. Car vous voudrez bien que je ne mette pas au nombre de ceux que la postérité

regrettera de n'avoir pas entendus, & sur les harangues de qui, ceux que leur génie appellera à ce genre, chercheront à se former, ces déclamateurs aussi indécens qu'effrénés, à qui leurs brigues, le caprice, l'ignorance, & même la vénalité de la multitude y font passagèrement un nom. De ce que, par exemple, *Cléon* est enfin parvenu à sortir de cette obscurité profonde où son peu de talens, bien plus encore que la bassesse de sa naissance, sembloit l'avoir à jamais plongé; & qu'il y a même une assez grande partie de nos citoyens qui, pour ne pas dire plus, le croient aussi orateur que moi, croiriez-vous ne vous point tromper, en inférant du jugement qu'ils en portent, qu'entre lui & moi, il n'y a aucune différence, ou que, s'il y en a, elle est toute à son avantage? Je vous ai vû, tout au moins, fort près de le penser; & je ne voudrois pas répondre que,

n'ôfant plus , par de certaines considérations , le dire tout haut , vous fûffiez dans le fond , auffi corrigé de le croire , que , feulement pour l'honneur de votre goût , je le defirerois : mais c'est une erreur dont vous ferez un jour trop puni par la honte d'avoir pû en être capable , pour que je ne m'impôfe pas la loi de ne vous en point parler avec plus d'amertume. Les reproches ne font pas , d'ailleurs , plus que les préceptes , l'objet de cette lettre : tout ce que je m'y propôfois , étoit de vous apprendre que je vous verrois avec d'autant plus de chagrin abandonner l'exercice de l'éloquence , que ; malgré ce qui manque encore à vos talens , j'en efpère d'avantage ; & que l'objet de mes craintes , n'est pas de vous voir orateur , mais que ce ne foit trop prématurément que vous ne vous flattiez de l'être ; ou que votre prévention pour ceux que le mauvais goût du fiécle place

aujourd'hui dans le rang le plus distingué, ne vous fasse un jour trop ressembler aux modèles que vous vous ferez choisis.



LETTRE XXXV.

THEOGNIS AU MEME.

IL me paroît si simple que votre confiance soit en raison de la promptitude, & même de la façon dont je vous ai cédé, que, quand en m'annonçant qu'il faut que je me résolve à vous voir vivre pour d'autres que moi, vous affligeriez bien vivement mon cœur, je ne m'en croirois pas plus en droit de vous en faire des reproches. Il est possible aussi, que ce soit moins au raisonnement, & à une force d'esprit qui jusques-ici n'a pas été à mon usage, que je dois la Philosophie que je me trouve dans une occasion qui devroit m'en laisser si peu, qu'à la très-légère impression que, malgré tous vos agrémens, vous aviez faite sur moi. Je ne sçais si votre amour-propre ne vous

fera pas souhaiter que cette même impression eût été beaucoup plus vive, ou si vous ne croirez pas que le mien vous en dissimule la force ; mais je vois peu d'apparence que le dernier vous paroisse probable, si vous voulez considérer combien il seroit de mon intérêt de pouvoir rejeter sur la seule force de mon amour pour vous, une foiblesse dont lui seul auroit rendu excusable la rapidité. Plus c'est à ma honte que je le confesse, moins vous devez douter de la sincérité de l'aveu : soit que je fusse défendue contre vous par la certitude de ne vous rien inspirer, ou par le sentiment que je conservois pour un autre, si vous aviez sçu me distraire de ma passion, vous ne l'avez pas éteinte. Sans doute, par vos principes en amour, ou plutôt, par le peu que vous y en mettez, & que vous m'en croyez à moi-même, il vous paroît de la plus grande simplicité que la dou-

leur où me plongeoit l'inconstance d'Axiochus, toute vive qu'elle étoit, ne m'ait pas empêchée de répondre à vos desirs; & vous agiriez même bien peu d'après vos maximes, si j'en étois plus dégradée dans votre esprit: mais je suis si loin de regarder la chose des mêmes yeux, que j'aurois peine à vous exprimer avec quelle indignation, depuis ce fatal moment, je lève les miens sur moi-même. Si le malheur que j'ai de ne pouvoir plus que me mépriser, ne m'a point permis de paroître m'offenser de l'insultante légèreté dont vous me traitiez, je ne l'en ai pas moins sentie, & presque aussi vivement que si je ne l'eusse pas méritée. Vous n'êtes point ma première erreur: quand il me seroit possible de vous persuader le contraire, je ne voudrois pas en prendre la peine: pour chercher à surprendre l'estime, il faut avoir besoin d'être aimée. Je sçavois donc, & sans l'énuméra-

tion que vous me faites , & , ce me semble, fort indécemment, de tous ceux que *j'ai honorés de mes bontés* , combien , sur ce point , j'ai à rougir de moi-même ; mais , ce que je vois que vous ignorez , c'est que , de tout ce que j'ai à me reprocher , il n'y a rien que je me pardonne moins que ce qui s'est passé entre vous & moi , parce que je n'en trouve pas plus l'excuse dans mes sens , que dans mon cœur ; & que , moins une femme a de motifs de se rendre , plus elle est méprisable de s'être rendue. S'il vous eût été possible de concevoir l'excès de la douleur que je portois dans vos bras , & tout ce que me coûtoient de larmes , les complaisances qu'un seul instant , le plus funeste de ma vie , vous avoit mis en droit d'exiger de moi , je présume trop de votre générosité pour ne pas croire que vous m'aurez beaucoup plutôt que vous ne faites , & rendu une liberté que , de moi-même ,

je n'ôsois pas reprendre , & délivrée du plus crüel supplice que , selon moi , l'on puisse jamais éprouver. Ce n'est donc pas de ce que vous me quittez si promptement , mais de ce que vous me quittez si tard , que vous me devriez des excuses. Peut-être , ce que nous sommes , vous & moi , auroit-il exigé que vous m'en eussiez fait du ton desquelles je n'eusse pas eu à me plaindre. Il pourroit m'être plus facile , qu'à ce que vous vous permettez avec moi , vous ne le croyez , sans doute , de vous faire repentir d'avoir si visiblement cherché à m'humilier , & même avec d'autant plus de crüauté de votre part , que cela vous étoit moins nécessaire ; mais je crois qu'il est de ce que je me dois , de m'en vanger plus par la modérâtion que par la représaille. A l'égard de Thrazylle de qui , dites-vous , ni ma tendresse pour Axiochus , ni même mon aventure avec vous , toute honteuse qu'elle est pour

moi, n'a pû éteindre l'amour, & que vous ôsez me solliciter de reprendre; tout ce que j'ai à vous répondre, c'est que je me souviens encore assez qu'il m'a été cher pour désirer très-sincèrement que cette propôfition ne vienne que de vous, parce qu'il ne se pourroit point que je ne reverfâsse pas du mépris que je m'inspire, sur un homme qui se respecteroit assez peu pour aimer encore une femme qui s'est elle-même si peu respectée.



LETTRE XXXVI.

ASPASIE AU MEME.

L'ENNUI qu'avoient avant-hier paru vous causer mes plaintes , le peu de soin que vous aviez pris de les calmer , & l'air de froideur dont vous m'aviez quittée , m'avoient si peu permis de me flatter d'un retour si tendre , & si prompt de votre part , que je ne sçais si je n'en suis pas presqu'aussi surprise que j'en suis charmée. Tous mes sens ont été si émus , même si bouleversés d'un bonheur si in'attendu que , quand on m'en auroit laissé le loisir , il ne m'en auroit pas été plus possible de vous en rendre grâces dans l'instant. Avec quel saisissement de cœur n'ai-je pas reçu votre Lettre ! Avec quelle crainte de n'y trouver que mon arrêt , ne l'ai-je pas ouverte ! Vous m'aimez !

Part. II.

C

vous ! Alcibiade ! --- Quoi ! encore ! ah !
--- mais , comment se peut-il que l'on
réünisse tant d'indifférence , & tant d'a-
mour ! comment , tout entier à ce der-
nier sentiment , peut-on prendre assez
sur soi , pour ne montrer que l'autre !
Comment , enfin , se peut-il qu'il semble
vous en coûter si peu pour m'affliger , &
que vous paroissiez en même tems vous
reprocher si amèrement de l'avoir fait !
Autant à la singularité de votre conduite
avec moi , qu'à ses perpétuelles variâ-
tions , je suis quelquefois tentée de croire
que vous ne voulez que faire des expé-
riences , & que ce que vous considérez
le moins , est ce que je les paye. Oui ,
sans doute , vous cherchez à apprendre
jusques à quel point l'âme peut influer
sur le corps , le cœur sur l'esprit , & jus-
ques où peut s'étendre votre pouvoir sur
tous les deux. Ah ! cessez , je vous en con-
jure , d'avoir une curiosité si crüelle pour

moi , & que l'extrême tendresse que vous m'inspirez , vous rend si peu nécessaire. Si elle vous amuse , songez que , non-seulement elle me tûe ; mais (ce que je sens avec bien plus de vivacité encore , que le mal physique que je lui dois.) qu'elle m'humilie au-delà de ce je pourrois vous exprimer. Contentez-vous de jouir en Souverain , de l'empire que vous avez sur moi , sans en abuser en tyran : car , n'est-ce pas me tyranniser à l'excès , que de me faire passer à votre volonté , de la plus profonde douleur , à un plaisir qui ne connoît pas plus de bornes ? Voyez , pour me donner des secousses si opposées , quels sont les puissans ressorts que vous employez ! Me faire concevoir la crainte de ne vous plaire plus , ou seulement de vous plaire moins ; me rendre l'espoir ; quelques lignes tracées de votre main ; du silence : une parole seulement un peu sèche ; un mot tendre , ou simple.

ment obligeant , voilà quelle est la sublime magie que vous mettez en usage pour me rendre tour à tour , ou la plus heureuse , ou la plus à plaindre de toutes les femmes ! Ah ! mon cher Alcibiade ! cela peut-il se concevoir ? cela peut-il même être si fortement senti par quelqu'autre que moi ! Mon être est-il donc si inférieur au vôtre , que je ne puisse que vous être si absolument soumise ! Faut-il que , d'un seul mot , d'un seul regard , vous me précipitez à votre gré dans un abyme de maux ; ou m'éleviez au comble de la félicité , sans qu'il me soit possible de trouver en moi-même , la force de résister aux différentes impulsions qu'il vous plaît de me donner ! Au moment que je vous parle , de combien de mouvemens ne suis-je pas agitée ! mais , y en a-t'il qui puissent l'emporter sur ma tendresse ? Non , tout y cède : je ne sens plus qu'elle : je vous adore , & vous le dis , puisque je

suis assez heureuse pour que vous vouliez bien encore l'entendre. — Je ne sçais quel charme vous avez répandu sur toute votre Lettre ; mais , depuis long - tems , aucune des vôtres , de celles mêmes dont j'ai eu le plus à me louer , ne m'a causé un si sensible plaisir. J'y retrouve , ce me semble , des traces de ces sentimens dont vous m'aviez flattée , & dont je ne me flattois plus : je crois y reconnoître ce ton que vous avez , quand vous voulez plaire , & dont quelquefois mon âme a été si voluptueusement pénétrée. Est-il donc vrai que je n'ai pas eu à me plaindre de votre cœur , ou , du moins que je ne puisse sans injustice, m'en plaindre encore ! — *Quand il seroit possible que vous eussiez des rivales , me dites-vous , quelles qu'elles fussent , devroient-elles vous allarmer ?* Ah ! Alcibiade , se peut-il que vous aimiez , que vous sçachiez combien je vous aime , & que vous croyiez que je puisse un seul instant

imaginer avec tranquillité que votre cœur se partage ? Lorsqu'on peut se permettre d'être infidelle , on est si près d'être inconstant ! — Mais vous ne voulez pas que j'aye à vous reprocher les distractions auxquelles votre sexe se livre si facilement , & qui font tant gémir le nôtre : pourquoi voudrois-je , en doutant de ce que vous me jurez , empoisonner mon bonheur ! Je ne sens que trop que , par l'excès même de ma tendresse , il se peut que je vous déplaise quelquefois : il faut soi-même avoir tant d'amour pour en concevoir les craintes , & les pardonner ! Si , par elles-mêmes , ces craintes ne sçauroient être offensantes , leur vivacité permet-elle toujours qu'on les exprime avec tous les ménagemens dont l'amour-propre a besoin ? Ce que je n'appelle que *délicateffe* , ne le qualifiez-vous pas d'*injustice* ; & n'en avez-vous pas raison quelquefois ? — Au nom des Dieux , ne metrom-

pez pas : vous voyez que je vous rends un compte, sinon bien clair, du moins très-exact, de toutes les impressions que vous faites sur moi : vous devez en conséquence, juger de tout le danger qu'il y auroit à me rien exagérer. Quoique vous fassiez, je vous adorerais toujours ; mais ne me faites point espérer un bonheur auquel je ne ferois pas destinée. Je crains, au-delà de toute expression, ces chimères charmantes que l'on ne peut abandonner sans s'arracher le cœur, & dont la triste vérité qui les fait évanouir, a déjà, tant de fois, déchiré le mien.



L E T T R E X X X V I I .*A L C I B I A D E A T H R A Z Y L L E .*

SI, grâces au mystère profond dont je couvre les soins que je rends à Praxidice, mes prétentions sur elle sont encore ignorées d'Aspasie, les clameurs d'Axiochus en ont d'ailleurs si bien répandu le bruit, que je me vois actuellement engagé pour mon propre compte, dans une entreprise que l'envie de punir votre ancien rival, de sa présomption, m'avoit beaucoup moins fait former, que le desir de servir votre vengeance. Mes premiers progrès avoient été si rapides, & ç'avoit été si vainement qu'Axiochus avoit tout mis en usage pour les interrompre, que jamais nous ne nous serions doutés qu'une femme que nous voyions, pour ainsi dire, voler au-devant de sa défaite, pût, tout

près de se rendre , s'aviser d'y mettre des conditions. C'est , cependant , ce que fait aujourd'hui Praxidice : ce qu'elle m'impose , constatant de la façon la plus éclatante , ses bontés pour moi , & ne pouvant , par conséquent , tourner qu'à ma gloire , je ferois , dans toute autre position , bien loin de m'y refuser ; mais je la trouve si peu faite pour me dédommager de ce que je perdrois , en me prêtant à ses desirs , que , quelque'intéressant qu'il soit devenu pour moi de triompher d'elle , j'aime encore mieux subir la honte de paroître l'avoir vainement attaquée , que de payer si cher la gloire de la soumettre. Le desir de vous vanger d'Axiochus vous occupe si vivement , que , quelque chose qu'il puisse m'en coûter , vous brûlez de le voir satisfait ; & que vous m'accusez , peut-être , d'en retarder l'instant par des craintes déplacées : mais je me flatte que vous en prendrez une

autre idée , quand vous sçaurez que cette même Praxidice à qui j'avois , enfin , sçu faire prendre comme une des plus fortes preuves que je pûsse lui donner de ma tendresse , l'excès de précaution qui accompagne toujourns les hommages que je lui rends , & qui m'en étoit même si obligée , semble en avoir deviné la cause , en imaginant que c'est bien moins par discrétion que je prends tant de peine , que parce que j'ai quelque femme à ménager. D'après cette idée , elle exige , mais absolument , ou que j'affiche sans aucune retenue , mon goût pour elle , ou que je ne la revoye jamais. J'ai eu beau lui représenter combien ce qu'elle exigeoit seroit contraire à sa gloire ; combien , même , en écartant cette raison qui devoit , cependant , être pour elle , d'un si grand poids , elle se déroboit de plaisirs en donnant à notre liaison , une si grande publicité ; qu'enfin il me paroissoit entrer

dans une si dangereuse fantaisie , plus de vanité que d'amour. Jamais , quoique j'aye pû lui dire , je n'ai pû la faire changer d'opinion , ni de volonté. Elle m'a toujours répondu que » rien ne lui étoit » plus suspect que le soin que je prenois » de sa réputâtion ; que je ne devois pas » vouloir faire à cet égard, plus qu'elle ne » croyoit elle-même devoir exiger; que je » craignois moins de la commettre , que » je n'avois envie de me cacher ; & que si » je voulois la convaincre que je l'aimois » sans réserve , & uniquement , il falloit » que je lui donnâsse dans ceux de mes jar- » dins où l'on peut le moins se dérober au » Public , une fête qui ne pût laisser per- » sonne douter de mes sentimens pour elle ; » & que ce ne seroit qu'en remplissant cette » condition , que je parviendrois à bannir » ses craintes , & que je pourrois avoir à » me louer de sa reconnoissance ». Une si imbécile prétention , & si constamment

foutenüe , me mettant en fureur , il s'en est fallu peu que , dans mon premier mouvement , je n'aye abandonné toutes les miennes : mais j'ai sçu le calmer par la considération des suites qu'en m'y laissant entraîner , il pourroit avoir pour moi. Je me suis donc contenté de lui répondre avec toutes les marques de la plus vive douleur, que » d'elle-même elle ouvriroit » les yeux sur ses véritables intérêts ; & » que, sans qu'il lui fallût pour cela, beaucoup de réflexion , elle sentiroit qu'il y » avoit dans ma conduite avec elle, autant » de tendresse & de vérité que des gens » qui cherchoient moins encore à me nuire, qu'à elle-même, vouloient qu'elle y » trouvât de froideur & de mauvaise foi ; » qu'au reste si , contre mon attente , elle » persistoit à vouloir que je la perdîsse dans » le monde , je lui promettois toutes les » imprudences qui pouvoient l'y commettre le plus » ; & vous sçavez, qu'en effet,

elle n'auroit pas besoin de me presser sur cela, si moi-même j'en avois moins de cacher à Aspasia, cette infidélité. Vous voyez aisément dans quel embarras je suis : pour acquérir l'une, risquerai-je de perdre l'autre ? Quelqu'intérêt que vous ayez à décider pour l'affirmative, je doute pourtant que vous l'ôsiez : d'un autre côté, m'expôserai-je à faire dire de moi, que j'ai vainement attaqué Praxidice ; & , si près de remporter sur Axiochus, la plus éclatante des victoires, puis-je consentir à le voir me l'arracher des mains ? Entre nous, je soupçonne fort ce dernier qui n'a pû sans le desespoir le plus marqué, se voir enlever une femme sur qui son triomphe paroissoit assuré, d'avoir suggéré à Praxidice, & les craintes qu'elle vient de me montrer, & les propositions qui en ont été la suite. Je suis très-sûr que, malgré toute sa colère contre moi, mon secret ne lui est point

échappé, & qu'il n'aura pas compromis Alpasie; mais il n'en est pas moins probable que, ne pouvant ignorer dans quel embarras il me plongeroit, soit que je prisse, ou ne prisse pas le parti de lever le masque, non-seulement il n'ait inspiré cette fantaisie à Praxidice, mais qu'il ne l'ait appuyée de tous les sophismes qui pouvoient en déguiser le ridicule & le danger à une femme sans expérience, & qui, pour ne rien dire de plus, a fort médiocrement d'esprit. Comme vous me paroissez avoir pris sur elle beaucoup d'empire, vous m'obligerez plus que je ne puis vous l'exprimer, mon cher Thrazylle, d'aller la voir dans l'instant, & de ne rien oublier pour l'obliger de se désister de ce qu'elle exige. Peignez-moi comme d'autant plus accâblé des loix qu'elle m'impôse, qu'elles sont plus visiblement contr'elle; mais, pourtant, déterminé à m'y soumettre, si elle persiste

à me les prescrire. Dans la supposition très-bien fondée que ce ne peut être qu'à Axiochus que je dois un caprice si inattendu, montrez lui tout l'intérêt qu'il a par ses sentimens, soit à tâcher de nous desunir, soit à se vanger d'elle, en l'entraînant dans de fausses démarches. Quand, ce qui je l'avoüe, me paroît presque impossible, ce ne seroit pas lui qui m'auroit tendu un piège qui est tant dans le genre de son esprit, la prudence ne m'en ordonne pas moins, tant qu'il n'en fera pas guéri, ou que je n'en aurai point triomphé, d'affoiblir le plus qu'il me sera possible, la confiance qu'elle peut encore avoir en lui. Quand je l'aurai quittée, nous la laisserons, si elle le veut, lui rendre, avec ce sentiment, tous ceux dont elle l'a honoré. Je vous attends ce soir au Céramique; mais si vous pouvez m'instruire plutôt du succès, quel qu'il soit, de la négociation dont je vous charge, vous me ferez un

extrême plaisir. Je vais dîner chez Périclès : selon toute apparence , Aspasia m'y retiendra la plus grande partie de la journée ; & je craindrois , si vous y veniez , & qu'elle nous vît quelque empressement à nous parler , qu'elle n'en conçût de l'ombrage. Ses soupçons ameneroient , peut-être , une querelle ; & comme , si c'est à la passion que je la devois , ce ne seroit point la passion qui l'essuyeroit , je voudrois bien , s'il étoit possible , jouir du plaisir d'être ingrat , sans essuyer le désagrément d'être ennuyé.



LETTRE XXXVIII.

THRAZYLLE A ALCIBIADE

JE fors à l'instant de chez Praxidice : j'aurois peine à vous exprimer à quel point elle tenoit aux ridicules conditions qu'elle vous avoit impôfées ; combien elle les croyoit nécessaires pour s'assurer de vous , & avec quelle difficulté j'ai obtenu d'elle , de vous en faire grâce. Elle veut bien , enfin , renoncer à ces fêtes brillantes qui devoient annoncer à tout l'univers , fa défaite , & votre bonheur ; & , pour tout prix de ses bontés , ne vous demande plus qu'une tendresse éternelle. Comme, si, de toutes les promesses qu'on est forcé de faire dans la fituâtion où vous vous trouvez , la promesse d'aimer éternellement , n'est pas la plus aifée à tenir , c'est , du moins , celle qu'on

*Part. II.***D**

donne le plus volontiers , je lui ai , sans balancer , engagé ma parole , que vous l'aimeriez *jusques au tombeau*. Sur un engagement si positif , & dont , apparemment , son amour propre lui garantit la sûreté , elle consent à se rendre quand vous le voudrez , & (ce qui est encore à remarquer.) dans celle de vos maisons qu'il vous plaira de choisir. Quoique je ne vous croye pas aussi pressé qu'elle le suppose , de profiter de ses dispositions actuelles , je n'en perds pas plus un moment à vous en instruire : votre rival à qui , ainsi que vous l'aviez pensé , vous deviez seul cette tracasserie , pourroit encore les changer ; & avec d'autant moins de peine que j'ai vû bien peu de femmes moins discuter , & par conséquent croire plus aisément ce qu'on lui dit , que Praxidice. J'ai donc imaginé qu'il étoit très-important qu'à son retour qui ne sçauroit être éloigné , Axiochus trouvât ter-

ATHÉNIENNES. 51

minée, une affaire dont nous ne devons le succès qu'à son absence. S'il se peut qu'il ne vous arrachât pas des mains une victoire si bien préparée, il n'est point douteux qu'il ne cherchât encore les moyens de la rendre moins prompte; & je crois qu'il y va de votre honneur à ne pas l'attendre plus long-tems. J'ai, de plus, un motif particulier, & même assez pressant de souhaiter que vous ne la reculiez pas; & même que cette tendresse éternelle que je lui ai si intrépidement jurée de votre part, ait un terme plus court encore que le terme que, tout en la lui promettant, je lui assignois moi-même; & ce motif que vous auriez, je crois, peine à deviner, c'est qu'elle m'a désigné votre successeur. C'est-à-dire, que si (ce qu'à la vérité, elle ne craint point tout.) vous venez à cesser de l'aimer; ou si (ce qui, comme de raison, lui paroît beaucoup plus probable.) vous

Dij

cessez quelque jour de lui plaire.) elle voudra bien me permettre de lui rendre des soins ; & que même elle s'engage à les récompenser. Lorsque vous m'avez chargé près d'elle de vos intérêts , j'étois fort éloigné de croire que j'aurois à vous prier de précipiter votre inconstance : Praxidice, toute faite qu'elle est pour inspirer le desir , ne prenoit rien sur moi ; & j'ai tout sujet de penser qu'elle étoit aussi à mon égard dans la tranquillité la plus profonde. De vous dire comment, de cette indifférence respective , nous en sommes tout d'un coup venus à de si tendres arrangemens , c'est ce que je ne pourrois faire qu'avec le secours des conjectures ; & je doute fort qu'elle pût , plus que moi-même , vous dire ce qui l'a déterminée. De toutes les causes que je pourrois donner à un événement si in'attendu , la cause que je croirois la plus probable , c'est qu'en lui parlant

pour vous, je me suis machinalement si animé ! c'étoit avec tant d'ardeur que je lui baisois les mains ! qu'il faut nécessairement & qu'elle en ait conclû que j'avois dans l'âme, beaucoup de chaleur ; & qu'une femme ne puisse impunément se faire d'un homme, une pareille idée. Quoiqu'il en soit, j'ai surpris dans les yeux de Praxidice, une langueur si voluptueuse, & tant de mollesse dans ses mouvemens, que ni mon amitié pour vous, ni même le souvenir de ce que je vous dois, n'ont pû me sauver des charmes d'un moment dont vous êtes plus que personne, fait pour sentir tout le danger. Il m'étoit, de plus, pour mon instruction particulière, de la dernière importance de sçavoir, & si j'expliquois bien les symptômes que je remarquois, & jusques où, d'ailleurs, une femme défendue par un sentiment auquel elle est tout près de se rendre, & qui, par con-

féquent , doit la rendre moins accessible aux impressions instantanées , peut le laisser entraîner , soit loin de ce sentiment même , soit , loin des principes qu'elle se croit ; & , par malheur , il n'y avoit qu'une témérité qui pût m'éclairer sur cela. J'en ai donc hazardé une ; & la douceur de la résistance que m'a opposée Praxidice , n'a pas été la seule preuve que j'aye eüe de la sagacité dont j'avois jugé le moment , & elle-même. Tout persuadé que je suis , cependant , qu'il vous est beaucoup plus important de passer pour le premier vainqueur d'une femme , que de l'être en effet ; & qu'en partant d'après cette certitude , & le peu d'égards que vous aviez eu pour mes sentimens , dans l'avanture de Théognis , j'eüsse pû , sans scrupule , mener Praxidice beaucoup plus loin , vous mettez toujours si peu de philosophie où vous attachez de l'amour-propre , que cette considération jointe



au souvenir que c'étoit beaucoup moins pour vous , que pour moi-même , que vous vous étiez embarqué dans cette affaire , m'a forcé de laisser mon triomphe imparfait. Mon audace auprès d'elle , le point où je l'avois poussée , & sa propre complaisance , avoient dû si peu lui laisser craindre de ma part , cette retenüe , que je suis fort heureux si elle n'en a été qu'étonnée. Pour tâcher de m'en justifier auprès d'elle , j'ai feint de me rappeler avec douleur , que ce n'étoit qu'après vous , qu'elle devoit m'aimer ; & , quelque ridicule qu'un souvenir si déplacé pût lui paroître , quelque desavantageusement qu'il l'ait fait penser de moi (car sûrement , elle ne s'en fera pas prise à mon trop de mœurs.) je m'y suis si obstinément arrêté , qu'enfin le seul parti qu'elle ait crû avoir à prendre , a été de se le rappeler aussi. Je doute fort , pour ne rien dire de plus , qu'en pareille circonstance,

vous m'eussiez fait le même sacrifice ; & dans le tems même que je me l'impôsois , je ne me le cachois point ; mais je n'en ai pas moins eu la force de me le prescrire. Il m'a été si pénible que ce ne peut être qu'en ne gardant Praxidice qu'autant de tems qu'il en faudra pour qu'on ne puisse douter que vous l'avez enlevée à Axiochus , que vous pouvez le reconnoître. Adieu ; je me rendrai ce soir où vous m'attendez.



LETTRE XXXIX.*PERICLES A ALCIBIADE*.*

JE crains fort que vous ne prouviez, & moins de connoissance des vües de Sparte, que vous ne vous en supposiez, & pas autant de politique que vous voudriez qu'on vous en crût, lorsqu'en réglant uniquement sur ce que cette République nous demande, tout ce qu'elle desire de nous, vous êtes surpris que nous aimions mieux nous expôler à la guerre, que de révoquer le décret par lequel nous dénonçons à Mégare, une éternelle inimitié, quand ce n'est, selon vous, que cette condition qu'elle attache à la continuâtion de la paix. Je me suis trompé, sans doute, car j'étois au Conseil; & il m'a semblé que ce n'étoit pas à cela seul que leurs prétentions sont bornées; mais,

pour raisonner un instant comme vous ; je veux , qu'en effet , la révocation de ce décret , soit tout ce qu'elle exige d'Athènes. Une demande si modérée ne cache-t'elle rien dont nous ayons droit de nous allarmer ? Quel intérêt si pressant Lacédémone peut - elle avoir à ce que nous rétablissions les Mégariens dans notre amitié , elle qui nous a toujours mieux aimé des ennemis que des alliés , surtout lorsque , comme ceux-là , ces ennemis font à nos portes , & par conséquent , toujours plus à portée que d'autres , de se joindre à elle , dans les ravages qu'aux dépens , à la vérité , de son propre territoire , elle fait si fréquemment sur le nôtre ? Est-ce le seul amour de la paix qui l'anime à désirer entre les deux Peuples , une réconciliâtion si diamétralement opposée à ses intérêts , & à ses vûes ? Mais , elle souffle par-tout le feu de la guerre ; & déjà par ses intrigues redoublées , elle

l'a allumé dans tout le Péloponèse. Ne fût-il, au reste, véritablement question, pour l'avoir cette paix, que de rendre aux Mégariens, tous les avantages dont le decret que nous avons lancé contr'eux les prive, il suffiroit que ce fût Sparte qui nous impôsât cette condition, pour que je fusse toujours d'avis qu'on la rejetât, parce que ce seroit bien moins à notre modération qu'elle attribüeroit notre condescendance pour elle, en cette occâsion, qu'à la terreur qu'elle auroit crû nous inspirer. Il faut donc, demandâssent-ils en apparence, moins encore (car, enfin, ce qu'ils demandent, n'est pas si peu de chose qu'ils feignent de le croire, & que vous le croyez.) il faut, dis-je, ne leur répondre que les armes à la main, puisque nous ne pouvons leur rien céder volontairement sans les voir tous les jours nous demander quelque chose de nouveau. Mais que dis-je ? ils

formeroient de nouvelles prétentions!
 »Peut être, n'est-ce, diront ceux qui man-
 »quent absolument de cette prévoyance
 »si nécessaire au salut des Etats, que la dis-
 »pôtion qu'a Périclès de s'effrayer aisé-
 »ment, qui lui rend d'une importance si
 »grande, la légère complaisance que les
 »Lacédémoniens exigent de nous; & qui
 »lui fait en même tems présumer que cene
 »sera pas le seul sacrifice que nous pour-
 »rions avoir à leur faire: car écoutez leurs
 »Ambassadeurs: rien ni de si simple que
 »leurs propôitions, ni qui annonce moins
 »ce que Périclès voudroit que nous crûf-
 »sions avoir à en craindre»: écoutons les
 donc ces Spartiates si modérés: *Révo-*
quez, nous disent-ils, comme le plus grand
obstacle qu'il y ait à la paix, le decret que
vous avez lancé contre Mégare. Ce sont
leurs propres termes. Mais s'il en est le
plus grand, il n'est donc pas le seul;
 &, ou Sparte manque singulièrement de

logique, ou ce n'est pas - là tout ce que vous avez à nous déclarer de sa part : expliquez-vous donc, & sans détour. Si nous consentions à révoquer le decret, aurions-nous la paix ? *Oui, si vous consentez de plus, à l'affranchissement d'Egine, & à lever le siège de Potidée : Non, dans le cas contraire.* Eh bien ! Alcibiade, vous voyez à présent que ce ne sera pas le seul intérêt de Mégare qui armera contre nous, Lacédémone & ses alliés ; & que, fussé-je comme on le publie, celui de tous qui a eu le plus de part à ce decret si fameux, je n'en ferois pas plus la cause de la guerre, puisque, même en consentant à l'abolir, nous n'en aurions pas la paix davantage. Voilà donc à la fois bien constatés, & le chagrin que Sparte a de nous voir conserver nos conquêtes, & le desir qu'elle a de nous en priver. Cela ne me paroît pas tout à fait de l'équité dont elle se pare ; mais, du moins, y reconnoît-on

son éternelle jalousie contre nous, & l'esprit qui dirige toutes ses entreprises. Pressez les, en effet, de motiver ces deux demandes si nouvelles, & en même tems si étranges : qu'ils nous disent, si toutefois ils le peuvent, pourquoi ils exigent qu'Athènes leve le siège d'une Ville qui s'est soustraite à son obéissance, & qui, de plus, n'a jamais, de quelque façon que ce pût être, dépendu d'eux : Est-ce parce que ce sont eux qui ont fomenté, & même favorisé sa rébellion ? EGINE peut être dans un cas différent : cette République, toujours foible, mais libre avant que nous l'eussions assujettie, peut, dans le desir si naturel de recouvrer sa liberté, avoir engagé les Lacédémoniens à nous demander de la lui rendre ; & nous ferions, aussi, loin de nous plaindre de ce qu'ils l'ont fait, si, quoique nous n'en soyons pas priés par les *Ilotes* ; mais ayant autant de droit de nous in-

intéresser à eux, que Sparte peut en avoir de
 prendre le parti des Eginètes, elle vouloit
 bien de son côté, rétablir *Messène*, & la re-
 peupler de ces infortunés qu'elle fait gé-
 mir sous le poids d'une servitude d'au-
 tant plus horrible, qu'elle a plus haute-
 ment déclaré que cette servitude n'au-
 roit pas de terme. *De quel droit*, nous
 demanderoient-ils, s'il arrivoit que nous
 leur fissions une proposition qui ne me
 paroîtroit pas plus déplacée que la leur,
voulez-vous que nous nous privions de nos
esclaves? Eh! de quel droit vous-même,
 exigez-vous qu'Athènes rende la liberté
 à un Peuple qu'elle s'est assujetti? Lacé-
 démone doit-elle s'en arroger plus sur
 les conquêtes d'Athènes, que cette der-
 nière n'auroit à s'en attribuer sur les con-
 quêtes de Lacédémone, si, comme l'au-
 tre, cette dernière étoit dans l'usage
 d'en faire? Mais je veux que leurs armes
 nous impriment assez de terreur pour

que nous leur accordions tout ce qu'ils nous demandent aujourd'hui (& ce seroit , je crois qu'à présent vous-même en conviendrez , leur accorder beaucoup.) pensez-vous qu'ils n'eussent rien de plus à nous prescrire ? *Nous voulons* , nous diroient-ils , puisqu'ils ôsent déjà l'insinüer , *que la Grèce soit libre. Quoi ! toute entière ! Oui , toute entière ; mais* , ajouteroient-ils , s'ils vouloient s'expliquer avec franchise , *c'est beaucoup moins , ainsi que vous-même n'en doutez pas , pour la gloire de rompre ses fers , que nous voulons que vous lui rendiez la liberté ; que pour vous voir sans alliés , sans tributaires , sans sujets , retombés dans l'état de foiblesse dont les grandes vües de Thémistocle vous ont tirés , & dans lequel seulement Athènes peut n'être pas odieuse aux yeux de Sparte. Eh bien ! Alcibiade , n'est-ce donc encore que du decret de Mégare , & même d'Egine , & de Potidée qu'il est question ; & quand je crois de-*
voir

voir refuser la paix que Sparte semble nous offrir à ce seul prix , témoigné-je donc , & aussi peu de prudence , & une opiniâtreté aussi condamnable que vous ôsez , & trop publiquement pour vous ; m'en accuser ? J'ai , sans doute , été de l'avis que nous ne cédâssions rien à Lacédémone : peut-être même est-ce moi qui ai ouvert celui-là ; & comme ce sentiment n'a pas été fondé ni sur la vaine gloire de défendre un décret dont je ne crains point de m'avoüer l'auteur , mais sur mon amour pour la patrie , autant que sur la profonde connoissance que j'ai de ses intérêts , le blâme de ceux qui ne se font encore remarquer dans la République que par l'excès de leur inconfidération , n'est pas capable de m'en faire changer. Ce n'est pas que j'ignore que , souvent au premier échec que l'on es- fuye , on croit , quelque juste que d'a- bord la guerre ait paru , s'y être témé-

rairement engagé , parce que les hommes font toujours plus frappés des événemens que des raisons. De-là vient que toutes les fois que la fortune semble les condamner, ils rejettent sur eux tous les torts , de même que non - seulement ils s'absolvent du projet le plus mal concerté , mais s'en applaudissent , lorsqu'il arrive que le succès le couronne. Pour moi , ce n'est pas ainsi que je sçais juger ; & , si dans la guerre qui , selon toute apparence , suivra nos refus , la fortune se déclare contre nous , je ne m'en reprocherai pas plus d'y avoir porté mes concitoyens , puisque, sans se deshonorer aux yeux de toute la Grèce, ils ne pouvoient céder aux Spartiates ; & que ce n'est point le malheur ; mais la lâcheté qui avilit. Avec les fausses lumières qu'on vous a données sur l'état présent des choses , vous ferez surpris , sans doute , que je parle de cette guerre , comme n'étant point encore dé.

cidée; mais c'est qu'il est vrai qu'à cet égard rien ne l'est encore. Mon avis (& cet avis a été suivi.) a été de répondre aux Ambassadeurs de Sparte, que nous sommes prêts de rétablir le commerce entre nous & les Mégariens, pourvu (ce qu'à la vérité, j'ai crû qu'ils n'accepteroient pas.) que les Lacédémoniens n'interdisent le leur, ni à nous, ni à nos alliés: qu'à l'égard des Villes de la Grèce, nous laisserons libres celles qui l'étoient lors du dernier Traité, si, de leur côté, ils permettent à celles qui sont en leur possession, de se gouverner comme elles le jugeront à propos: que si, dans l'exécution de ce même Traité, il arrive quelque différend entre eux & nous, nous mettrons en arbitrage, les points contestés, & que nous ne serons pas les premiers à commencer la guerre; mais que si l'on nous y force, nous tâcherons de la conduire de façon à ne pas être obligés non plus à demander la paix les premiers. Voilà ce qu'il m'a paru convenir,

ble de répondre, quoique, sûr comme je le suis que nous ne pouvons éviter la guerre, ou le deshonneur, j'aimâsse mieux que nous la commençâssions que de l'attendre, parce que l'on attaque toujours avec plus de courage qu'on ne se défend : mais nous avons des citoyens à qui les bravades des Lacédémoniens impôsent, ou qui masquent de la crainte des événemens, les liaisons secrètes qu'ils ont avec eux ; j'ai à ménager les peurs des premiers, & à attendre que le tems nous dévoile les dispôsitons des autres ; & toutes ces considérations, beaucoup plus que la crainte qu'on ne me rendît responsable des événemens, ont fondé mon avis. Je ne sçais si vous persisterez dans le vôtre ; mais, beaucoup moins encore pour vous contredire que pour vous éclairer, j'ai crû devoir vous rendre compte de tous les motifs qui ont déterminé le mien.

LETTRE XL.

ASPASIE AU MEME.

JE ne suis pas étonnée de ce que vous vous êtes hier permis de me quitter avec l'humeur le plus indécemment marquée. Je n'avois pas besoin de cet emportement de votre part pour apprendre que, rempli pour vous, du plus profond respect, il ne vous est pas plus aisé de pardonner que de concevoir qu'on puisse n'en point penser comme vous-même, & vous le dire. Je n'en suis pas plus à remarquer que, de toutes les personnes qui ôsent ne vous pas trouver aussi fait pour l'admiration que vous croyez l'être, je suis celle en qui cette audace vous choque le plus. Je n'en excepte même pas Socrate : tout irrité que vous êtes contre lui, de ce qu'il n'admét pas plus que moi,

la supériorité que vous vous attribuez ; vous daignez quelquefois vous souvenir que vous êtes son disciple ; & , si ce titre n'empêche point qu'intérieurement vous ne le haïssiez de son obstination à ne pas convenir que vous soyez un si grand homme , il vous oblige , du moins , à le dissimuler. Avec moi vous ne vous gênez pas tant , par la raison , apparemment que vous me devez davantage. Je croyois , à ne vous rien cacher , avoir à combattre en vous , beaucoup d'erreurs ; mais je ne m'attendois point à vous trouver encore plus de vices dans le cœur , que je n'avois sujet de vous croire de travers dans l'esprit. Un langage si ferme , & qui , faute de bien connoître l'amour , vous paroîtra incompatible avec lui , ne vous étonne pas moins , sans doute , qu'il ne vous offense ; mais l'idée que j'en ai , est si différente de l'idée que vous me semblez en avoir , que je ne croirois pas

moins manquer au sentiment que vous m'inspirez , qu'agir contre mes propres principes , si , comme je vois que vous m'y avez condamnée , je n'étois que le premier , & , par cela même , le plus vil de vos flatteurs. Je vous aime : pour que vous ne pûssiez point en douter, il devoit suffire que je vous l'eusse dit ; je vous l'ai prouvé ; vous devez en douter moins encore ; mais , en consentant à me soumettre à tous vos desirs , j'ai crû & ne remplir que le moindre des devoirs que ma tendresse m'impôsoit auprès de vous , que le plus sacré , & le plus indispensable de tous pour moi , étoit de vous dire des vérités que votre naissance , vos richesses , & d'autres considérations que , par égard pour vous , je veux bien ne pas détailler ici , ne permettent pas à la vile foule qui vous environne sans cesse , de vous offrir. Si je vous connois trop pour ignorer combien vi-

vement vous desireriez que je m'abaissasse jusques à la grossir, vous devez à votre tour, me connoître assez pour ne pas attendre de moi, des complaisances que je mereprocherois d'autant plus qu'en ajoutant à votre orgueil, elles rendroient plus révoltante encore, la haute idée que vous avez de vous-même. Vous voudrez donc bien que je laisse à ces lâches adulateurs qui ne cherchent qu'à corrompre votre jeunesse, à vous louer, même de ce que vous faites de plus mal; & que je ne croye devoir vous apprendre à quel point vous m'êtes cher, qu'en tâchant de vous prouver combien vous avez encore à faire, je ne dis point pour inspirer ce sentiment d'admiration que vous vous croyez si bien dû, & que, peut-être, jamais vous n'excitez, mais seulement pour parvenir à mériter l'estime. C'étoit ce qu'hier je voulois discuter avec vous, lorsque, moins impatienté encore de ce

que j'avois déjà dit , que , craignant ce que je pouvois encore avoir à dire , vous me quittâtes avec une si scandaleuse brusquerie. Etoit-ce ma faute , cependant , si vous sçavez assez peu ce que c'est que la gloire , pour la confondre avec la rumeur ; & si , parce que vous excitez beaucoup celle-là , vous vous croyez couvert de l'autre. Ce ne seroit pas que je blâmâsse en vous le desir ardent , que dès vos plus tendres années vous avez marqué de vous faire un grand nom , si je vous voyois ne chercher la gloire que par les choses qui doivent seules la procurer ; mais , comment puis-je l'approuver , lorsque je vous vois ne l'avoir mise que dans les ridicules les plus outrés , les éclats les plus révoltans , enfin , dans l'affectation de tous les vices , & de ceux même que , peut-être vous n'avez pas encore ? — Mais laissons-là cette thèse : aussi bien n'est-ce pas pour la discuter avec vous , que je

vous écris. Vous m'avez prouvé trop de fois que ce n'est pas à moi qu'il appartient , ou de diriger votre esprit , ou de former vos mœurs , pour que je ne m'épargne pas de formais une peine que tant de desagrémens accompagnent , & qui est constamment suivie de si peu de succès. Aussi découragée de la prendre que vous le desirez sans doute , je ne voulois vous écrire que pour me plaindre à vous de la façon outrageante dont vous m'avez quittée hier , & qui m'a été d'autant plus sensible que Périclès en a été témoin , & qu'il m'en a paru plus blessé. Vous avez (sans le croire , peut-être) poussé les choses si loin , qu'il a fallu toute la confiance qu'il a en moi , pour qu'il ait pû n'attribuer qu'à votre pétulance ordinaire , à l'ignorance où vous êtes de ce qu'on doit aux femmes , & au ton que vous avez pris auprès de celles avec qui , jusques à moi , vous avez

vécu, un manque d'égards si marqué : mais il y a fait trop d'attention, m'a trop vivement blâmée de vous passer de pareils écarts ; & vous connoissez trop sa sagacité pour croire qu'à quelque point que l'opinion qu'il a de moi, l'aveugle, une seconde scène telle que celle dont je me plains, ne lui deffillât pas les yeux. S'il n'est donc pas vrai, comme malheureusement, tout de vous, me porte à le croire, que vous ne vous foyez permis un éclat si scandaleux que dans l'intention de l'éclairer sur la cause de mon indulgence pour vous, & de me mettre, par conséquent, dans l'impossibilité de vous revoir, vous sçauvez par des égards que, pour peu que vous pensâssiez, je n'aurois pas à vous demander, lui faire oublier jusques où vous vous êtes égaré, & combien j'ai moi-même paru peu le sentir.

LETTRE XLI.*ALCIBIADE A ANTIPE.*

Vous vous trompiez, mon cher Anti-
tipe, beaucoup moins que moi-même ;
lorsque, malgré tout l'amour que je me
croyois pour Aspasia, vous m'assuriez
que sa conquête étoit infiniment plus né-
cessaire à ma vanité qu'à mon cœur ; &
je tremble que vous ne deviniez l'avenir
aussi bien que vous avez jugé le passé,
quand vous m'annoncez que ni ses char-
mes, ni sa tendresse n'empêcheront point
que je ne lui fasse bientôt éprouver le
même sort que toutes celles qui l'ont pré-
cédée. Je serois, sans doute, in'excusa-
ble, & même à mes propres yeux, de
n'avoir eu pour une femme si digne à
tous égards, de la plus constante adorâ-
tion, que de simples desirs, s'il eût au-

tant dépendu de moi que vous me semblez le croire , de rendre sa passion aussi heureuse que , de mon aveu même , elle méritoit de l'être : mais vous ne devez pas ignorer qu'il est plus aisé de convenir que l'on n'aime point autant qu'on le devoit , que de se donner ce même sentiment que l'on se reproche de n'avoir pas. Peut-être aussi, à quelque excès qu'aille mon inconstance naturelle , & quelque chose même que les principes que je me suis faits sur cela , ayent dû y ajoûter, l'auroit-elle plus long-tems enchainée , si , d'abord , elle m'eût aimé moins , ou , ce qui sans blesser de même mon orgueil, auroit également mis à couvert ma liberté , qu'elle eût pû régler sa tendresse sur ce que j'avois besoin qu'elle m'en montrât ; & qu'ensuite elle m'eût dit un peu moins souvent , combien , par ma façon de penser , je suis indigne d'un cœur tel que le sien. Je conviens sans peine

qu'en croyant & que l'on ne peut l'aimer trop, & qu'on ne sçauroit, moi, m'aimer trop peu, elle ne se fait pas plus de grâce, qu'elle ne me fait d'injustice : convenez à votre tour, que ces deux vérités qu'elle me présente sans cesse, ne pouvoient à la longue, m'inspirer que le plus mortel des ennuis. J'aurois encore désiré que, si c'étoit toujours en vain que je voulois l'abuser sur ma conduite, elle me permît quelquefois de me flatter d'y être parvenu, & qu'elle ne m'écrasât pas continuellement du poids de sa sagacité. Différentes expériences m'ont convaincu que j'ai de quoi tromper les femmes : comme même, en général, elles sont plus défiantes qu'éclairées, nous avons, pour y réussir, besoin de beaucoup moins d'art qu'elles ne se font l'honneur de le supposer ; mais, quelque bien que je sçache joüer l'amour, quelque ressemblant que je sçache lui rendre le desir,

quelqu'abondant que je sois en ruses , quelque variété, enfin, qu'il y ait dans les miennes , jamais il ne m'a été possible de mettre un seul instant en défaut la pénétration d'Aspasie. Quelques exemples pris au hazard , non - seulement vous prouveront ce que j'avance , mais pourront vous faire juger de la justice de mes plaintes , du defagrément de ma situation , & de toute l'impatience qu'elle doit me causer.

Nous eûmes ensemble il y a quelques jours , une scène affreuse. Vous allez croire , sans doute , que ce fut à la découverte qu'elle fit d'une nouvelle infidélité de ma part , que je la dûs : vous vous tromperez. Je lui avois écrit le matin , une lettre que je croyois infiniment rendre , & dont , par conséquent , il étoit naturel que je me flattâsse d'être remercié : j'arrive dans cette espérance : point du tout : c'est pour essuyer au sujet de

cette même lettre , une des plus vives querelles qu'elle m'ait jamais faites : de mes jours , je n'ai , je l'avoüe , été si confondu ! *L'esprit & le desir* , disoit-elle , *& non l'amour* , l'avoient écrite , plaisante distinction ! & qu'au reste , il n'y avoit qu'elle qui pût faire : car cette lettre si condamnée étoit d'une chaleur ! d'un emportement à la faire prendre à toute autre , pour l'ouvrage de la passion même ! Non : je m'étois trompé. *Beaucoup d'habitude à la galanterie & de tournure , une imagination ardente , des sens bien disposés* : c'étoit pour qu'elle n'y trouvât que cela , que je m'étois donné tant de peine ; concevez-vous rien de plus révoltant ? Ce qui me piquoit le plus , c'est qu'en même tems qu'elle se plaignoit du peu de sentiment qui régnoit dans cette même lettre , elle me prouvoit combien il y avoit de justice dans ses reproches , en la compôlant , comme , disoit-elle ,
je

je l'aurois faite , si c'eût été l'amour qui me l'eût dictée ; & je confesse que j'étois étonné de tout ce que le sien lui faisoit trouver sur une matière qui m'avoit paru d'une aridité si grande. Convaincu donc, du tort; horrible en amour, de n'écrire qu'avec des desirs, & de l'esprit ; après m'être , cependant , récrié en termes vagues, sur le tort qu'elle me faisoit, je voulus faire succéder aux plaintes, les plus tendres caresses ; mais les secondes lui parurent aussi peu à leur place, que les autres lui avoient semblé peu fondées. Enfin, ne sçachant plus qu'employer, je me mis à pleurer ; & je puis, je crois, dire sans trop d'amour-propre, que personne ne peut ni avoir de plus bellès larmes ni en répandre avec autant d'abondance & de facilité que moi. Prosterne aux genoux d'Aspasie, j'inondois ses mains de mes pleurs; & ces pleurs étoient accompagnés de sanglots à faire croire

que ma douleur alloit m'étouffer ; mais la crüelle , trop persuadée pour son propre bonheur , qu'une sensibilité si grande , n'est pas de mon caractère , me fixant avec autant de sang-froid , que je m'étois flatté de lui causer d'émotion , *assurément !* me dit-elle de l'air du monde le plus dédaigneux , *il faut convenir que c'est un bien beau talent que le talent de répandre tant de larmes sans être affligé.* Vous pouvez juger de-là , à quel point , quelque aimable qu'elle puisse être d'ailleurs , une femme qui vous laisse si peu de moyens de l'abuser , doit être insupportable.

Hier , banni de sa présence par une nouvelle tracasserie de sentiment (car il n'y a rien , grâces aux Dieux ! qui n'en fasse naître une entr'elle , & moi.) j'allai , malgré les défenses réitérées qu'elle m'avoit faites , d'ôser jamais me présenter devant elle , me promener dans ses jardins. Quoique son premier soin en m'y

apercevant, eût été de me faire signe & qu'elle n'y descendroit pas, & qu'elle ne vouloit point me voir, j'étois sûr qu'elle ne pourroit jamais prendre sur elle, de m'y laisser long-tems seul : peu de tems après, en effet, elle y parut : ainsi, quand je l'aurois assez aimée pour que sa vue m'eût causé quelque trouble, plus je l'attendois, moins ce mouvement devoit être marqué ; mais, à force de recherches & de soins, je suis, depuis peu de jours, parvenu à me faire battre le cœur avec une violence in'exprimable, lorsque j'ai besoin de persuader à une femme, qu'elle fait sur moi, une forte impression. Vous sentez bien que je n'eus garde de négliger une si favorable occasion, & d'employer le nouveau talent que je venois d'acquérir, & s'il se pouvoit enfin, de me procurer l'honneur de tromper Aspasia. Après avoir donc mis dans mes yeux, l'expression la plus tendre, lui

avoir dit tout ce que je crûs de plus fait pour la convaincre tout à la fois de mon amour , & de mon repentir , & l'avoir trouvée à ces deux égards aussi incrédule qu'elle l'est ordinairement , pour toute réponse , je lui portai la main sur mon cœur. Elle fut d'abord étonnée de l'extrême agitation qui lui dénotoit ; & dans son premier mouvement , elle ne put , ou n'ôsa y soupçonner de l'artifice ; mais , par malheur pour tous deux , elle s'avisa de me regarder en face ; & , soit que la défiance naturelle la guidât , ou que mes yeux ne lui confirmâssent pas ce que sembloit lui dire mon cœur , *ah ! malheureuse ! s'écria-t'elle après un moment de silence , hélas ! il a découvert une nouvelle façon de tromper !*

Je fus si confondu de cette nouvelle preuve de sa sagacité que , d'abord il me fut impossible de lui répondre , & qu'après il ne me le fut pas moins de

lui répondre comme je l'aurois dû. Des reproches froids & amers sur son injustice, furent tout ce qui se présenta à mon esprit. Si c'étoit le moyen de faire couler les larmes, ce n'en étoit pas un de calmer ses craintes ? Que vous dirai-je ? Nous nous sommes séparés brouillés ; mais, qu'avec une femme de ce caractère, il y a loin de la brouillerie à la rupture !



L E T T R E X L I I .

A S P A S I E A A L C I B I A D E .

JE ne vous demanderai de ma vie ; compte de vos idées , & , beaucoup moins encore , de vos sentimens. Ce que vous m'avez dit aujourd'hui , ce que vous avez refusé de me dire , l'état où vous m'avez mise , la tranquillité dont vous m'y avez laissée ; la dureté , pardonnez-moi le terme , avec laquelle vous m'avez refusé un sacrifice qui , même ne m'eussiez-vous pas dit vrai , devoit vous coûter si peu , mais que les circonstances me rendoient si nécessaire , tout , enfin , ne m'éclaircit que trop de mon sort. *Il ne l'aime pas* , me dit-il , & c'est moi ! moi qui l'a-dore , moi que , peut-être , il devoit aimer ! moi qui ne lui demande qu'une heure que la crainte de lui déplaire en le

retenant, m'auroit, sans doute, fait abrégé ! c'est moi qu'il quitte impitoyablement pour la chercher ! Ah Dieux ! — quelque affreuse que soit ma destinée, quelque douloureuse que me soit l'impression que me cause cette horrible preuve de votre inconstance, ne craignez point que je veuille ni m'en plaindre, ni vous la reprocher. Non : je ne veux simplement que vous conjurer de ne pas ajoûter à la douleur à laquelle je sens que je succombe en ce moment, la douleur de vous irriter de nouveau ; & cela seroit indubitablement si je vous voyois. Ce ne sont pas mes discours que je crains : je sens, & ne le sens que trop, que rien n'aura jamais le pouvoir de m'arracher un mot qui puisse vous offenser ; mais je sens avec la même certitude que rien ne pourra non plus, m'arracher le trait dont vous venez de me percer. Oui, j'en ai l'âme déchirée : mais, encore une fois, mon

intention n'est pas de vous faire des reproches : je veux, au contraire, me persuader que je mérite toute l'horreur de ma situation : il m'est bien moins cruel d'avoir à me plaindre de moi-même, que de croire que j'aye à me plaindre de vous. Mais, quelque méritée, cependant, que je la suppose, cette situation dont aucun terme ne pourroit rendre l'horreur, je n'y suis pas moins sensible. Je n'aurois pas plus la force de vous déguiser la douleur où vous me plongez, que vous n'auriez, vous, la patience d'en soutenir le spectacle. Au nom des Dieux ! ne vous exposez pas à une scène qui vous seroit aussi désagréable qu'elle me seroit inutile. Laissez, abandonnez une infortunée qui ne peut plus que troubler votre tranquillité ; & qui, en ce moment même, le plus cruel de sa vie, dans cet instant où vous lui faites de son existence, le plus horrible supplice, craint

encore au-dessus de tout , le malheur de vous être odieuse. Adieu : dans quelque tems , peut-être , serai-je en état de vous écrire avec plus de suite que je n'en sens actuellement dans mes idées : ne craignez pas la Lettre dont je vous menace : mon intention n'est ni de vous tourmenter , ni même de me plaindre ; mais de tâcher de vous convaincre que si , comme vous avez eu la barbarie de me le faire entendre , je me suis attirée le malheur qui m'accâble , c'est , du moins , par un sentiment dont la violence & la sincérité auroient dû m'empêcher à jamais de l'éprouver. Adieu : ne me faites point de réponse : sans le vouloir , même sans vous en douter , vous m'écriviez , sans doute , du ton dont vous venez de me parler ; & je n'ai pas la force de le supporter davantage ; la meilleure preuve que je puisse vous en donner , c'est que je le redoute plus encore que votre silence.

L E T T R E X L I I I .

S O C R A T E A U M E M E .

PERSÜADÉ depuis quelque tems que les hommes , en général , & mes concitoyens en particulier , ont toujours raison , au lieu de commencer , selon mon ancien usage , par tourner en ridicule le goût effréné que nous avons aujourd'hui pour nourrir des cailles , & la haute considération dont jouissent parmi nous , ceux qui sçavent leur donner ce degré d'embonpoint qu'ont déterminé les amateurs , j'ai crû devoir philosophiquement rechercher les causes de l'un & de l'autre. *Car , me suis-je dit , de ce que je ne découvre du premier coup d'œil , ni comment il peut y avoir à nourrir des cailles , une sorte de volupté , ni la raison de la gloire que l'on attache à les sçavoir engraisser au gré des*

curieux , ôserai-je inférer qu'il ne se peut pas que les premiers y trouvent du plaisir , & que les seconds y acquièrent de la gloire ? Non , sans doute : cette conclusion seroit toute à la fois impertinente & déraisonnable. D'après ce raisonnement , & la résolution que j'avois déjà formée de ne jamais parler de quelque chose que ce fût , que je ne l'eusse , autant qu'en elle-même , la chose pourroit me le permettre , auparavant éprouvée , je me suis mis à m'attour à élever des cailles. Si , par le malheur de ma constitution apparemment qui ne m'a donné pour ces oiseaux , aucune sorte d'attrait , j'y ai trouvé assez peu de plaisir pour ne pas comprendre comment tant d'autres y en prennent , je me suis en revanche , soit par la constante application que j'y ai mise , soit par l'aptitude que , sans que j'en scûsse rien , m'y avoit donnée la nature , parvenu à posséder cet art , au point que je pourrois

le disputer à ce Midias qui s'y est fait une si haute réputation. Quel parti pensez-vous que j'aye pris alors ? d'aller dire à mes concitoyens qu'il n'y a point du tout de plaisir à nourrir des cailles , & qu'à sçavoir leur donner ce juste degré de rondeur qu'ils leur desirent , il n'y a pas plus de gloire ? Ne leur apportant pour toute preuve sur le premier de ces points , que ma propre sensâtion , & sur l'autre , que mon préjugé , n'auroient-ils pas été fondés à me répondre qu'ils n'étoient obligés ni de sentir , ni de penser comme moi ? Cette réflexion qui m'a paru sensée , & la certitude qu'en m'élevant contre le goût qui régne aujourd'hui , je ne ferois qu'accroître le nombre de mes ennemis , m'ont donc déterminé au silence. J'ai plus fait encore : considérant que le seul moyen de me rendre utile qui me restât , étoit de faire part au Public de tout ce que j'avois appris sur

Part de nourrir les cailles , je me suis déterminé à ouvrir un cours sur cette matière : hier , je l'ai commencé ; & j'ose dire que j'ai été bien dédommagé par l'attention , & les applaudissemens de la plus grande partie de mes auditeurs , du tems que j'avois employé à l'approfondir : mais vous jugerez mieux par ce qui vient de m'arriver , que par tout ce que je pourrois vous dire , du succès avec lequel je l'ai traitée , & de l'étendue de la confiance que j'inspire.

Antigènes , cet homme à peu près aussi fameux dans cet art que le grand Midias lui-même , qui , par le plus grand hazard du monde , étoit présent à ma leçon , convaincu par la finesse de mes observations , que j'étois en cette partie un des premiers hommes de mon siècle ; mais craignant que la modicité de ma fortune , ne me permît pas de continuer mes expériences , vient de m'envoyer , avec trois

douzaines de cailles , dequoi les nourrir somptüusement. Pour que je pûsse même prouver mieux par les faits , la sûreté de la méthode que la veille il m'avoit entendu prescrire , il a eu soin que les cailles qu'il m'envoyoit , fûssent de la maigreur la plus horrible.

Ce présent , tout magnifique qu'il est , ne m'a flatté que parce qu'il me mêt en état de réparer la perte que Thrazylle vient de m'apprendre que vous aviez tout nouvellement faite de la plus grande partie des vôtres , & à laquelle vous avez été si sensible , que , depuis deux jours vous n'en avez point fermé les yeux. Quoiqu'entre nous je n'aye point trouvé dans les cailles , de raisons des'y attacher avec cette violence , je n'en conçois pas moins l'état où vous mêt un malheur que les soins assidus que vous en prenez , & les connoissances que vous avez acquises en cette partie , ne devoient pas vous laisser pré-

voir. Daignez donc accepter les cailles d'Antigènes: je me flatte qu'en les voyant, loin d'avoir de quoi m'accuser de vous avoir exagéré leur état, vous croirez, au contraire, qu'on ne pourroit dans toute l'Attique, en trouver de plus dignes des soins d'un amateur, ni qui fussent plus propres à lui faire un nom. A l'égard de votre affliction actuelle, loin d'entreprendre de vous en consoler, je crois devoir, sans balancer, la mettre au nombre de ces douleurs que le tems seul peut adoucir. Il n'y a guères que vous, Antigènes, & Midias qui puissiez sçavoir à quel point il est affreux de se voir enlever tout d'un coup, des oiseaux de qui l'éducation nous avoit coûté les plus grandes peines, & qui n'étoient pas moins l'objet de notre gloire, que le sujet de nos plaisirs; mais aussi, pouvez-vous vous vanter de le sçavoir bien.

Adieu, mon cher, & trop malheureux

Alcibiade : quelque pressé que je sois de vous revoir , ce ne sera point dans un moment où vous êtes si peu en état de vous livrer aux douceurs de la société , que je vous solliciterai de vous y rendre. Si, cependant , il vous arrivoit de croire que les consolations de vos amis pûssent, dans une infortune si crüelle, vous être de quelque secours ; & qu'en conséquence , vous en souffrissiez quelques - uns auprès de vous , je me plais à penser que vous voudriez bien vous souvenir que vous n'en avez aucun , ni qui vous soit plus attaché que moi , ni qui partage plus sincèrement votre douleur.



LETTRE

LETTRE XLIV.

ASPASIE AU MEME.

JE me flatte que cette Lettre vous trouvera plus disposé à m'entendre que vous ne l'étiez quand vous m'avez quittée, & que vous voudrez bien m'accorder la grâce de faire à tout ce que je vous dirai, l'attention la plus sérieuse. Votre tranquillité actuelle, & le bonheur de ma vie en dépendent également ; & si la dernière de ces considérations peut n'avoir pas de quoi vous toucher, je crois avoir peu à craindre que l'autre n'obtienne point de vous, ce que je vous demande. Faites donc, je vous en conjure, autant d'efforts pour réprimer cette impatience qui, si elle ne vous est pas naturelle, vous est, du moins, bien familière avec moi, que j'en ferai moi-même pour écarter tous les mouve-

mens d'une passion trop aveugle pour n'être pas emportée , & par cela même , injuste peut-être. Daignez donc m'écouter , non comme une maîtresse qui vous adore , parce qu'à ce titre je n'en trouverois que moins d'accès auprès de vous , mais comme une amie qui vous estime , & qui vous chérit , & à laquelle vous ne pouvez, sans la plus crüelle injustice, refuser votre amitié & votre confiance. Quelque crüelle que soit pour moi , la confiance qu'hier, enfin , vous m'avez faite , le premier mouvement passé qui , je l'avoüe , a été d'une violence in'exprimable , elle m'a causé tout le plaisir dont l'état où vous me réduisez , pouvoit me laisser susceptible. Il y avoit long-tems que j'exigeois de vous , de ne prétendre plus à me cacher rien , parce que , dans ma façon de penser , votre confiance m'étoit de la nécessité la plus absolüe , & qu'en même tems je croyois que , de tous

les sentimens que vous pouviez me devoir , c'étoit le sentiment qui devoit vous coûter le moins. Je vais , par le plus sincère des aveux , vous prouver & que je mérite cette même confiance , & qu'il vous étoit inutile de me la refuser.

Vous avez trop d'esprit , & ne m'en croyez point assez peu pour que le silence que ma soumission à tous vos desirs , même à ceux qui me rendoient le plus à plaindre , m'a fait long-tems garder , ne vous ait paru que l'effet de ma crédulité. A quelque point que l'évidence fût contre vous , je vous voyois obstiné à me persuader : il ne se pouvoit pas que vous y parvînssiez ; mais , tant pour votre satisfaction que dans le dessein d'éviter entre nous , des querelles qui , par la façon dont votre cœur s'y montrait , finissoient toujours par percer le mien , je feignois une conviction que j'étois bien loin , & que j'eusse été trop heureuse d'avoir. C'est

la seule fauffeté que vous ayez à me reprocher, & la seule en même tems dont vous puiffiez me trouver jamais coupable, à la réfervede, cependant, d'une autre difsimulâtion dont je vous ferai bientôt l'aveu: mais il faut auparavant que je vous dife que vous ne m'avez pas un feul instant abusée. J'ai, vous le fçavez, fur vos plus légers mouvemens, une pénétrâtion qui m'a fouvent plus encore mife au defefpoir, qu'elle ne vous a impatienté. J'ai, pour ainfi dire, preffenti le moment où vous avez commencé à vous éloigner de moi: je vous ai vû, lors même que vous vous flattiez encore que je ne voyois rien, des retours, des remords: je vous ai vû, ou du moins j'ai crû vous voir combattu par votre reconnoiffance, par votre tendrefle même: car, comme je ne confulte actüellement ni le defefpoir d'un amour malheureux, ni le dépit de l'amour propre offensé, je conviens fans peine,

ATHÉNIENNES. TOI

Qu'au travers de tous vos égaremens , & de tous les sujets que vous me donniez de douter que je vous fûsse chère encore , j'ai crû voir ces différens mouvemens vous agiter tour à tour. Ce sont donc eux , & non pas moi qui vous ont tourmenté ; ce sont eux qui vous ont enfin forcé de m'ouvrir votre cœur. Ah ! que ne l'avez-vous fait entièrement ! qu'une demie confiance qui ne pouvoit servir qu'à me prouver combien de choses vous me cachiez encore , étoit pour moi , un supplice cruel ! mais je ne crois pas devoir vous la reprocher : la pitié seule vous a sans doute , empêché de m'en accorder davantage : vous craigniez de donner la mort à une infortunée qui ne vit que pour vous ; & cette crainte seule aura pû mettre des bornes à votre sincérité. Je le suppose , du moins , & bien plus pour moi qui , sans mourir de douleur , ne pourrois vous croire capable de

fausseté, que pour vous à qui, peut-être, il est indifférent que j'aye de vous, bonne, ou mauvaise opinion, Quelque desir, toutesfois, que j'eusse de vous croire, & quelque peine que vous prissiez à me persuader, je voyois, malgré vous, & bien plus encore, malgré moi-même, que, supposé que vous n'eussiez point pour Thrazyclée, plus de goût que vous ne m'en vouliez avouer, vous aviez formé avec elle une sorte de liaison, qui, en réduisant beaucoup ici l'impression que j'en devois recevoir, ne pouvoit qu'inquiéter infiniment mon cœur. Comment (en partant d'après ce que vous m'en disiez, me demandois - je cent fois le jour.) se peut-il que je sois l'unique objet de sa tendresse, & en même tems la victime du sentiment que, sans le partager, il inspire à une autre? Il ne l'aime point; il jure qu'il n'a même pas pour elle, ce goût qui, sans mériter le nom d'amour,

Je supplée si fréquemment ; il ne peut pas plus se dissimuler l'horreur de ma situation, que moi de favoïer qu'elle ne l'afflige ! il voit combien une rupture si indifférente pour lui, seroit essentielle, je ne dis pas à ma tranquillité seulement, mais à ma vie même ! & pourtant il me laisse souffrir, il me laisse même mourir , plutôt que de rompre un lien qui , si je dois l'en croire , lui pese au-delà de toute expression ! Voilà quelles étoient les réflexions cruëles qui , sans relâche , me poursuivant , mettoient mon esprit à la gêne , mon cœur à la torture , & vous mettoient vous-même dans l'impossibilité de me rassurer. J'en appelle à votre équité : étois-je fondée à les faire , ou , à moins que d'être dépourvue de sens , pouvois-je ne les faire pas ? il n'a cependant pas , je vous le jure , tenu à moi de vous les sacrifier. Lorsque j'ai vû que vous me vouliez aveugle , j'ai humainement fait tout ce que j'ai pû pour

m'aveugler : mais tout ce que j'ai pû obtenir de moi-même (& c'étoit, croyez moi, en obtenir beaucoup,) a été de renfermer & le desir, & le besoin que j'avois d'un éclaircissement que je voyois que vous vouliez éviter, & que, par conséquent, j'étois déterminée à ne vous demander jamais. Je vous le demande aujourd'hui, parce que la confiance que vous m'avez marquée, m'en inspire assez pour me flatter que je le puis sans risquer de vous blesser. Je vous conjure donc, & par-tout ce qui peut vous toucher, de continuer à m'ouvrir votre cœur, de me l'ouvrir même entièrement. L'incertitude est pour moi le plus horrible des maux : au nom des Dieux ! tirez moi de l'état où je suis. Si vous pouviez imaginer à quel point j'aurois besoin de votre confiance ! ce qu'elle diminueroit de l'amertume de ma douleur ! ce qu'elle ôteroit à l'horreur de ma situation ! je ne

ATHÉNIENNES. 105

Je craindrois pas que vous hésitâssiez à me l'accorder sans réserve. Songez que c'est comme un bien qui m'est dû , comme le seul prix de mes sentimens que je vous le demande : songez , enfin , combien il me seroit affreux d'être trompée par vous ! Ah ! vous ne sçauriez concevoir ni combien je le redoute , ni toute la terreur que j'en ai eüe ! combien l'estime que j'ai pour vous , m'est précieuse ! combien , enfin , je craindrois de voir blesser des sentimens qui me sont tout à la fois , & si chers , & si nécessaires ! Montrez moi donc le fond de votre âme : je suis digne de ce que j'exige : ce n'est jamais sans le desespoir le plus violent que je la pénètre malgré vous : l'aveu que je vais vous faire , vous le prouvera.

Vous conviendrez qu'il n'y avoit rien de moins conséquent que vos actions , & vos discours. Comment , en effet , pouvois-je concilier le plaisir que vous vou-

liez que je vous crûsse à me voir, avec l'empressement que vous aviez toujours à me quitter. Quelquefois, ah ! trop souvent, sans doute ! je ne pouvois vous cacher le desir que j'avois de vous arrêter : vous aviez beau feindre de ne le pas saisir, je voyois, je sentoie qu'il ne vous échappoit point : toutesfois vous me quittiez : pour qui ? pour des amis ! Quand ils vous auroient été aussi chers qu'il est possible que des amis le soyent, auroient-ils dû m'être toujours préférés ; & pouvois-je même croire qu'ils me le fussent ? Mille fois je vous ai, mais vainement, supplié de ne pas m'en impôser : mille fois, & avec tout aussi peu de succès, j'ai voulu m'en impôser à moi-même. Lâsse de ne pouvoir pas plus sur vous, que je ne pouvois sur moi, je me suis, enfin, déterminée, quelque danger même que par ma pôtion il y eût pour moi, à faire observer vos marches ; & je ne doutois point

que je ne fusse instruite avec la dernière exactitude , de tous les pas que vous auriez faits. Le croiriez-vous ? il n'y avoit rien que je redoutâsse plus que ces mêmes lumières que j'avois cherché à me procurer. Ce que je craignois , n'étoit pas que l'on m'apprît que vous auriez vû Thrazyclée, puis que je ne doutois pas que vous ne le fîssiez ; mais je craignois plus que la mort même que , sur le prétexte spécieux de ménager ma délicatesse , vous crûssiez ne devoir point me l'apprendre. Je sentoiss que , quelque douloureusement que j'en pûsse être affectée , je vous le pardonnerois ; mais je sentoiss aussi distinctement que, jamais, malgré tout l'empire que vous avez sur moi , vous ne pourriez effacer l'impression cruelle que j'en recevrois : car , plus je vous aime , plus je vous préfère à moi , plus je ferois , s'il le falloit , dispôsée à me sacrifier pour vous , plus il m'auroit paru à vous de la dernière

indignité de payer par de la fausseté ; des sentimens aussi tendres, aussi vrais, aussi incompréhensibles même que le sont les miens. Voilà pourquoi il n'y eut hier rien que je ne tentâsse pour prévenir l'horreur de me voir réduite à me défier de votre véracité, ou, pour parler plus juste, à ne pouvoir plus compter dessus ; pourquoi je vous pressai avec tant d'ardeur, à me déclarer ce que, même avant les bruits publics, mes propres pressentimens ne m'avoient que trop appris ; pourquoi, enfin, je m'obstinai à vouloir tenir de votre propre bouche, ce que malgré vous, j'allois infailliblement sçavoir de la bouche d'un autre. Ce n'étoit (comme d'après l'opiniâtre résistance que vous opposâtes long-tems à mes efforts, j'ai dû inférer que vous l'imaginiez.) ni la curiosité, ni même la jalousie qui me guidoient, mais le seul desir de vous trouver aussi estimable que je desirois que vous fussiez. Je

ne me trompois pas au point de croire que les confidences que vous auriez à me faire, ne fussent pas horribles pour moi ; mais j'étois aussi sûre, que, quelles qu'elles pussent être, il ne se pouvoit que vous me portâssiez de coup plus sensible que le coup que je voulois éviter. Je ne vous déguise, comme vous voyez, rien de mes plus secrets mouvemens : ne foyez point, de grâce, moins sincère que moi : vous le pouvez : ce n'est pas le caprice du cœur qui décide la confiance, c'est l'estime seule qui la donne ; & si ce sentiment peut se mériter, je crois que vous ne pouvez, ni ne pourrez même jamais me refuser le vôtre.

Peut-être êtes-vous arrêté par la crainte que je n'exige de vous, que vous me sacrifiez Thrazyclée : si cela est, vous ne me rendez pas justice. Hélas ! je souffrirois plus que vous-même, des sacrifices que vous pourriez me faire. Je veux seule-

ment, pour notre tranquillité respective ; que vous me disiez pourquoi vous ne me faites pas celui là. Si vous l'aimiez, je n'aurois pas besoin de vous demander la raison de la préférence que vous paroissez lui donner sur moi. Si même elle vous inspireroit seulement, ou du goût, ou quelque chose de moins encore, mais enfin, qui, tout foible que ce mouvement pourroit être, vous y feroit tenir, quoiqu'il pût m'en coûter, je prendrois sur moi de vous le laisser user sans m'en plaindre ; mais s'il est vrai qu'elle ne fasse pas sur vous plus d'impression que vous ne me dites, pourquoi la tant ménager ? Qu'avez-vous à en craindre ? Seroit-ce pour moi, que vous seriez si allarmé ? Sçait-elle le malheureux amour que vous m'avez inspiré ? La cruauté de ma destinée m'auroit-elle, enfin, livrée à sa discrétion ? Cela, je l'avoüe, feroit affreux ; mais, s'il se peut, il me le feroit ençore plus de l'imaginer comme je

fais depuis long-tems, sans ôser vous le dire, que d'apprendre de vous si mes craintes à cet égard, sont fondées ou non. Adieu : je suis plus abattüe que je ne pourrois vous l'exprimer, tant de la situation où vous mettez mon esprit & mon cœur, que d'avoir écrit si long-tems. Si, ce que je ne crois point qui se puisse, cette lettre a le malheur de vous déplaire, ne me voyez pas demain, ou même ne me rendez votre présence, que quand vous serez dans un état plus calme; & en attendant que vous puissiez décider mon sort (car je ne puis, ni ne veux être toujours heureuse ou malheureuse à demi.) vivons ensemble comme si l'amour ne nous eût jamais unis. Comptez sur toute ma tendresse, & sur toute mon estime; & laissez moi jouïr à mon tour de votre confiance, & de votre amitié. — Dieux ! que cette soirée est différente de celle que je pâssai hier ! Comment pouvez-vous avoir la barbarie de me

comblér de tant de joie, & de m'accâbler de tant de douleur! — Ma tête se trouble: vous sçavez que tout ce que j'exige de vous, est que vous me fassiez de vos dispositions, l'aveu le plus sincère, & de m'éclaircir des contrariétés que je ne sçaurois comprendre, & du moins, de me rendre tranquile, s'il ne vous est pas possible de me rendre heureuse. Se pourroit-il que vous me le refusâssiez! si cela est, vous ne m'avez jamais aimée! Ah! feroit-ce cela que vous voudriez que je crûsse!



LETTRE

 LETTRE XLV.

ALCIBIADE A THRAZYLLE.

JE ne suis point sans quelque crainte d'avoir encouru votre indignation. Je viens dans l'instant, non de quitter indécemment Thrazyclée, mais de la supplier de vouloir bien oublier que j'ai jouï du bonheur de lui être cher. J'ignore si c'est son indiscretion, ou la curiosité que j'inspire, & qui ne permêt pas que celles mêmes de mes démarches qui devroient en exciter le moins, ou que je desirerois le plus de cacher au Public, que je dois en accuser; quoiqu'il en soit, Aspasia est instruite; & toutes réflexions faites, Thrazyclée est, sans doute, la seule à qui je doive m'en prendre, puisque j'ai si bien sçu dérober à la première, ma liaison avec Praxidice. Par une singu-

larité dont je doute qu'Aspasie pût plus aisément que moi-même rendre compte, cette Thrazyclée, pour qui elle n'a que le plus profond mépris, la tourmente à un point que je ne pourrois que difficilement vous exprimer. J'étois, comme vous sçavez, dans l'intention de ne convenir jamais avec elle, de cette infidélité, en fûsse-je même convaincu ; & y persister, eût été, sans doute, ce que j'aurois pû faire de mieux ; mais elle m'a tant assuré que l'unique chose qui pût lui faire croire qu'elle n'étoit pas aussi bannie de mon cœur, que cette fantaisie de ma part lui donnoit sujet de le craindre, étoit de la lui avouer, qu'enfin, par une foiblesse que je suis loin de me pardonner, je me suis déterminé à lui en faire la confidence. De tous les effets que ce même aveu qui, disoit-elle, pouvoit seul la tranquilliser, a produits sur elle, le premier a été de soupçonner que je la trompois, quand

je lui jurois que je n'aimois point du tout Thrazyclée; & que, pour m'être prêté quelques instans aux vües que cette dernière avoit eües sur moi, je ne lui en étois pas à elle, moins tendrement attaché. *Car, si je l'eüsse aimée autant que je l'en assurois, comment m'eût-il été possible de m'engager avec une autre, quelque passagèrement même que ce pût être?* — Mais vous sçavez trop quelle est sur cela leur façon de raisonner, pour que j'aye besoin de vous répéter les discours d'Aspasie. Le second de ces effets a été d'exiger de moi le sacrifice de Thrazyclée; le dernier, enfin, de s'étonner que je püsse balancer à lui accorder une chose si nécessaire au bonheur de sa vie, & qui devoit en même tems, si je lui disois vrai, ne rien coûter au bonheur de la mienne. Que vous dirai-je? las de joindre au desagrément de vivre avec l'une, le tourment que me faisoit éprouver la jalousie de l'autre;

n'ayant , peut-être , pas plus d'amour pour celle à qui je fais le sacrifice , que pour celle que je sacrifie ; mais entraîné malgré moi par je ne sçais quel respect pour son sentiment , dont il ne m'est pas possible de triompher , j'ai crû ne pouvoir sortir de la fâcheuse situation où je m'étois mis , qu'en lui accordant ce qu'elle exigeoit de moi. Périclès a pourtant raison , quand il dit qu'il y a bien moins à gagner qu'on ne pense , à être un fat. Je ne pourrois , en effet , vous dire combien , soit par elle-même , soit par toutes les précautions que j'étois obligé de prendre pour cacher à Aspasia cette infidélité , Thrazyclée m'a fait éprouver de contrainte & d'ennui. J'en reçois dans l'instant une Lettre où elle m'assure que , même le voulût-elle , il lui seroit *du dernier impossible* de survivre à mon infidélité. Comme , quoiqu'elle en dise , je ne vois point de raison pour que la mien-

ne lui soit plus funeste que ne le lui a été l'inconstance de tant d'autres , c'est sans inquiétude , & sans trouble que j'attends ce qu'il plaira aux Dieux d'ordonner de son sort. Je n'ai , de mes jours , je crois , reçu de Lettres de ce genre où il y eût plus de mots , & moins d'idées , & où le desespoir fût plus froid , & eût l'air plus faux : elle m'y invite tendrement , selon l'usage , à aller jouir *du plaisir , bien digne d'un cœur aussi barbare que le mien , de la voir expirer* ; mais dans la crainte assez bien fondée qu'elle ne s'en tînt à ces évanoüïsemens , auxquels , malgré l'habitude où elle est de les jouer , elle n'est pas encore parvenue à donner l'air de la vraisemblance , je lui ai simplement répondu que je n'avois point pour les spectacles funèbres autant de goût qu'elle m'en supôsoit ; & la laisse impitoyablement dans l'embarras , de mourir toute seule. Je ne m'en flatte pas davantage que les nouvelles

que je viens de recevoir d'elle , soient les dernières qu'elle m'en donne. Les Dieux vous préservent sur toutes choses, d'une femme qui croit bien écrire , & s'abuse quand elle le croit ! Celle-là qui , sans avoir aucun des sentimens de l'amour , en connoît toutes les minuties , & les observe avec une régularité à faire frémir , a pensé me desesperer , tant par l'opinion qu'elle a de son style , que par la crüelle facilité que lui a donnée la nature , d'écrire autant qu'il lui plaît , & avec aussi peu d'esprit que de tendresse. Elle est toujourns , d'ailleurs , sur quelque ton que l'on soit avec elle , & dans quelque moment , même , que ce puisse être , d'une politesse ! d'une dignité ! d'une cérémonie ! qui font quelquefois le plus ridicule des contrastes , & m'ont jetté dans des impatiences que je tâcherois vainement de vous peindre.

A ce propos , je trouve , à mon avéne-

ATHÉNIENNES. 119

ment dans le monde , deux établissemens que , s'il plaît aux Dieux , je n'y laisserai pas subsister , parce que je n'ai que trop éprouvé à quel point l'un est ridicule , & même contraire à la nature , & tout ce que l'autre peut procurer d'ennui. Le premier de ces deux établissemens est l'usage qui veut que deux amans , s'ils ont , sur-tout , le bonheur d'être d'un certain ordre , conservent jusques dans les plus tendres transports , le souvenir de ce qu'ils sont , & qui leur interdit sévèrement entr'eux , cette douce familiarité qui est un des plus grands charmes de l'amour. L'autre est cette loi que , même lorsqu'ils ont le moins à se dire , deux amans s'impôsent de s'écrire tous les matins. Je ne sçais ce qu'en pareil cas , l'amour peut fournir aux autres ; & si , tout abondant qu'il est en redites , quelque ingénieux qu'il puisse être à donner à ces fades rhapsodies , un air de nou-

veauté, il n'en est pas le plus souvent réduit à ne sçavoir que dire, & à ne pouvoir plus trouver de tours qui déguisent sa stérilité; mais pour moi, je suis dans ce commerce, d'une sécheresse qu'on n'imagineroit pas aisément d'un homme qui doit être tant dans l'habitude de dire des riens. Il n'y a, ce me semble, que quelques circonstances où l'on puisse, avec succès, écrire à une femme: quand on a ses desirs à lui proposer, & à l'y rendre favorable; pour lui rendre grâces d'avoir bien voulu s'y prêter, & pour l'assurer par la même occasion, de son éternelle reconnoissance: quand on est jaloux, ou qu'on a besoin de feindre de l'être: qu'on a un rendez-vous à arranger avec elle, ou que l'on voudroit en éviter un: enfin, quand, en l'assurant avec tout le respect possible, d'une estime inviolable, on est obligé de lui apprendre qu'on a le malheur d'en aimer une autre.

Comme, de tout cela, ce qui me restoit à dire à Thrazyclée, étoit ce que je lui ai mandé hier, que je viens de le lui confirmer, & que je voudrois bien que tout lui parût aussi terminé entr'elle & moi, que cela me le paroît à moi-même, je vous conjure, mon cher Thrazylle, de me délivrer de ses cruelles Lettres, en l'assurant que je suis dans l'usage de ne déclarer jamais mon inconstance à une femme, que lorsque je suis parfaitement sûr qu'elle ne m'inspire plus rien du tout; & que, par conséquent, tout ce qu'elle tenteroit pour me ramener, feroit inutile. Pour reconnoître tout ce que je vous devrai dans cette occasion, je vous donne ma parole qu'avant peu, je n'aurai pas moins à vous prier de me sauver des persécutions de Praxidice, que je ne vous implore aujourd'hui contre les derniers efforts de Thrazyclée.

L E T T R E XLVI.*LE MEME AU MEME.*

JE viens dans l'instant, de quitter Praxidice, & même de la quitter irrémisiblement, quoique j'aye tout sujet de penser qu'elle ne prend cette rupture, que pour une simple altercâtion; & que le dégoût le plus décidé ne lui paroît qu'un caprice que les charmes qu'elle se croit, & l'amour qu'elle me suppose, ne peuvent pas laisser subsister. Moins son opinion sur cela, peut & doit, en effet, influer sur mes sentimens, plus je lui laisse volontiers, la liberté de s'y méprendre. Vous serez surpris, sans doute, que, malgré ce que je vous avois promis, nous ayons si promptement terminé; moi même, quelque foiblement qu'elle m'intéressât, j'aurois, ce matin encore, crû

que cette affaire pourroit traîner quelques jours de plus : mais, je ne sçais, le desir de m'en débarrasser m'est venu subitement, & même après un entretien qui, par la tournure qu'il avoit pris, ne sembloit pas devoir annoncer que ce seroit le dernier de ce genre que nous aurions l'un avec l'autre. Je crois, entre nous, qu'il y a de sa faute. Elle s'est avisée tout d'un coup de me faire une de ces querelles que, tout incommodé qu'on en est, on pâsse à la délicatesse & à l'amour; mais qu'on ne peut trouver qu'insupportables, lorsqu'on ne sçauroit se flatter que ni l'un ni l'autre en soient le principe. Cette fausseté de sa part, ne pouvant donc que me faire peser davantage sur l'inertie où, dans les plus tendres momens, elle laissoit mon âme, je ne lui ai d'abord répondu que par cette ironie froide, que je possède si bien, parce que, sans compter que cette tournure me sauvoit l'en-

nui des justifications , j'ai crû que , comme Praxidice est excessivement vaine , c'étoit , de tout ce que je pouvois employer , ce qui devoit la mortifier le plus. Elle a tenté de m'en punir en me disant des choses dures ; je les lui ai rendues avec ce ton de politesse qui achève d'outrager celle à qui on les adresse : insensiblement la conversation s'est échauffée ; & , selon mes desirs , elle a fini par une convention respectueuse de ne nous aimer de notre vie ; mais ç'a bien moins été à ses propres dispositions que j'ai dû ce succès , qu'à la cruelle opiniâtreté dont , malgré toute la douceur qu'elle a fini par vouloir y mettre , j'ai tenu aux miennes. Las , enfin , de cette scène , je l'ai terminée en lui offrant , selon l'usage , mon amitié , & en la priant de vouloir bien m'honorer de la sienne. A la fureur où l'a mise cette proposition , il n'y a pas à douter qu'elle ne fût morte de rage , si

j'eusse , ainsi que , par hazard , cela pouvoit arriver , été jusques à l'assurer de mon estime ; mais , heureusement , les Dieux n'ont pas permis que l'idée m'en soit venue. Nous avons donc pris congé l'un de l'autre ; & , comme vous le jugez bien , avec un peu moins de cordialité que quand nous nous étions abordés. Vous me demanderez , peut-être , pourquoi je risque de vous faire réveiller pour vous apprendre une nouvelle dont , sans qu'il en résultât rien de fâcheux pour vous , j'aurois pû vous instruire quelques heures plus tard ? La raison de la diligence que j'y apporte , est que , pendant toute notre querelle , Praxidice n'a cessé de se reprocher la préférence qu'elle m'avoit donnée sur Axiochus. *Ce n'est pas ainsi , se disoit elle , qu'Axiochus m'auroit traitée : j'étois adorée de lui , moi-même je l'aimois : par quelle inconcevable fatalité avez-vous pû parvenir à me le faire oublier ?*

Ah ! s'il pouvoit encore me trouver digne de lui ! Ou je m'y connois mal , ou ces retours de Praxidice vers ses premières idées , annoncent qu'elle ne tient pas si fortement à la parole qu'elle vous a donnée de vous faire mon successeur , que si vous ne vous hâtez point de le lui rappeler , & même d'avoir l'air de la prendre pour moins sujettê à variation qu'elle ne l'est , peut-être , Axiochus ne pût le plus aisément du monde , vous enlever cette conquête. Ses efforts pour se la conserver , sa douleur de l'avoir perdue , ses tentatives redoublées pour tâcher , du moins , de me la ravir , tout vous prouve que , sans risquer de la perdre , vous ne pouvez différer de vous présenter. Il est possible , cependant , que ç'ait moins été par un reste de tendresse pour lui , que pour me cacher l'arrangement qu'elle avoit fait avec vous , que vous n'avez point paru vous offrir à sa mémoire ;

mais il doit vous suffire que le contraire puisse être aussi, pour que vous ne laissiez rien au hazard, soit du caprice, soit d'un reste de passion que j'ai tout sujet de croire peu difficile à rallumer. Je vous conseille donc de vous rendre chez elle le plutôt qu'il vous sera possible. Vous la trouverez, à ce que je présume, plus outrée dans le fond, de ce qu'elle a été ma dupe, qu'affligée de m'avoir perdu : que les transports factices qu'elle ne manquera point d'étaler à vos yeux, ne vous impôsent donc pas. On ne remplace jamais avec plus de facilité auprès d'une femme, l'amant qui l'a quittée, que dans les premiers instans de la douleur qu'elle imagine en ressentir, parce qu'elle ne peut alors écouter que les conseils de sa vanité ; & qu'il est bien rare que ce qu'elle lui prescrit, ne soit pas d'en prendre un autre. D'ailleurs ce qui s'est déjà passé entr'elle, & vous, avec des droits qu'il lui seroit

difficile d'infirmier, vous donne plus de moyens d'en triompher avec toute la célérité que l'occâsion exige. Vous ne devez pas, davantage, ignorer que ce n'est point d'après le plus ou le moins de souvenir qu'il lui aura plû de conserver des bontés qu'elle a eües pour vous, mais de la mémoire que vous croirez qui doit vous en rester, que vous avez à agir; & qu'il vaut infiniment mieux qu'elle ait à se reprocher de vous avoir laissé remporter sur elle, une victoire trop facile, que d'avoir, vous, à regretter ou de l'avoir manquée par des ménagemens déplacés, ou de l'avoir achetée par des soins qui, de votre aveu même, la payeroient trop.



LETTRE

LETTRE XLVII.

ALCIBIADE A ASPASIE.

APRÈS y avoir, par un bonheur jusques à moi, sans exemple, remporté trois prix, je viens, mon aimable Aspasia, d'être proclamé vainqueur aux Jeux Olympiques ; mais que m'importe un triomphe que votre philosophie dédaigne, & dont vous n'avez pas voulu être témoin ? Je sens, ainsi que vous, combien, laissant même à part son peu d'importance réelle, ce qu'on doit de celui là à la fortune, est fait pour lui ôter de son prix ; & je puis, aussi, vous jurer avec vérité, que vous ne m'en trouverez pas ennorgueilli ; mais, quelque peu de cas que nous en devions faire, & qu'en effet, nous en fassions tous deux, ce qu'il est aux yeux des autres, ce qu'il m'y rend, tout m'a fait croire que je ne

Part. II.

I

devois pas plus négliger de vous en instruire, que si nous en pensions comme tout le monde. Je ne serois, cependant, pas surpris que toute ma promptitude à m'acquitter de ce devoir, n'eût point empêché la renommée de me prévenir. Ce n'est, comme vous l'imaginerez peut-être, ni votre façon d'envisager cet objet, malgré l'éclat que le préjugé de toute la Grèce lui donne, ni la certitude que, par conséquent, je devois avoir de ne vous annoncer qu'une chose qui vous seroit presque indifférente, qui m'ont fait retarder ma Lettre. L'yvresse où plus sûrement vous croirez qu'un si brillant succès a dû me plonger, n'a pas plus été la cause de ma négligence apparente, qu'elle n'en auroit pû être l'excuse: ce qui vous paroît si peu digne d'estime, n'a pas de quoi flatter ma vanité. Vous n'aurez donc à vous en prendre qu'à cette foule de devoirs que les circon-

tânces m'ont impôfés , & auxquels il ne m'a pas été plus poffible que permis de me dérober un instant. Vous ne devez pas , non plus , ignorer que , par la gloire qui , du vainqueur , rejaillit fur la patrie , ceux des Etats de la Grèce qui ont de leurs concitoyens au nombre des combattans, dans la fuppôfition que quelqu'un d'eux peut être couronné , tiennent des couriers tout prêts. Vous connoiffez trop Athènes, & l'efprit qui y régne pour croire qu'elle ait , plus que toute autre République , négligé de prendre les précautions néceffaires pour y porter avec la dernière célérité , la nouvelle de mon triomphe ! S'il a de quoi remplir un cœur ambitieux, qu'il eft accâblant pour une âme fenfible que , par tout ce qu'il entraîne , il femble encore plus féparer de ce qu'elle aime ! Toutes ces acclamâtions peuvent-elles , ô ma chère Aspafie ! effacer de ma mémoire , ce jour heureux , ce jour qui

ne peut jamais qu'être le plus brillant de ma vie, où--mais je ne dois oublier ni avec quelle sévérité vous m'avez défendu de me le retracer dans mes Lettres, ni toutes les raisons que vous avez eües de me le défendre. Pourquoi faut-il que je sois forcé de taire si rigoureusement le seul de mes triomphes qui doit véritablement m'honorer ! Qu'il me seroit doux de pouvoir aux yeux de toute la Grèce, avouer l'amour que vous m'inspirez, & me vanter du bonheur de vous l'avoir fait partager !



LETTRE XLVIII.

ASPASIE A ALCIBIADE.

IL faut nécessairement que l'yvresse de vos succès, plus longue que vous ne l'aurez crû, ne vous ait permis que bien tard de vous souvenir de ce que vous deviez à l'amour, ou que la diligence de vos couriers ait peu répondu à votre impatience. Quelle qu'en ait été la cause, je n'ai reçu votre Lettre, que plus de six heures après l'arrivée d'un homme que, malgré toute l'indifférence que vous me supposez pour ce qui s'y passeroit, j'avois, dans le plus grand secret, envoyé à Olympie pour en être instruite la première. Je ne suis point, cependant, assez injuste pour accuser votre cœur d'une négligence qu'il est possible que vous n'avez pas eüe, & dont je desire si

vivement que vous ne foyez pas coupable. Je n'ai point , non plus , besoin de ce motif pour concevoir comment , si vous n'aviez pas d'avance pris vos mesures , mon courier que ceux mêmes de la République n'ont fait que suivre , a pû devancer les vôtres. Les félicitâtions auxquelles , eût-il même la force de le vouloir , le Héros nouveau ne sçauroit se foustraire ; la curiosité des Grecs emprefés à le contempler , & de qui il est contraint de recevoir les hommages ; la peine que l'on doit avoir à s'arracher à la hauteur de l'opinion qu'on prend de soi-même ; toutes ces chôses réunies suffisent , & de reste , pour faire oublier à un ambitieux , d'ailleurs couronné pour la première fois , une femme de qui , sans tout cela , peut-être , il seroit de lui-même , fort médiocrement occupé. Je ne doute point que , tout éclatant qu'est le triomphe que vous venez de rempor-

ter , vous ne l'avez vû avec autant d'indifférence que vous m'en annoncez ; mais qui sçait s'il ne feroit pas plus raisonnable de s'en prendre à cette inconstance qui semble imprimer pour vous le dégoût sur tout ce dont vous jouïssiez , que d'en faire honneur à votre philosophie ? Vous m'en parleriez , du moins , avec plus de modérâtion encore , que je n'en ferois guères plus dispôlée à croire que vous ne veniez d'acquérir l'immortalité, que pour en être plus modeste. Les hommes font toujourns le moins qu'ils peuvent , honneur de leurs succès à la fortune , par la raison très - simple qu'ils ne pourroient convenir de ce qu'ils lui en doivent , que ce ne fût autant de pris sur leur vanité ; & je vous connois bien mal , ou jamais il n'en exista un qui fût moins dispôlé que vous , à lui sacrifier rien de la sienne. S'il y avoit , au reste , quelque chose au monde , qui pût,

ainfi que vous le voudriez , me faire croire que la gloire dont vous venez de vous couvrir , toute brillante qu'elle est , ne fçauroit égaler à vos yeux , la gloire d'avoir pû me rendre fenfible , c'est (fi pourtant je dois m'en rapporter aux bruits qui m'en reviennent de tous côtés.) qu'il ne dépend point de vous , que la victoire que vous avez remportée fur moi , n'ait & toute la publicité , & toute l'étendue de la victoire dont la Grèce entière est en ce moment occupée à vous féliciter. Il seroit inutile de vous dire à quel point m'affligent ces rumeurs , moins encore pour l'intérêt de ma réputâtion que je n'imaginois , cependant , pas facrifier d'une façon si crüelle , que par l'affreuse nécessité où je serois de cesser de vous voir , si elles s'étendoient jusques à Périclès : mais qui fçait si — ah ! grands Dieux ! puis-je penser ce que je crains , & vous aimer encore !

LETTRE XLIX.

ALCIBIADE A DIODOTE.

VOTRE amitié, Diodote, à force de vouloir être sévère, est quelquefois injuste. Je n'en ai jamais exigé une complaisance servile qui n'auroit servi qu'à nous dégrader tous deux ; mais, sans la desirer trop indulgente, je la voudrois plus douce ; & , si vous me permettez de vous le dire, peut-être n'en feroit-elle que plus éclairée. Je ne puis qu'être blessé de vous trouver toujours disposé à me juger, moins d'après ce que je suis, que d'après de vagues imputations qui encore ont le plus souvent si peu de vraisemblance, que (même en donnant, à la haine, toute l'impudence qu'elle peut avoir.) j'ai peine à concevoir comment, sans en mourir de confusion, mes en-

nemis peuvent ôser les répandre. Cependant, à la honte, non-seulement de l'amitié qui nous lie, mais de votre discernement, plus compromis que vous ne pensez, par l'excès de votre crédulité, il semble que, plus les rumeurs qu'ils élèvent contre moi, me font injurieuses, moins vous les révoquiez en doute. A quoi me sert-il donc de pousser avec vous la franchise jusques à vous faire part de mes plus secrettes pensées, si tout le fruit que j'en retire, est d'en être aussi peu connu que de ceux mêmes à qui j'accorde le moins ma confiance?

Ce n'est pas que, comme on vous l'a mandé, il ne soit très-vrai que Socrate & moi, ne soyons en ce moment, on ne sçauroit plus mal ensemble. Je conviens encore que quand, ce qui arrive fréquemment, il naît entre nous deux quelque altercâtion, il est probable qu'il y a plus de ma faute que de la sienne; mais mal-

gré cela , le hazard pouvant très - aisément faire que le plus probable ne soit pas le plus vrai , jamais , pour quelqu'un de sensé , la probabilité , même la plus forte , ne doit avoir force de preuve. J'ignore , au reste , comment on vous a raconté la cause de notre broüillerie actuelle : mais je vais moi - même vous la dire ; & je vous laisse après à juger lequel , dans cette occâsion , du maître , ou du disciple a le plus de tort.

Le lendemain de mon retour d'Olympie , Socrate qui avoit affecté de ne se point montrer au milieu de la foule d'amis qui s'empressoient à célébrer mon triomphe , & m'en féliciter , Socrate , dis-je , est venu chez moi , & suivi de tout le monde qu'il avoit pû rassembler , afin que , selon toute apparence , il y eût plus de témoins de la crüelle leçon qu'il me préparoit. Aux portes , il a demandé non *le Vainqueur* , mais *les Vainqueurs*.

Comme les esclâves qui les gardent , ne l'entendoient pas , il s'est avec tout son cortège, transporté à mes écuries. Là, il s'est fait montrer ceux de mes chevaux qui avoient couru aux Jeux , les a abordés avec respect , & leur a récité avec toute l'emphâse imaginable, l'Ode qu'Euripide a compôlée sur ma victoire , & qu'il avoit arrangée de façon à faire retomber sur eux , toutes les loüanges que ce grand Poëte m'y donne , comme voulant infinüer , sans doute , que c'étoit eux , & non pas moi qu'il auroit dû célébrer : ensuite, il est sorti sans daigner seulement me voir.

Par cette scène, selon moi, plus digne d'un bouffon que d'un Philosophe tel que lui, qu'a-t-il prétendu ? m'apprendre que je ne devois pas m'enorgueillir d'un triomphe dont la plus grande partie ne m'appartient pas ? Mes chevaux , je ne le nie point , le partagent avec moi , du

moins, pour ce qu'il a de plus éclatant ; & je conviens le premier, de ce que j'en dois à leur prodigieuse vitesse : mais si ces mêmes chevaux n'eussent pas été guidés par une main également sage & hardie ; que la justesse du coup d'œil, l'adresse, le courage même, d'autres qualités dont il n'est pas nécessaire que je vous fasse l'énumération, n'eussent point concouru à me faire remporter le prix de la course des chars, pense-t-il que je l'eusse dû à leur seule vigueur ? S'il ne le pense point, comme en effet, malgré toute sa mauvaise volonté contre moi, il lui est impossible de le faire, peut-il, sans la dernière des injustices, me refuser ce qui m'est dû si légitimement de la gloire qu'il veut qu'ils se soient acquise ? Mais je veux moi-même (ce qui certainement n'est pas vrai.) que je n'aye rien à en revendiquer sur eux ; à la lutte, à la course à pied, ces mêmes vainqueurs m'ont-ils aidé à

remporter le prix ? Quelle ressource lui restera-t'il donc pour s'obstiner avec quelque ombre de justice, à ne le déférer qu'à eux seuls ? Quel peut, encore une fois, être le motif de l'insulte aussi publique que sanglante qu'il est venu me faire chez moi ? Me direz-vous » qu'avec plus » d'égards pour ma vanité, il ne la domp- » teroit pas ; & que, sans doute, il n'eût » point pour la réprimer, employé de si » violens moyens, si l'excès de cette même » vanité ne l'y eût pas forcé. » A quel titre, même en la supposant excessive, ôse-t'il me faire essuyer une mortification qui devoit m'être d'autant plus crüelle, qu'elle avoit plus de témoins ? Quels sont, hors les droits que ma volonté lui donne sur moi, les droits qu'il pourroit réclamer ? Si j'ai consenti à ~~me~~ mettre en quelque sorte sous sa tutelle, ~~me~~ ~~fiis~~ je engagé à m'en laisser humilier ; & quand j'aurois pû m'abaisser jusques à faire avec lui, un

traité si honteux , peut-il , lui qui croit me connoître si bien , se flatter que j'y eusse été fidelle ? » Ma victoire aux Jeux Olympiques avoit , dit-il , ajouté tant à mon orgueil naturel , que je l'ai contraint pour mon avantage même , de chercher à le réprimer. Lyvresse qu'elle m'a causée , n'a peut-être pas été portée aussi loin qu'il le dit : j'avoüe , cependant , que j'y ai été sensible : eh ! comment eusse-je pû ne pas l'être à ce que les hommes même les plus illustres ont regardé comme le complément de leur gloire , & qui me donne dans toute la Grèce , cette célébrité que dès mes premières années j'ai désirée si vivement ? *Mais* , dit Socrate , *cette espèce de gloire n'est pas bonne*. Non - seulement je le crois comme lui , mais je le défie , malgré le peu de cas qu'il en fait , de sentir mieux que moi combien , quand ils en attachent une si grande à un triomphe , par lui-même , si futile ,

les hommes l'ont mal placée. Je ne voudrois pas moins que lui , que cette même gloire ne fût jamais le prix que des actions véritablement vertueuses ou utiles, soit à l'humanité en général , soit à ses concitoyens en particulier ; il ne sçauroit , enfin , lui paroître plus ridicule qu'à moi-même , que cette victoire ne me rende guères moins considérable aux yeux des Athéniens , que ce Thémistocle même à qui, dans le tems de l'invâsion des Perses, ils dûrent leur salut, qui, après la défaite de ces barbâres , releva leurs murs , & le premier commença leur puissance , & leur gloire.

Mais, que ce Socrate qui, de son chef, s'est fait le Législateur du genre humain, apprenne à ces mêmes hommes à placer mieux leur estime qu'ils ne le font ; qu'il leur dise que plus il est facile d'avoir avec d'excellens chevaux , de bons Ecuyers , de l'être soi-même , de courir avec plus
de

de légèreté , ou de lutter avec plus de force , ou d'adresse qu'un autre , moins ces choses -là sont faites pour être prises : qu'il le leur dise ; mais que jusques à ce qu'il les en ait convaincus , il ne dévoie point à la risée publique , ceux qui chercheront la gloire où , de quelque façon que ce puisse être , ces mêmes hommes l'auront placée.

Vous voyez trop le fond de mon cœur : pout que j'aye besoin de vous dire à quel point il est ulcéré contre Socrate , & combien , tout ce que vous tenteriez pour me rapprocher de lui , seroit actüellement inutile. Je vous conjure donc , mon cher Diodote, d'attendre pour travailler à notre reconciliâtion , que mon ressentiment se soit un peu calmé ; que le penchant , la réflexion, le besoin même que nous avons l'un de l'autre , nous invitent respectivement à nous r'approcher ; qu'enfin sa Philosophie devenue moins amère ne mette

plus le desir d'humilier ses amis, à la place
du devoir qu'il s'est fait de les instruire ,
ou , pour ne pas lui donner tous les torts ,
que j'aye gagné sur mon amour-propre ,
de se blesser moins facilement.



L E T T R E L.

THEODOTE A ALCIBIADE.

IL vous paroîtra singulier, sans doute, que, sçachant comme je fais, combien peu vous croyez au sentiment, sur-tout, quand ce n'est pas vous qui en inspirez, ce soit, cependant, vous que je charge de travailler au bonheur du mien; mais, toute convainciue que je suis de votre façon de penser à cet égard, je n'en ai pas moins compté sur l'amitié que vous m'avez jurée, & dont, malgré la différence de nos principes, vous m'avez donné plus d'une preuve. Vous connoissez ma tendresse pour Antipe: quoique cette passion subsiste depuis quatre ans, le tems, loin de lui avoir rien ôté de sa violence, n'a fait que l'affermir dans mon cœur; & j'ai mille raisons de croire qu'Antipe

ne m'en est lui-même que plus attaché. Je l'aime au point de ne pouvoir sans horreur , imaginer qu'il seroit possible qu'un jour je cessâsse de l'aimer ; & toutesfois , malgré cet amour si tendre , & si réciproque , je tremble qu'il ne me force enfin , non à former une nouvelle chaîne, mais à briser des nœuds dont , jusques à présent , il n'a sçu faire que son supplice & le mien. C'est donc pour tâcher de prévenir un malheur qui ne seroit pas moins cruel pour lui , qu'il ne le seroit pour moi-même , que je me détermine enfin , à vous confier tous les sujets de plainte qu'il me donne. Je crois sa passion pour moi , l'on ne peut pas plus sincère ; & , sans doute , il ne doit pas moins à cette opinion , qu'à la force même de la mienne , la patience que , depuis si long-tems, j'oppose à ses injustices. J'ai senti de bonne heure qu'il est né jaloux ; & ce vice de caractère que , même avant que

je le rendisse heureux , il ne me déguisa pas , fut cause non-seulement qu'il le fut beaucoup plus tard , mais pensa l'emporter sur le penchant qui m'entraînoit vers lui , tout rapide qu'il étoit : mais je l'aimois ; & il étoit tout simple que mon amour le fit triompher des obstacles qu'il oppôsoit à son bonheur , après lui en avoir fait surmonter qui paroissoient encore plus invincibles : il ne l'étoit pas moins que je me flattasse que , plus connue de lui , il m'épargneroit l'injure du soupçon ; qu'au moins il ne la pousseroit pas jusques à n'attribuer qu'à une malheureuse disposition à la foiblesse , tout ce que je ferois pour lui ; ou qu'en supposant qu'il s'obstinât à ne me point voir telle que je suis , il n'oseroit jamais , ne fût-ce même que pour l'honneur de son propre sentiment , croire capable des plus honteuses actions , la femme qui en étoit l'objet. La façon dont j'avois vécu

dans le monde, la réputation que je m'y étois acquise, l'inutilité reconnue des soins de ceux qui, jusques à lui, avoient cherché à me rendre sensible, tout devoit, en effet, me rassurer contre ce qu'il me laissoit à craindre. D'ailleurs, lorsque je découvris en lui, le vice odieux qui nous rend respectivement si à plaindre, je lui avois déjà donné tant de preuves de la vive impression qu'il faisoit sur moi, que j'eus peur, si je consultois plus mes terreurs que mon amour, qu'il ne crût que la coquetterie seule m'avoit arraché ce que je n'avois donné qu'à l'amour; &, pour ne lui point faire prendre de moi, une idée qui ne pouvoit que me dégrader infiniment à ses yeux, je franchis enfin, malgré la vivacité de mes craintes, l'unique pas qui me restât encore à faire. Il ne tint qu'à lui de s'apercevoir en cette occasion, que je lui avois plus sacrifié qu'à moi-même, &, mé-

me que je n'y avois cherché que le plaisir de le rendre heureux : il le remarqua ; mais ce ne fut que pour s'en plaindre ; j'essuyai des reproches où , sans me faire trop d'illusion , j'aurois dû voir éclater la reconnaissance la plus tendre ; & , dans l'instant même où , moins encore par l'étendue de ma complaisance , que par le peu de nécessité dont il m'étoit pour moi-même , de la pousser si loin , je lui prouvois à quel excès il m'étoit cher , j'eus la douleur de le voir encore douter que je l'aimâsse. Si , dans cette situation , quelque chose pouvoit me consoler de lui faire si inutilement de si grands sacrifices , c'étoit l'espoir , en apparence , assez bien fondé , que cette même disposition dont il me faisoit un si grand crime , le rendroit , du moins , plus tranquille sur mes sentimens ; mais , quelque chose que j'eusse crainte de son injustice , je ne la connoissois pas bien encore. Loin d'at-

tribüer à sa véritable cause , la sorte de froideur qu'il me trouvoit , il crut que , si je l'eüsse aimé davantage , il n'auroit pas eu à s'en plaindre , & tourna contre lui , & par conséquent , contre moi , la chose même qui auroit dû le plus le rassurer. J'ôsois encore sur cet article , espérer du tems ; mais , loin qu'il lui ait appris à me connoître , & à ne pas juger mon sentiment d'après des choses qui , ce me semble , prouvent si peu pour ou contre l'amour , il me seroit impossible de vous dire de combien de querelles , cette idée , que rien n'a pû bannir de son esprit , a été la source entre nous. Mes démarches les plus simples l'allarment ; mes sacrifices les plus éclatans ne le calment pas. Son éternelle jalousie m'a forcée , contre mon caractère assez ami de la société , à me renfermer dans la plus profonde solitude , ou à ne vivre qu'avec les personnes qu'il me désigne ; & quoique

celles qu'il choisit , ne soient jamais celles qui me conviendroient , & qu'il ne puisse l'ignorer , je n'en ai pas moins besoin de le tranquiliser sur leur compte , que si chacune d'elles étoit ou vous , ou lui. Ses soupçons , enfin , dont , lors même qu'il paroît le plus en reconnoître l'injustice, il n'est pas exempt, metiennent sans cesse dans la plus affreuse contrainte. Si , dans un si cruel esclavage , il m'arrive quelquefois de rire d'un trait plaisant qui sera échappé à quelqu'autre que lui , un mouvement si naturel , & même si involontaire , lui paroît l'ouvrage d'une préférence secrète , sur laquelle il faut que je me justifie sérieusement , & souvent en vain. Si , comme vous n'ignorez pas que mon caractère naturellement mélancolique m'y porte assez volontiers , il m'arrive de tomber dans la rêverie , il faut ou que je lui rende compte de mes idées , de celles mêmes qui par

leur peu d'importance , ou de réalité ;
laissent le moins de traces , ou , que je me
voye accusée d'avoir occupé mon ima-
ginâtion d'une manière qu'en effet , il
avoit à me reprocher. Par l'odieuse ty-
rannie qu'il exerce sur mon esprit , il
vous est aisé de juger sur combien d'au-
tres objets il l'étend , & combien , par
conséquent , elle doit me rendre à plain-
dre. Il n'y a même pas jusques à ma dou-
ceur , & à mon égalité qu'il ne tourne
contre moi. Il a tout à la fois l'injustice ,
& la barbarie de trouver dans la facilité
dont je lui pardonne les écarts les plus
violens , les plus injurieuses imputâtions,
l'humeur la plus insupportable , de nou-
velles raisons de douter de ma tendresse ;
& , ne concevant pas que l'amour puisse
être différent de ce qu'il le trouve dans
son cœur , c'est-à-dire bizarre , dur , &
méprisant , par la seule raison que j'igno-
re l'art cruel de tourmenter ce que j'ai-

me , il m'accuse de ne sçavoir point aimer. Le détail où je viens d'entrer , vous paroîtra , peut-être , trop étendu ; & je ne puis moi-même en justifier la longueur, que par l'importance dont il m'étoit que vous sçûssiez à quel point , & par combien d'endroits je suis à plaindre. C'est avec un extrême regret que je romps un silence que, par égard pour lui , j'ai gardé si long-tems ; mais ma situation me devient si difficile à supporter ; j'ai tant de peur, enfin, qu'Antipe ne me force à m'en tirer par un coup d'éclat , que pour prévenir , s'il se peut , un malheur dont il ne feroit pas moins accâblé que moi-même , j'ai crû ne devoir vous cacher aucun des miens. Je sçais tout ce que l'amitié vous donne d'autorité sur lui ; & j'ai d'autant plus sujet de me flatter que ce que vous lui direz , lui fera plus d'impression que tout ce que je pourrois moi-même lui répéter , que vous lui paroîtrez nécessairement plus desintéressé

que moi. Ecrivez-lui donc, je vous en conjure ; mais en lui montrant combien il est honteux à lui de tourmenter mon cœur , ne lui faites pas , d'abord du moins , envisager qu'il est possible qu'il lui échappe : lui faire craindre qu'il peut le perdre , feroit lui faire croire qu'il l'a déjà perdu ; je n'en ferois pas plus inconstante , & il ne m'en rendroit que plus malheureuse.



L E T T R E L I.

ALCIBIADE A ANTIPE.

Q U O I Q U E Théodote me prie , ainsi que vous le verrez, de vous laisser ignorer qu'elle m'a écrit , j'ai crû que ses plaintes auroient sur vous plus de pouvoir que tout ce que je pourrois vous dire ; & qu'en les voyant tracées de sa propre main, vous croiriez, peut-être, davantage qu'elle peut réellement avoir à se plaindre de vous. C'est dans ce seul espoir que , contre ses desirs , je vous communique sa Lettre. J'ignore si elle vous convaincra de tous les torts que vous avez avec elle ; mais elle a , je vous l'avoüe , achevé de me persuader que ce n'est qu'à votre inquiétude naturelle , & à des principes qui , tout justes qu'ils sont en eux-mêmes, ne sçauroient pourtant avec équi-

ré, s'appliquer à toutes les femmes, que vous devez les desagrémens qui accompagnent votre tendresse, & les perpétuelles altercations qui vous la rendent à tous deux également onéreuse. Que, dans les premiers tems de votre union, vous ayez douté de son cœur; que même, suivant notre usage, vous vous foyez obstiné, quelque peu de raison que vous en eûssiez, à attribuer sa foiblesse pour vous, à toute autre chose qu'à l'amour; qu'enfin vous ayez mieux aimé lui faire vingt injustices, que de risquer un seul instant, de l'estimer trop; je ne vois dans votre conduite, rien que la prudence n'autorise, & dont ce que nous nous devons à nous-mêmes, ne nous fît une loi: mais ce qui alors vous étoit permis, a depuis longtems, cessé de vous l'être. Se peut-il, en effet, que depuis quatre ans que vous vivez avec Théodote dans la plus tendre intimité, vous en foyez encore à douter

d'elle ; & pouvez-vous penser qu'elle ne doive pas être blessée de cette éternelle défiance dont toutes les preuves qu'elle vous a données de sa sincérité , & le tems même n'ont pû jusques-ici triompher ? Comment voulez-vous qu'elle croye que vous l'aimez autant que vous le lui jurez , ou qu'elle puisse être contente de ce qu'elle vous inspire , quand elle voit toujours le mépris marcher en vous à côté de la passion ? Car , enfin , Antipe , quelque cause que vous vouliez donner à votre jalousie , peut-elle en avoir d'autre , que cet injurieux sentiment ? S'il n'en étoit pas la bête , la vôtre seroit momentanée ; elle naîtroit des circonstances , les attendroit ; & si elle n'étoit pas fondée en raison , du moins , elle auroit des prétextes. Mais je veux que , comme vous l'imaginez , & que je suis , moi , très-loin de le croire , elle soit née avec un cœur moins tendre que le vôtre , fera-ce en

vous en plaignant sans cesse , que vous étendrez en elle , la faculté d'aimer ? Et si , ce que je ne crois pas davantage , son amour pour vous , a perdu de sa vivacité , fera-ce encore en lui faisant de son sentiment , & du vôtre , le plus douloureux des supplices , que vous lui rendrez toute l'ardeur qu'autrefois vous lui inspiriez ? *J'aimerois mieux , m'avez-vous dit cent fois , son inconstance déclarée , que de la voir , n'étant plus sensible à ma tendresse , s'y prêter cependant encore.* Non , Antipe , ou vous avez trop d'amour , ou vous n'avez pas assez de philosophie pour que son changement vous rendît moins à plaindre que la tiédeur que vous lui supposiez ; & , plaise aux Dieux que vous ne la forciez pas à vous prouver combien vous vous abusez quand vous la croyez ! *Cette même femme qui , ajoûtez-vous , même en convenant qu'elle étoit passionnément aimée , ne croyoit pas encore l'être assez , ne*
se

Je plaint plus aujourd'hui que de l'être trop.
 Ne vous tromperiez vous pas encore sur cela? Ne feroit-ce point plutôt de la façon dont elle est aimée, que de l'être trop, que Théodote se plaindroit? L'homme heureux a-t'il autant qu'il le croit, conservé tous les tons de l'homme qui vouloit le devenir? N'exigez-vous pas d'elle avec empire, ce que vous ne lui demandiez autrefois qu'avec soumission? Le tyran ne se cache-t'il jamais sous le masque de l'amant, & y est-il toujours aussi bien déguisé qu'il se flatte de l'être? A la déférence que vous aviez pour ses volontés, quelles qu'elles fussent, n'auriez-vous pas fait succéder le desir qu'elle soit asservie aux vôtres, quelles qu'elles soient? C'est que ces changemens sont bien plus aisés que vous ne le croyez, peut-être; & que, de plus, nous y arrivons par des degrés si peu sensibles que, souvent ils se sont faits en nous, sans

que nous nous en soyons doutés ; ou qu'ils soient bien apperçus que de l'objet qui en est la victime. Je veux , cependant , que , sans avoir rien à vous reprocher , Théodote , à certains égards , ne soit plus pour vous , tout ce que vous l'avez vué : en êtes vous beaucoup plus en droit de conclure qu'elle veut changer ? Je ne connois point , comme vous sçavez , ce que l'on nomme *amour* , puisqu'enfin on a décidé qu'il n'est pas vrai qu'un goût , quelque vif qu'il soit , dès qu'il n'est point durable , soit ce sentiment : mais , du moins , je crois qu'on ne me disputera pas de connoître ce que peut sur nous , le desir le plus ardent. Tout inconstant qu'on me croit , & que je suis , je pourrois citer des femmes à qui j'ai été attaché plus d'un mois , & que j'ai aimées pendant quinze jours , mais aimées au point d'oublier qu'il en existât d'autres dans l'univers : c'étoit

assurément , en avoir la tête bien tournée ! Eh bien ! me trouvoient-elles toujours le même ; & , quelque vif que fût le mouvement qu'elles me donnoient , ne me surprenois-je pas quelquefois auprès d'elles , dans une sorte de langueur ?

» C'est, me direz-vous, que les sens n'ont pas les mêmes ressources que le cœur ;

» & qu'en fin vous n'aimiez pas » : erreur ; j'aimois , puisque je croyois aimer. Toutes nos passions dépendent de notre imagination ; celle là , sur tout , lui doit plus que vous ne pensez ; & vous n'ignorez pas à quel point la mienne est capable , non-seulement d'emportement , mais d'exagération. Pourquoi donc , si malgré toute sa fougue , elle se lâsse quelquefois , l'imagination de Théodote , qui , selon toute apparence , ne se nourrit pas des mêmes objets , ne se lâsseroit-elle point ? N'est-ce point à vous , une singulière tyrannie que d'exiger d'elle , une égalité

dont l'amour est par lui-même si peu susceptible , que vous connoissez , vous , moins que personne , & dont , peut-être , si elle y parvenoit , vous lui feriez un beaucoup plus grand crime que de l'inégalité dont vous vous plaignez ? Elle en commét donc un bien impardonnable d'être plus accoutumée à ce que vous lui inspirez , qu'elle ne l'étoit dans les commencemens , de se rendre à vos desirs avec moins d'appareil ; & , sans en prifer moins vos sentimens , d'être plus tranquile sur votre cœur , parce qu'en effet , à la violence dont vous l'aimez , l'inquiétude à cet égard , ne lui seroit pas permise ? Vous qui , d'ailleurs , devriez avoir tant d'usage & des femmes & de l'amour , en êtes-vous encore à ignorer combien , dans les premiers tems d'une passion , une femme s'exagère ce qu'elle sent , & même tout le besoin que , pour pouvoir se reprocher moins ce

qu'elle lui sacrifie , elle a de se l'exagérer ? Et pouvez-vous avec raison , exiger que cette sorte d'erreur dure plus que les circonstances qui la lui rendoient nécessaires ? Si , au reste , vous me permettez de vous dire ce que je pense , les sens de Théodote ont avec vous plus de tort que son cœur : mais , Antipe , les femmes les plus sensibles , ne sont pas toujours les plus tendres ; & j'en suis si convaincu que , s'il se pouvoit qu'il m'arrivât d'aimer , celles à qui , dans mon systême actuel je donne la préférence , ne seroient sûrement pas alors celles qui l'obtiendroient. Comme souvent les femmes se feroient de ce qu'elles nous inspirent , une trop haute idée , si elles n'en jugeoient que par la violence de nos desirs , il seroit possible aussi , qu'en ne jugeant de leur sentiment que par la raison contraire , nous leur fissions une bien grande injustice. Je vous conjure donc , autant pour votre propre bonheur , que pour le

bonheur de Théodote, de ne pas décider de son cœur, par une chose beaucoup plus étrangère à la passion, qu'il se pourroit que vous ne le crûssiez, de ne la plus tourmenter par l'excès d'une jalousie que sa conduite avec vous rend si peu excusable, de vous repôser de sa fidélité, & de sa constance sur l'honnêteté de ses principes, & de songer, enfin, que le premier devoir d'un amant, est de rendre heureux ce qu'il aime.



LETTRE LII.*LE MEME A THRAZYLLE.*

J'AIMOIS à me flatter , je l'avoüe , qu'Axiochus , deormais bien convaincu de toute la supériorité que j'ai sur lui , ne me forceroit pas de lui en donner de nouvelles preuves ; & j'en avois , ce me semble , d'autant plus de sujet , que , même dans les premiers momens de l'inconstance de Praxidice , il ne cessoit de répéter que j'étois le seul qui eût pu la lui rendre infidelle. Le plus sage parti qu'il eût eu à prendre , auroit été de continuer à le dire ; mais , soit pour se vanger d'elle en la peignant comme une femme qui , par quelque homme même qu'elle lui soit offerte , ne peut que céder à la séduction ; soit que par réflexion , il ait voulu diminuer de mon

triomphe , il s'est depuis , obstiné à soutenir que c'est beaucoup moins à ce que je suis , qu'à ce qu'elle est elle-même , que je l'ai dû. Quoique je me garde bien d'en convenir , je ne m'éloigne point du tout de croire avec lui , que si , en effet , je lui eusse trouvé plus de caractère , la conquête que j'en ai faite , auroit vraisemblablement été un peu moins prompte ; mais , que je l'en eusse manquée davantage , c'est ce que , tout amour-propre à part , il ne me persuadera jamais. Ce qui pourroit , cependant , me faire penser qu'il me rend intérieurement plus de justice qu'il ne veut paroître m'en rendre , est la crainte qu'il a marquée que je ne fusse instruit de son nouvel amour , & toutes les précautions qu'il a prises pour tâcher de m'en dérober l'objet. Dois - je croire , & vous-même le croiriez-vous , que l'intimité qui , malgré le chagrin que je lui ai fait effluer , n'a pas cessé de régner en-

tre lui & moi , lui eût permis de m'en faire un mystère si profond , si la crainte que je ne cherchâsse à plaire à ce qu'il aime , & que je n'y parvinsse , ne l'y eût pas obligé ? Il est , je crois , difficile de donner une autre cause à sa réserve avec moi. Quelle qu'elle ait pû être , je n'ai pas plutôt , soit à sa rêverie , soit à son air agité , eu sujet de penser que quelque idée nouvelle avoit effacé Praxidice de son cœur , que j'ai mis tous mes soins à découvrir l'heureuse mortelle qui le r'enflâmoit ; & que , dans l'instant qu'à ses assiduités auprès d'Hégézide , je n'ai pû imaginer qu'elle , j'ai formé le projet de la soumettre , projet , au reste , dont , puisque vous ne connoissez pas moins que moi-même , la sévérité des principes qu'elle affiche , & toute la fierté que ses charmes lui inspirent , je n'ai pas besoin de vous peindre les difficultés. Les obstacles que sa façon de penser , & ma réputation qui commence à allarmer

les femmes que je juge dignes de mes soins, me suscitoient dans cette entreprise, n'étoient pas, quelque grands qu'ils dûssent me paroître, ce que je croyois avoir à y redouter le plus. Ce qu'une femme appelle *ses principes*, peut bien à la rigueur, nous rendre auprès d'elle, la victoire un peu plus difficile; mais ne l'a, de mémoire d'homme, sauvée de l'affront de la céder. La mauvaise opinion qu'elle avoit de moi, n'avoit pas de quoi m'alarmer beaucoup davantage. Quand Hégézide seroit moins belle, & ignoreroit plus combien elle l'est, quelle est la femme qui ne se flatte point d'avoir en elle-même, de quoi fixer le volage le plus déterminé? De tous ces obstacles ou réels, ou prétendus, le seul que j'eusse donc véritablement à craindre, étoit le goût qu'Axiochus commençoit à lui inspirer, & qui, tout caché qu'elle vouloit le tenir encore, se déceloit par ces sortes de

complaisances qu'une femme telle qu'Hégéside ne peut avoir que pour ce qu'elle aime déjà, ou, pour ce qu'elle va aimer. Non seulement elle agréoit ses soins, mais elle recevoit ses lettres; & si elle rejettoit encore sur leur élégance, le plaisir qu'elle trouvoit à les lire, il ne se pouvoit point, fût-elle même indifférente encore, qu'elle s'exposât long-tems à la séduction, de toutes, la plus dangereuse, sans qu'elle eût bientôt à se repentir de ne l'avoir pas assez crainte. Une femme à sa première idée, déjà assez de faveurs accordées pour ne pouvoir point, sans mériter un peu le reproche de n'avoir été que coquette, ne pas tenir ce qu'elles avoient promis; tel étoit entr'eux l'état des choses, lorsque je formai le projet de l'enlever à Axiochus; & si vous ajoutez à tout cela, la crainte extrême qu'ont du mépris, les femmes qui ne s'y sont pas encore exposées, vous conviendrez que

tout autre que moi , n'y auroit trouvé que des causes de découragement.

PARTANT de mes propres principes , & toujours laissant à Axiochus , la consolation de croire qu'il m'abusoit , je n'en ai pas moins rendu à Hégéside des soins aussi assidus que je le pouvois sans l'allarmer : j'ai fait plus ; persuadé que ce n'est jamais d'avoir compté sur la foiblesse d'une femme , que nous avons à nous repentir , j'ai ôsé parler : on me dit qu'on ne me croit pas : on m'écoute , pourtant : on commence même à douter qu'il soit aussi impossible qu'on le croyoit , de m'inspirer une passion vive , & sincère. On me reproche , à la vérité , de n'avoir fait jusques ici que de mauvais choix ; mais on veut bien présumer que le hazard peut autant , & même plus que mon propre goût , en avoir été la cause. Si je ne me trompe , ce sont-là les plus favorables dispôitions que je puisse desirer :

mais , pour les soutenir , & même les augmenter , il seroit tems que j'écrivisse ; & c'est précisément ce qui m'embarrasse. Accoutumé à faire parler le desir avec toute l'audace d'un homme à qui il a toujours suffi , & qui regarde à peu près comme une fâble , la vertu des femmes ; ou qui , s'il en suppose l'existence , en pense assez mal , ou présume de lui-même assez bien pour croire qu'il n'y en a point dont il ne doive triompher , j'ignore , je l'avoüe , l'art de faire parler l'amour. Si j'ai trouvé beaucoup de femmes qui en faveur de la chaleur , & de l'air de vérité dont je peins le premier , m'ont passé d'oublier l'autre , j'en ai rencontrées aussi qui se plaignoient de ce que je paroissais toujours , au ton de légèreté que j'avois avec elles , moins croire à leur cœur , qu'à leurs sens. Ce n'est pas que celles qui se sont prétendu le plus blessées de l'opinion que je semblois

avoir d'elles, m'ayent prouvé qu'elle fût en effet, bien contraire à mes succès; mais, pour diminuer autant qu'elles le pouvoient, la honte de s'être rendues à ce qu'elles trouvoient si peu fait pour les séduire, elles m'ont toujours soutenu qu'elles m'auroient (quelques heures de moins, apparemment.) fait attendre la victoire, si j'eusse pû me déterminer à avoir l'air d'en douter un peu plus. En conservant dans toute son étendue, une façon d'agir, & de penser où l'expérience n'a dû que me confirmer, j'ai, pourtant, aujourd'hui besoin de changer de marche. Sans compter que, par elle-même, Hégéside aime tous les hommages que peut exiger une femme très-vaine de sa beauté, je me suis fort trompé à son caractère, si elle ne joint à l'opinion qu'elle a de la sienne, beaucoup plus d'envie de toucher que de plaire. Si, malgré cette disposition son cœur n'é-

toit pas prévenu , il seroit possible que sa fierté , toute grande qu'elle est , ne me fit pas mettre plus de changement dans ma conduite , qu'elle n'en mêt dans mes maximes ; mais il est ici question d'une femme qu'il faut arracher à un sentiment, ou à une idée qui a déjà fait sur elle de grands progrès. Il est , de plus , nécessaire de considérer que l'homme qui a sçu la mener jusques-là , n'y est parvenu que par-tout ce qui pouvoit le plus flatter son orgueil ; qu'il joint à tout ce qui , d'ailleurs , peut séduire , une imagination vive & passionnée , une extrême habitude de tous ces riens dont , communément , les femmes se font de si grandes choses , l'art de les leur rendre plus intéressantes encore ; & , soit qu'il parle , soit qu'il écrive , le talent de s'exprimer avec une élégance & une chaleur qui ne peuvent jamais que les subjuguier. Quelle comparaison ne fera pas Hégéside , de

ces Lettres si tendres, & qui déjà l'ont touchée, aux billets, vifs & galants, j'en conviens, que je lui écrirai, mais où, quelque gêne que je m'impose, je mettrai toujours moins d'amour que d'emportement ! Nous sommes unis par l'amitié la plus tendre ; vous n'avez point encore assez pardonné à Axiochus pour ne vous pas intéresser personnellement à mes desseins : la nature vous a doué du don précieux d'écrire de sang-froid, les choses du monde les plus touchantes : c'est vous dire assez que est le service que je vous demande. Faites moi donc, je vous en conjure, une lettre où, sans oublier de louer excessivement Hégéside sur sa beauté, il paroisse, cependant, que ses vertus ont fait sur moi, beaucoup plus d'impression encore que ses charmes mêmes : cela n'est pas, je l'avoüe, probable à un certain point ; mais jamais une femme n'a discuté que ce qu'elle n'avoit pas de plaisir
à

à croire. Souvenez-vous, sur-tout, que je dois m'y reprocher amèrement d'avoir crû jusques ici que le plaisir pût tenir lieu de l'amour, & que, sur cet article, je ne sçaurois être d'une trop grande confusion. Vous ne manquerez pas d'ajouter que ce qui prouve invinciblement que ce n'étoit pas la faute de mon cœur, est la violente passion qu'elle m'a inspirée. Si, comme je l'imagine, vous pouvez lui dire tout cela d'une façon un peu moins usée que je ne l'exprime, vous le ferez. Vous ne devez pas ignorer combien, pour couvrir les choses communes qui lui échappent, le sentiment a besoin d'élégance; & elle est ici d'autant plus nécessaire qu'Hégéside accoutumée aux Lettres de l'homme d'Athènes qui, dans ce genre, après vous, écrit le mieux, ne peut que juger avec sévérité, celles qu'elle recevra de moi. Si, par hazard, vous en aviez pour votre propre compte, une qui fût toute prête, ne

fût-elle pas même en tout point analogue à la situation où je me trouve, ne manquez pas de me l'envoyer sur le champ, j'aurai toujours moins de peine à l'y adapter que je n'en aurois à la faire. Sans me l'avoir dit, Hégéside ne doute pas qu'à son réveil, elle ne doive entendre parler de mon amour ; & vous connoissez trop les femmes pour ignorer combien il est dangereux auprès d'elles, de manquer à ce que leur amour-propre s'est promis de notre part.



L E T T R E L I I I .

L E M E M E A A N T I P E .

SI je suis fâché , ce n'est pas d'avoir pris une Courtisane ; mais de ce que le bruit en est assez répandu pour avoir été jusques à vous. Je me flattois que par la prudence dont je conduis cette affaire , elle seroit ignorée du Public , ou du moins ne lui parviendroit que , quand ne subsistant plus , je pourrois la nier avec succès à Aspasia pour qui seule j'avois besoin qu'elle fût un mystère. Le hazard , ou plutôt la vanité de Némée , a donné à cette fantaisie plus de célébrité que je ne voulois qu'elle en eût ; & quoique je l'eusse assurée que je la quitterois , de l'instant où je serois seulement soupçonné de la voir , il faut , ou qu'elle n'ait pas crû cette menace bien sincère de ma

M ij

part, ou que la crainte de me perdre ; ait eu sur elle moins de pouvoir que le plaisir de l'emporter aux yeux de tout le monde sur Aspasia , ou , du moins , de me partager avec une femme si illustre à tous égards. Je suis surpris , au reste , que vous ayez tant de peine à croire réelle , cette infidélité : sans compter qu'elle est tout-à-fait dans mon caractère , les dégoûts que me donne Aspasia , & que je vous ai confiés , auroient , ce me semble , dû vous la rendre plus vraisemblable. Vous ne vous en tromperiez pas moins à l'état de mon cœur , si vous me croyiez absolument détaché d'elle : j'y tiens toujours par les mêmes sentimens ; mais , quand il se pourroit qu'ils fussent éteints , ce ne seroit point à Némée que ma vanité me permettroit de la sacrifier. Persuadé à l'ennui que , malgré tout son esprit , & tous ses charmes , elle me fait assez souvent éprouver , que si je ne me faisois pas un objet de distraction , il me seroit

impossible d'y tenir plus long tems, j'ai choisi Némée comme celle de toutes les femmes qui pouvoit le moins tirer à conséquence pour mon cœur. Aspasia, & elle, sont, en effet, d'un ordre différent qu'il ne se pourroit pas, quelques illusions qu'on voulût se faire, ou, quelque loin que l'on portât le caprice du goût, que l'on fût jamais tenté d'accorder à l'une, ce qui n'est fait que pour l'autre : ne craignez donc pas, encore une fois, que je me dégrade jusques-là. Némée ne possède pas plus mon cœur, ni qu'elle ne mérite, ni même, quelque amour qu'elle paroisse sentir pour moi, elle ne desire, peut-être, de le posséder; & je crois que, dans le fond, nous ne nous exagérons pas plus l'un que l'autre la sorte de mouvement qui nous joint sans nous unir. Ce n'est point qu'en ne voulant même lui tenir aucun compte d'avoir, uniquement dans l'espoir d'être

à moi , quitté Pharnabâze de qui elle étoit adorée , elle ne rassemble tout ce qu'il faut pour l'être. La figure la plus féduifante , toute la fraîcheur , toutes les grâces de la jeunesse , une âme vive & sensible , & , peut - être , quoique sous une autre forme , c'est-à-dire avec moins d'appareil , autant d'esprit qu'Aspasie ; une noblesse infinie dans sa façon de penser , & qui touche d'autant plus qu'on l'attend moins de son état , voilà quelle est cette même Némée dont vous vous faites un si odieux portrait. Ne pensez point , je vous en conjure , que ce soit l'amour qui vous la peigne ici : je vois aisément par ce que vous m'en écrivez , que vous me croyez pour elle la plus violente passion ; mais , fût-ce ou d'Axiochus , ou de Thrazylle que vous tînssiez cette nouvelle , n'en soyez pas moins convaincu qu'on s'est trompé à ce que Némée m'inspire. Mes goûts , j'en

conviens , ressemblent assez à des fureurs pour que l'on puisse d'abord s'y méprendre ; mais personne n'ignore qu'ils sont d'aussi peu de durée qu'ils ont de violence ; & si je donne quelquefois à mes amis sujet de craindre, qu'ils ne me mènent trop loin , du moins , ne dois-je jamais leur laisser à redouter qu'ils m'emportent trop long-tems. Vous-même pouvez-vous penser qu'un cœur fut qui la plus aimable femme de la Grèce n'a pû faire qu'une légère impression , puisse être subjugué par Némée ? Il est vrai que , suivant mon usage , ce que j'ai senti pour elle , a d'abord été d'une vivacité prodigieuse ; & que j'ai crû même pendant quinze jours que je l'aimerois toute ma vie ; mais les choses sont déjà rentrées dans leur ordre ordinaire ; & si elle m'amuse encore beaucoup , je n'en ai pas moins de quoi être sûr non-seulement que je me suis trompé quand je me suis

crû pour elle une véritable passion ; mais que je me tromperai toutes les fois que je me croirai capable d'en avoir une : conviction qui , toute bien fondée qu'elle est , ne m'en empêchera pas plus de m'y méprendre à la première occasion , & d'agir en conséquence. Quelque plaisir , toutesfois , que m'offre encore la possession de Némée , je sens que ce ne seroit pas sans douleur que je perdrais Aspasia. N'est - ce que par vanité que je desire qu'elle ne cesse pas d'être à moi ? N'entre - t - il point encore de l'amour , dans le desir que j'aurois de la conserver ? Mais quand il se pourroit qu'elle fût rassurée sur mon cœur par les avantages réels qu'elle a sur l'objet de ma fantaisie actuelle , ou qu'elle m'aimât assez pour en attendre patiemment la fin , pensez-vous que le choix que j'ai fait ne me dégradât point à ses yeux ; & se peut-il qu'elle perde de

son estime pour moi sans perdre beaucoup de sa tendresse ? Tout humilié que je suis , cependant , que je suis moi-même de lui donner une pareille rivale , je n'en voudrois pas plus qu'elle en exigeât le sacrifice , parce que , soit que mon goût pour Némée ait encore trop de violence , ou qu'il soit de mon caractère d'attacher de la honte à céder , je craindrois qu'en y mettant de l'empire , Aspasia ne me rendît Némée d'un plus grand prix qu'elle ne m'est ; & je connois trop sa fierté pour ne pas craindre qu'en cette occâsion elle n'agît beaucoup plus d'après sa façon de penser , qu'elle ne se prêteroit à la mienne. C'est cette crainte , que vous qui la connoissez , ne trouverez pas moins bien fondée que moi-même , & non la vaine crainte de voir blâmer mon choix par des gens peu faits pour influer sur mes goûts , qui m'a voit fait desirer que mon caprice pour

Némée ne transpirât pas ; mais malgré mes soins , j'ai tout lieu de croire qu'Aspasie en est plus instruite que je ne voudrois. Ce n'est pas , cependant , qu'elle ait daigné m'en faire le reproche le plus léger : l'air que je lui vois avec moi est jusques-à présent l'unique chose qui puisse me faire croire qu'elle ignore moins ce que je fais , qu'elle ne veut paroître l'ignorer. Ce n'est point encore qu'elle se refuse absolument à mes desirs ; mais ou elle trouve tant de raisons pour les éluder , ou quand enfin elle se détermine à s'y rendre , elle porte dans mes bras si peu d'ardeur , & tant de contrainte que , moins je puis la soupçonner de méditer une infidélité , plus il m'est impossible de me flatter de lui avoir bien caché la mienne. Il est bien difficile , en effet , que l'on puisse confondre cette complaisance sèche & froide qu'une femme peut prendre sur elle de s'imposer , avec cette

ardeur vive & tendre que lui donne l'amour; & il n'est, selon moi, permis qu'aux maris qui sont aussi rarement aimés qu'amoureux de prendre pour de la tendresse, la soumission au devoir, & d'en être contents, soit parce qu'ils n'en desirent pas plus, soit parce qu'on les a accoutumés à n'en pas voir davantage. Puis-je aussi, raisonnablement me flatter que, l'imagination pleine de Némée, je paroisse à Aspasia ce qu'elle m'a vû lorsque je n'étois occupé que d'elle? L'envie que j'ai de croire que je n'en desire pas une autre, suffit-elle pour lui rendre l'empire qu'elle avoit sur moi? Puis je me déguiser que nos rendez-vous sont plus courts, & moins animés qu'ils ne l'étoient, & que je ne dois en accuser que mon cœur? Autrefois, & il n'y a pas encore bien long-tems, elle ne m'entretenoit jamais assez de sa tendresse; & je me plaignois amèrement quand je la

voyois employer à m'instruire , un tems qui me sembloit ne devoir être consacré qu'aux plaisirs. Aujourd'hui je la porte de moi-même sur ces mêmes sujets que je ne pouvois tranquillement lui voir traiter , & cherche plus à l'y arrêter qu'à l'en distraire. Mes sens , toutesfois , n'ont pas à beaucoup près autant perdu que mon cœur ; & il m'est , par je ne sçais quelle bizarrerie , plus aisé de lui prouver qu'elle les aime encore que de lui dire que je l'aime. Ah ! j'en rougis ; quels que soient les charmes de Némée , elle n'est pas faite pour remporter sur Aspasia un pareil triomphe ; il m'avilit encore plus qu'il ne l'honore. Indépendamment de tout ce que mérite d'estime & d'attachement la femme de Périclès , je ne sçaurois douter qu'elle ne m'aime de la plus vive tendresse ; & quelque impression que je paroisse faire sur Némée , je sens , malgré

tout le desir que j'aurois de m'aveugler à cet égard, ou que tout autre que moi lui pourroit être aussi cher, ou, du moins, que jen'obtiens sur le reste de l'univers qu'une préférence momentanée. Mais, en pensant de chacune d'elles comme je le dois, ce qu'y gagne Aspasia, ne me ramène pas plus à elle, que ce que Némée y perd ne me soustrait à son empire; &, né plus voluptueux que délicat, moins reconnoissant du sentiment que je puis inspirer, que gêné du prix qu'on en exige, j'ai bien peur qu'en convenant de toute mon injustice, je n'y mette le comble en rendant par mon inconstance, Aspasia aussi à plaindre que vous la supposez déjà.



L E T T R E L I V.

ASPASIE A ALCIBIADE.

QUE vous êtes barbare ! ou ne vous offendez point de ce que je voudrois cesser de vous aimer , ou ne me rendez pas nécessaire un si cruel effort. Aimez-moi, s'il se peut , ingrat ! ou laissez ce cœur que vous semblez n'avoir cherché à rendre sensible , que pour jouir du plaisir si digne de vous , de le déchirer , reprendre , si pourtant il le peut jamais , avec son ancienne indifférence pour vous , ses premiers sentimens pour Périclès. N'en est-ce donc pas assez pour votre gloire que d'avoir fait naître la plus violente des passions , & de l'avoir rendue si malheureuse , sans exiger encore que les tourmens que vous me faites éprouver soient éternels ? Vous aimez Némée : que vous

importeroit-il donc que je ne vous aimasse plus ? Je ne sçais comment vous pensez ; mais je ne sçaurois douter que si quelqu'un vous avoit succédé dans mon cœur , votre amour , si après mon inconstance je vous en inspirois encore, ne fût pour moi le plus horrible des supplices. Non , vous ne sçauriez jamais imaginer tout ce que , malgré la reconnaissance , l'estime , & même la vénération qui m'attachent à votre illustre rival , la passion que je lui inspire , me fait souffrir ; & combien , quelque contraire que ce sentiment de sa part pût être au bonheur de ma vie , je desirerois que la haine ou l'indifférence en eussent pris la place. J'en serois plus à plaindre , sans doute ; mais , du moins , je ne m'en trouverois pas si criminelle ; & n'éproverois ni la honte , ni le tourment de feindre des mouvemens que je n'ai plus , & que je ne suis jamais forcée de mon-

trer fans en être avilie à mes yeux ; au-delà de toute expression. Libre , autant que je suis enchaînée , rien ne peut vous forcer à ces égards qui me defespèrent. Si tout me défend de découvrir à Périclès l'état de mon cœur , rien ne vous impôse la loi de me dissimuler la situation du vôtre ; & quand je vous entends me dire avec tant de froideur que vous m'aimez toujours , ou recevoir de même tout ce que mon amour me dicte pour vous ; moins , enfin , je vous vois de motifs pour l'un & pour l'autre , plus je dois nécessairement en conclûre que vous ne m'aimez plus. Mais , comment après l'aveu que vous m'en avez fait vous-même , pourrois-je en douter encore ? *Ce n'est* , dites-vous , *qu'un goût* : ah ! quelle distinction ! Et comment avez-vous pû vous flatter que je l'adoptâsse , ou que , si , enfin je consentois à l'admettre , à votre frénésie pour elle , autant qu'à

qu'à votre langueur auprès de moi, je ne fûsse point obligée de croire qu'il faut qu'un goût prenne sur vous plus qu'une passion ? On abuse long-tems l'amour ; je ne vous en ai que trop donné la preuve : le besoin qu'on a d'être aimé : ce que , par sa tendresse propre , on sent qu'on mérite de retour : l'opinion que l'on a de ce qu'on aime , & que l'on s'obstine à conserver comme le bien le plus précieux dont on puisse jouir : la crainte même de voir s'altérer un sentiment qui est devenu le charme de notre vie , loin de permettre que l'on cherche à s'éclairer , ou que l'on profite des moyens que l'on peut en avoir , tout , au contraire , nous engage à nous affoiblir tout ce qui pourroit porter dans le cœur une si funeste lumière. Vous prétendez que je juge mal de vos sentimens : il est vrai que , soit par fausseté , soit , ce que je croirois plutôt encore , que votre org

gueil souffre de me perdre , il n'y a rien , hors la seule chose qui pourroit me prouver ce que vous me dites , que vous ne tentiez pour me retenir dans vos chaînes. Hier même encore vous ne répondiez à mes plaintes que par des reproches qui m'offensoient d'autant plus que vous étiez intérieurement plus sûr que je ne les méritois pas. Vous jaloux ! ah perfide ! si vous l'étiez ! — Mais quelle illusion ! & à quel point ne faut-il pas que j'aime encore pour me la faire ! Hélas ! vous ne sçavez que trop que ce n'est point pour me livrer à une nouvelle erreur que je voudrois m'arracher à la cruelle passion qui me déchire. Quelque chose que j'aye perdue , peut-être , à vous avoir donné cette certitude , je ferois , cependant , désespérée que vous ne l'eussiez pas. Que votre vanité , cet unique sentiment de votre âme , qui souffre seule du parti que vous me forcez de prendre se console

donc : croyez même qu'après vous avoir aimé il n'y a rien sous le Ciel qui puisse me paroître aimable ; que je ne puis que gémir le reste de ma vie du malheur de n'avoir pû vous rendre sensible ; & qu'enfin malgré votre ingratitude vous seul en remplirez tous les instants. Il m'auroit été aussi doux que vous n'eussiez dû cette certitude qu'à votre estime pour moi , qu'il m'est affreux de ne pouvoir l'espérer que de votre amour-propre ; mais , quoique ce soit qui vous la donne , la seule consolation qui me reste est de ne pouvoir douter , quelque desir même que vous puissiez avoir de la perdre , que vous ne la conserviez toujours. Toute sûre que je suis , cependant , que votre estime ne peut jamais m'être enlevée , je tremble que votre injustice ne voye qu'une méprisable inconstance dans la nécessité où vous-même me mettez de briser des

nœuds qui , si vous eûssiez pensé comme moi , auroient été éternels ; & qu'enfin , vous ne m'accusiez quand vous ne devriez que me plaindre. Me fûssiez-vous aussi indifférent qu'il est vrai que vous m'êtes cher , je ne soutiendrois pas sans le plus horrible desespoir l'idée que dans cette crüelle circonstance vous semblez vous faire de moi ; mais dûssiez-vous en penser effectivement ce que , pour ne me laisser aucun tourment à ignorer , vous feignez d'en croire ; fûssé-je même dans votre esprit au rang de cette Némée qui , toute vile qu'elle est , dites-vous , à vos yeux , m'enlève , pourtant , votre cœur , je n'en voudrois pas continüer davantage une liaison dont vous ne me faites plus qu'un supplice. Vous ne cessez de me répéter que , si je vous aimois véritablement , je serois plus indulgente ; ah ! crüel ! combien n'y a-t'il pas de tems que je vous

pardonne ! Quels égards n'ai-je pas eu pour la méprisable passion qui vous entraîne , tant que j'ai pû me flatter que ce n'étoit qu'une fantaisie ; & quel autre sentiment que l'amour peut inspirer tant de patience ! Ce n'est , ôsez - vous ajoûter , que la vanité qui , prenant à mes yeux , le masque de la délicatesse , fait le malheur de ma vie des plaisirs qu'une autre vous procure. Quoi ! vous voudriez que ma tendresse respectât jusques à ceux de vos caprices qui l'outragent le plus ! — Je ne répondrai point à des sophismes dont il ne se peut pas que vous ne sentiez vous-même , tout le faux , & qui font encore plus de tort à votre cœur qu'à votre esprit. Quoique je ne doive point présumer qu'en étendant vos raisons , vous leur donniez plus de force , ou que ma présence change rien à votre façon de penser ; que je sente , enfin , qu'en consentant encore à vous

voir en particulier , je ne me prépare que de nouveaux chagrins , comme à vous de nouveaux crimes , je veux bien , & pour la dernière fois , me prêter à ce que vous desirez. J'aurois , sans doute , beaucoup à roûgir de ma facilité à céder à tout ce que vous exigez de moi , si je n'étois pas convaincûe qu'il vous fera touûjours plus honteux d'abuser de mon indulgence , qu'il ne peut me l'être d'en avoir tant.



L E T T R E L V.

L A M E M E A U M E M E.

NÉMÉE n'est pas plus faite pour disputer rien à Aspasia , qu'Aspasia pour partager rien avec Némée. Il faut donc nécessairement , ou que vous rompiez , & sans retour avec la dernière , ou que vous renonciez à la prétention de faire croire à l'autre, que vous l'aimez toujours. Je trouve , même , que , vous pardonner une infidélité qui doit me blesser d'autant plus qu'elle vous dégrade davantage , est pousser l'indulgence aussi loin qu'elle puisse aller ; c'est , à vous parler avec franchise , un effort dont je ne me ferois jamais crüe capable ; & qui ne peut que m'avilir si , par le plus sincère repentir & par tous les sacrifices qui peuvent me le constater , vous ne vous en rendez pas

Niv

digne. Tel est le résultat de toutes les réflexions qui se sont présentées à moi dans le cours de cette nuit que vous m'avez si généreusement accordée pour prendre sur ce qui nous divise un parti définitif. Si je veux bien (ainsi que par pure politesse, sans doute, vous paroissez le desirer.) ne point croire que vous me confondez avec le nouvel objet qui vous occupe, ce n'est pas, assurément, que vous me donniez sujet de m'en flatter ; mais parce que j'ai besoin de ne vous mépriser que le plus tard qu'il me sera possible. Ce sera, selon toute apparence, bien moins à l'estime que je m'obstine malgré vous-même à vous conserver, qu'à une vanité dont je ne suis, peut-être, pas aussi susceptible que vous le pensez, que vous attribüerez ce sentiment ; mais pour peu que vous puissiez encore, nous juger sans partialité, vous conviendrez que si vous êtes attaché à

Némée autant que , de tout ce que vous faites pour éviter de rompre avec elle je dois l'inférer , ce n'est pas pour moi une raison ni de penser plus de mal de moi-même , ni de croire que ce soit moi qu'une pareille préférence doive humilier. J'ai beaucoup de sujets d'être sûre que vous ne rougissez point de ce choix autant que vous me le dites ; mais quand à cet égard vous ne m'exagéreriez rien , les attachemens dont on rougit le plus , ne sont pas toujours ceux que l'on rompt le plus aisément ; & je crois vous en donner la preuve. Tout ce que vous me dites hier sur cela , étoit admirablement bien travaillé. Vous m'établîtes avec tout l'art imaginable , entre le foible des sens & les sentimens du cœur , de très-déliçables distinctions ; mais , en même - tems , elles étoient si subtiles que , quelque esprit que l'on veuille bien m'attribuer , j'avoie qu'il ne me fut pas possible de les

faisir. Ce qui me fait penser que ce n'est aussi qu'à mon peu de pénétration que vous vous en êtes pris du malheur qui m'est arrivé de ne les point entendre, c'est que vous avez crû qu'en les écrivant vous me les rendriez tout à la fois plus frappantes & plus sensibles. Je dois, du moins, vous supposer cet objet : car si vous ne l'aviez pas eu, votre Lettre n'étant qu'une répétition fort étendue de notre entretien d'hier, elle seroit parfaitement ridicule ; & je ne sçaurois présumer que, quelque indifférent que vous foyez aujourd'hui sur l'opinion que j'ai de vous, votre intention ait été que je n'en pûsse porter que ce jugement. Vous me priez de vouloir bien la lire sans prévention : c'est ce, qu'autant que l'intérêt que je prends à la chose, a pû me le permettre, je crois avoir fait. Vous me demandez encore que je vous fasse la grâce de bien peser vos raisons : comme c'en

est une que je vous ai déjà accordée , & que vous ne m'offriez rien de nouveau à discuter , c'est une peine que j'ai crû devoir m'épargner. Vous avez tort de vous en prendre , soit à votre peu d'éloquence , soit à une sorte d'obscurité dont en cette occasion , ce me semble , vous vous accusez fort gratuitement , du peu d'impression que font sur moi des choses qui , selon vous , devroient me frapper si vivement. Vous sçavez que je m'y connois ; & je suis bien aise pour rassurer sur cela votre vanité , de vous dire que je vous ai trouvé autant d'éloquence & de clarté que vous pouviez , en effet , desirer que je vous en trouvâsse : mais vous seriez , s'il se pouvoit , aussi éloquent & aussi lumineux que Périclès lui-même , que vous ne m'en persuaderiez pas davantage qu'entre les bras d'une autre , vous n'en êtes pas moins à moi. Quand ,

au reste , il feroit possible que vous parvînssiez à me persuader une pareille absurdité , comme il n'en feroit pas moins sûr que ce feroit toujours me faire courir le risque de vous paroître moins aimable , je croirois n'en avoir pas moins à me plaindre de ce que vous vous feriez mis dans une p^osition qui , en me faisant , tout au moins , douter de votre tendresse , ne pourroit qu'allarmer beaucoup l'amienne. Vous me faites trop de grâce de me demander ce que je desire que vous fassiez. Je sens , assurément , tout le prix des égards que , dans les circonstances où nous sommes tous deux , vous voulez bien avoir pour moi ; & je crois ne pouvoir ni mieux vous le prouver , ni mieux vous les rendre , qu'en vous laissant à mon tour , le maître de faire ce qui vous plaira.

L E T T R E L V I.

N E M E E A U M E M E.

Q U O I Q U E dans son origine Aspasia ne fût que ce que je suis , l'étendue de ses lumières , les grâces de son esprit , la sublimité de son éloquence , l'amour de Périclès , & enfin , l'estime & l'amitié de Socrate , lui ont fait un si grand nom , que je ne suis point surprise que vous la mettiez dans le nombre des femmes qui ont fait honneur à leur siècle , & à leur patrie ; mais je le suis beaucoup , je vous l'avoüe , de vous voir me placer dans la même classe. Ce n'est pas , assurément , que je ne sois fort célèbre ; mais , qu'est-ce , pour mériter de ne pas mourir toute entière , qu'une célébrité que je ne dois qu'à mes erreurs , à une façon de penser qui , si elle est par quelques-uns , décorée

du titre de Philosophie, est par un beaucoup plus grand nombre d'autres, fort différemment qualifiée, & à une beauté que chacune des années qui vont s'écouler dégradera insensiblement, & dont, enfin, le tems ne me laissera pas la plus légère trace. *Mais, dites vous, vous êtes la seule qui ayez sçu allier la noblesse d'âme avec une profession qui semble nécessairement l'exclûre : vous êtes donc une femme extraordinaire.* Quand j'admettrois que l'on dût me tenir un si grand compte d'une vertu qui me coûte si peu, de ce que je ferois extraordinaire, s'ensuivroit il que je fusse illustre ? Que je joigne encore à cette façon de penser qui vous paroît si singulière, la probité la plus exacte ; & que, même en amour, je ne me permette pas le plus léger déguisement, rien ne me paroît plus simple encore. Si je n'ai pas crû que les préjugés méritâssent d'être respectés, je n'ai point pensé de môme

me sur les principes : peut-être aurois-je mieux fait pour ma réputation d'immoler les derniers , & de paroître sacrifier aux autres ; mais l'estime du Public ne m'a jamais été d'un aussi grand prix que la mienne ; & je me console aisément de ne point porter le masque de ce qu'en nous on nomme *vertu* , par le plaisir de trouver dans mon cœur toutes celles & qui honorent le plus l'humanité , & dont elle peut se passer le moins. Je n'ignore pas qu'on ne me confond point dans la foule des Courtisannes qui , aujourd'hui , inondent Athènes ; & que Némée , toute mal définie qu'elle est par le plus grand nombre , y est , du moins , toujours nommée à part. Aussi , ne serois-je pas moins étonnée , si votre projet étoit de donner l'histoire des plus célèbres Courtisannes , que l'on y cherchât vainement la mienne , que je le suis de votre obstination à me placer parmi les femmes dont la Grèce

s'honore. Votre goût actuel pour moi, vous aveugle, mon cher Alcibiade; mais je n'ai ni assez de vanité, ni assez peu de sens pour vouloir abuser de ce qu'il vous conseille en ma faveur; & pour ne point tâcher de vous éclairer sur le ridicule d'un projet dont vous vous mocquerez autant que moi - même lorsque le mouvement qui vous l'inspire aura fait place à quelque nouvelle fantaisie. Vous n'êtes pas, au reste, le premier de mes amans qui aura voulu me sacrifier sa gloire, & à qui, malgré lui-même, je l'aurai conservée. Peut-être, en effet, compromettriez-vous la vôtre plus que vous ne pensez, si vous persistiez à vouloir me mettre à côté d'une femme avec qui je n'ai rien de commun que les erreurs qui ont avili sa jeunesse. En supposant même que je fusse plus digne que je ne le présume, de l'honneur que vous voulez me faire, il devrait vous suffire que le Public

blic ne le crût pas , pour que ce fût sur l'opinion que , quelque peu fondée même qu'elle pût être , il a de moi , & non sur celle que vous en avez , quelque juste qu'elle vous paroisse , que vous devriez vous régler , puisque ce n'est jamais d'après le cas que nous faisons de nous-mêmes , ou sur la façon favorable dont pensent de nous nos amis , mais d'après ce qu'il croit nous devoir d'estime , qu'il détermine la portion qu'il nous en accorde. Vous prétendez , de plus , que liée ainsi que je le suis , mais par des hazards ou des motifs qui ont peu de quoi flatter mon orgueil , avec les plus grands hommes de mon siècle ; mon nom ne doit pas moins que le leur se sauver de l'oubli ; que , malgré toute la répugnance que je me sens pour cela , je passerai à la postérité ; & qu'entin l'objet des sentimens d'Alcibiade ne doit pas moins que lui-même franchir

la nuit des tems. Ah ! si le principe qu'aujourd'hui par rapport à moi vous cherchez à établir étoit reçu , que de femmes , même assez peu dignes d'exister , vous rendriez immortelles , dans le cours de votre vie ! Mais , instrumens peu considérés des foiblesses des grands hommes , à moins , ce qui ne peut arriver que rarement , que nous n'ayons fait la destinée d'un Empire , un Historien se contente d'apprendre à ses Lecteurs que le Héros de qui il les entretient eut le foible de l'amour ; & ne fait pas aux femmes qui en occupoient les loifirs , l'honneur de les nommer. * On dira de vous , sans doute , un jour (pardonnez si je vais d'avance en parler , comme en parleront nos neveux.) » Alcibiade pâssa toute la » vie à séduire des femmes , & n'en aima » jamais aucune. Dans les conquêtes de » ce genre qu'il tenta , il mit dans le nom- » bre , la gloire que la plus grande partie

» des hommes, vraisemblablement moins
 » justes appréciateurs des choses qu'il ne
 » l'étoit, ne placent que dans le choix. Une
 » justice que nous lui devons , & que par
 » le prix qu'il attachoit à ces sortes de
 » triomphe nous ne pourrions lui refu-
 » ser sans outrager ses mânes , c'est que
 » jamais il n'attaqua de femme sans la
 » vaincre : aussi , ne craint-on point d'af-
 » furer qu'il eût été sans comparaison
 » plus piqué d'en manquer une , que de
 » perdre une bataille. Le plaisir de plaire
 » lui tint constamment lieu du bonheur
 » d'aimer : il se fit autant un point d'hon-
 » neur de rapprocher de l'amour , les
 » femmes que leurs principes en éloi-
 » gnoient le plus , que d'en inspirer à
 » celles qui font une profession aussi pu-
 » blique de se refuser au sentiment que
 » de se livrer au desir. De l'un & de l'autre
 » côté, le triomphe lui paroissant égal, les
 » plus fameuses courtisannes de son tems,

» ne lui parurent pas moins dignes de
» son attention , que les femmes de qui il
» devoit être le premier vainqueur. Ceux
» des Ecrivains de sa vie sur qui nous
» pouvons le plus compter , assurent que
» le nombre des beautés qu'il se soumit
» fut si grand que , s'il n'eût pas pris le
» double soin d'en faire une liste fort
» exacte , & de se la lire tous les jours ,
» lui-même , sur la fin de sa carrière , n'en
» eût pas retrouvé tous les noms. On ne
» doit donc pas être surpris qu'une chôte
» qui, sans cette sage précaution, l'auroit,
» au moins, fort embarrassé, nous devien-
» ne impossible aujourd'hui ; & que , de
» toutes les femmes de qui il fit la re-
» nommée, ou de qui il détruisit la répu-
» tation , le seul nom d'Aspasie , célèbre,
» d'ailleurs , par tant de côtés , soit par-
» venu jusques à nous. Nous avons, au
» reste , peine à croire que la perte du ca-
» talogue d'Alcibiade, en soit une à dé-
» plorer , &c.

Voyez si, dans tout cela, il est seulement question de cette *Némée* de qui vous croyez la vie assez digne de passer à la postérité, pour vouloir l'écrire vous-même. Ne vous oppôsez donc, croyez-moi, ni à la nature, ni à la fortune, qui, toutes deux, ont voulu que je ne laissasse de moi aucune mémoire; & prenez vous-même pour mériter qu'on se souvienne de votre existence, un rôle plus digne de vous que le rôle de mon Historien. Il vaut beaucoup mieux, à mon sens, que les hommes ignorent que nous avons été, que de ne leur laisser de nous que des monumens qui, après nous avoir expôlés à la dérision de nos contemporains, ne nous survivent que pour nous rendre ridicules aux yeux de ceux qui viennent après nous. Pour vous prouver, cependant, que, comme vous pourriez le croire, ce n'est point pour le seul plaisir de vous contredire, que je ne suis

point de votre sentiment , je consens que la chose soit discutée devant Socrate ; & je vous donne ma parole que si , après m'avoir entendüe , il me condamne à l'immortalité , je ne m'opposerai plus au généreux desir que vous avez de me la procurer : tâchez donc de l'amener ce soir au Céramique. Si , comme je vous avoüe que je m'en flatte , vous perdez votre cause , je vous adoucirai ce malheur par toutes les consolâtions que l'amour peut fournir : si , contre mon espoir , c'est à moi que le sort est contraire , je ferai comme si j'en étois affligée , afin de trouver dans votre sensibilité toutes les ressources que , d'avance , vous offre la mienne.



L E T T R E L V I I .

A S P A S I E A U M E M E .

Q U A N D votre Lettre seroit aussi tendre que vous avez , & si vainement tâché , qu'elle fût , elle ne me feroit rien changer à mes résolutions ; je vous aime encore ; quelque honteux que cela me fût , je ne pourrois que vous le dire ; & , peut-être y joindrois-je encore l'affront de vous le prouver. Je ne vous verrai plus , du moins , en particulier ; & si , par ma conduite , & la tendresse que j'eus pour vous , vous me jugez digne de quelques égards ; si , en me forçant à immoler mon sentiment , ou , ce qui m'est bien plus pénible encore , à le renfermer pour jamais dans le fond de mon âme , je puis vous inspirer quelque pitié , vous ne me verrez , même en public , qu'autant

que cela sera nécessaire pour me dérober à des soupçons qui me feroient mourir de douleur, si, pourtant, il est possible qu'après m'avoir si peu ménagée, il n'y ait encore contre moi que des soupçons. Non, encore une fois, je ne vous verrai plus, comme, & sans doute, dans la seule vue de remporter sur moi un nouveau triomphe, vous paroissez le desirer. Vos larmes, toutes perfides que je les croirois, ne trouveroient que trop aisément encore le chemin de mon cœur. Je me souviens trop bien des dispôptions que j'apportai à notre dernier rendez-vous, & avec quelle facilité, toute convaincûe que j'étois de votre fausseté, je vous cédaî la victoire : je me suis trop amèrement reproché une foiblesse que vous me rendez, en effet, si in'excusable, pour que je pûsse espérer, une plus heureuse issue, de l'entretien que vous me demandez, & que n'en devant atten-

dre que le même succès, il puisse m'être permis de me rendre à vos desirs.— Non, je ne m'y expôserai pas, même ne dûssiez-vous point, comme la dernière fois, attribuer plus à l'impression que vous faisiez sur mes sens qu'à la violence de mon amour, l'avantage que vous remportâtes sur moi. Vous n'ôfâtes pas, à la vérité, me faire un reproche que vous sentiez si injuste, & qui vous auroit encore plus dégradé que moi-même : mais je vous connois trop bien ; & malgré l'égarement où vos perfides caresses m'avoient plongée, ou vous ne cherchiez point assez à me dissimuler ce que vous pensez, ou vous ne sçaviez pas me le cacher assez bien pour que je pûsse ne le pas saisir. Eh ! qui sçait même si votre intention n'étoit point que je le faisisse ! Vous ne deviez que me plaindre ; vous ne sçûtes que m'outrager. Ne vous flattez donc pas que je consente à vous donner

encore un spectacle qui m'humilie d'autant plus qu'il n'intéresse que votre amour propre. Me reste-t-il encore, ingrat ! quelque sacrifice à vous faire ? N'ai-je point — mais à quoi me serviroient les reproches, lorsque vous-même ne vous en faites pas, & que, peut-être, même, vous ne croyez pas vous en devoir ; ou que, s'il se peut que vous ne poussiez point l'injustice jusques à ne pas sentir à quel point vous êtes coupable envers moi, vos remords me sont inutiles ? Hélas ! vous m'avez tout dit, ou du moins, il ne me sied plus de rien entendre de votre part. Vos raisons, toujours les mêmes, sans doute, ne peuvent plus me persuader ; & vos transports, si je m'y prêtois avec la certitude d'avoir perdu votre cœur, ne feroient que m'avilir. Que la Lettre à laquelle je répons ici, soit donc la dernière que vous m'écriviez. Quelqu'important qu'il me fût que ma

foiblesse fût ignorée ; & quelque cruels que pûssent être les malheurs qui seroient indubitablement la suite , & l'effet de votre indiscretion , je ne vous demande pas sur cela , les égards que vous me devriez : vous me les promettiez sans doute ; mais puisque la vanité seule vous avoit attaché à moi , comment pourrois-je raisonnablement me flatter que vous eûssiez la force de taire un triomphe que vous avez crû pouvoir l'honorer ? Hélas ! peut-être ne m'attaquiez - vous pas encore , peut-être même le desir que vous en aviez , n'étoit-il point encore déterminé , que tous vos amis , sans doute , sçavoient déjà les vûes que vous aviez sur moi. Eh ! comment avec cette certitude que trop de choses ont dû me donner pour qu'il me fût possible de ne l'avoir pas , pourrois-je croire que vous ne leur ayez point confié votre victoire ? L'amour , tout impé-

tüeux qu'il est , peut quelquefois sçavoir se taire ; mais l'amour - propre a toujours besoin de parler. Vous avez tant immolé au vôtre un sentiment qui pouvoit ne vous pas toucher , mais qui par sa violence , & sa sincérité méritoit au moins de vous, quelque ménagement, qu'il ne sçauroit m'être permis de douter que vous ne lui sacrifiez pas encore ma réputâtion. Tout de votre part , me percera le cœur , mais rien ne m'en surprendra. Vous en agirez donc à cet égard comme vous voudrez : si je n'ai pû me garantir d'une foiblesse , vous verrez comme je sçais & m'en punir , & échapper au deshonneur. Adieu , tout est dit entre nous , & pour jamais : souvenez-vous seulement , quelque parti que vous preniez , que j'envisage avec plus d'intrépidité encore le mépris de Périclès , quelqu'affreux qu'il fût pour

moi, & votre haine même dont il ne se peut pas qu'en ce moment je ne me fasse le plus cruel des malheurs qui peuvent m'accâbler, que la honte de vous être plus long-tems attachée.



L E T T R E L V I I I .*ALCIBIADE A ANTIFE.*

ASPASIE, oui, Antife, cette même Aspafie qui, à l'entendre, devoit, quelque chofe que je pûffe faire contre le bonheur de fon fentiment, me refter éternellement attachée, Aspafie, dis-je, vient de me quitter. Vous m'aviez de votre côté, fi fortement affuré qu'il n'y avoit rien de moins poffible que, fi ne comptant pas tout-à-fait autant que vous fur la durée de la fantafie d'une femme, j'avois malgré de fi grandes raifons d'être tranquile, ôfé prescrire un terme à l'épouvantable patience dont celle-là me menaçoit, fon inconfiance étoit, du moins, un malheur que je n'efpérois pas fitôt. La promptitude dont elle prend ce parti, achève de me perfuader que c'est

moins à la violence du penchant qui l'entraînoit vers moi qu'elle a cédé, qu'à cette lassitude ou de la constance, ou de la vertu que les femmes qui se commandent l'une ou l'autre, éprouvent intérieurement; à laquelle nous devons, selon toute apparence, plus de triomphes que nous ne pensons; & dont, quelle que puisse être la philosophie dont Aspasia se pare, elle peut n'avoir pas moins qu'une autre senti le poids. Vous ne manquerez pas, sans doute, de vous récrier sur l'injustice que je lui fais de compter ici son cœur pour peu de chose; mais si la tendresse eut en effet été aussi exempte de tous les mouvemens qui se mêlent toujours à l'amour & qui si souvent en tiennent lieu, que vous voudriez que je le crûsse, la vanité auroit-elle eu sur elle plus de droits que le sentiment; & l'eût-elle même voulu, lui auroit-il été possible de préférer la douleur de me per-

dre, au chagrin de me partager ?

Tout onéreux, cependant, que par l'excessive régularité que cette même vanité lui fait exiger de ce qu'elle aime, elle me rendoit communément le bonheur de lui plaire, vous auriez tort de croire que ce soit avec autant d'indifférence que j'en affiche à ses yeux, que je la perds. Je vous avoüe même que ne trouvant jamais auprès d'aucune des femmes à qui je la sacrifiois sans cesse, ni cette certitude d'être aimé qui, lors même qu'elle nous touche le moins, est toujours si flatteuse pour nous, ni cette volupté si douce dont, plus encore que la beauté, je la crois la source, si cette fureur de conquérir, la plus vive, & peut-être, des miennes, la seule durable, m'impôsoit souvent la nécessité d'être infidelle, je n'avois pas encore senti le besoin d'être inconstant. Je ne doute même point que si je n'en eusse pas plus que je n'ai fait, ré-

fisté

sisté aux occâsions qui se présentoient, ou même cherché à les faire naître ; la forte de respect que, malgré moi-même elle m'inspiroit, ne m'auroit point permis de mettre dans mes crimes contr'elle, tant d'audace & de publicité si les égards que nous devions tous deux à Périclès, ne m'eussent rendu presque inutile la gloire de me l'être soumise : car, enfin, c'étoit devant si peu de gens que j'ôsois m'en vanter ! Cette obligation de me taire dont vous n'ignorez pas que je sentoie tout le poids long - tems même avant que de triompher d'elle, & qui devoit effectivement m'être d'autant plus pénible que je desirois davantage que ses bontés pour moi fussent plus connües ; ses plaintes, ses défiances perpétüelles, & qui faisoient de la plus grande partie de nos rendez-vous, des scènes d'aigreur ; cette si rigoureuse fidélité qu'elle me prescrivait, & que chaque jour qui se feroit

écoulé, en m'ôtant de mon goût pour elle, ne m'auroit rendue que plus impossible, ne m'ont point permis de tenter rien de ce qui auroit pû me la ramener. Ce n'est pas que l'instant qui, sur-tout après que l'on a crû que l'on se quittoit pour la vie, amène un raccommodement, n'ait des charmes; & que ce jeu de l'amour, du desir, ou de la vanité qui successivement le remplit, n'offre à des yeux un peu philosophes un très-intéressant spectacle; mais, sans compter qu'Aspasie me l'a trop souvent offert pour qu'il puisse me rester à cet égard la plus légère curiosité, les femmes ont dans ce moment si peu la prudence, ou le moyen de se varier, que, quelle que puisse être la cause de la querelle, celui qui une seule fois y en a vû une, doit être sûr de l'y trouver touûjours la même. J'ai, de plus, éprouvé trop souvent combien est fausse la chaleur que cet instant semble rendre

à l'âme, & avec quelle promptitude elle s'éteint, pour que je n'en redoute pas plus les suites que je n'en cherche les plaisirs. Combien, en effet, n'a-t'on point de regret de s'y être livré, quand, au lieu de tout l'amour qu'on s'étoit flatté d'y reprendre, on ne se trouve plus que la fatiété qu'on y avoit portée, le chagrin de s'être de nouveau chargé de ces mêmes chaînes qui paroissent si pesantes, & l'embarras d'avoir encore à les rompre ! Malgré tant de raisons de ne pas renouer avec Aspasia, l'impression que, quelquefois elle fait sur mes sens, toute momentanée qu'elle est, & plus encore, ma vanité blessée du courage que dans cette occasion elle trouve contre son propre cœur, auroit pû m'en faire naître le desir si elle n'eût pas crû devoir me cacher sous le masque, à mon gré, très-révoltant de la colère, les sentimens qu'elle conserve pour moi. Une douleur tendre qui m'auroit intéres-

fé, ou un dédain froid, & sans humeur, qui m'auroit fait croire que je ne l'occupois plus du tout, l'auroient mieux servie que la desagréable sécheresse dont elle a crû devoir s'armer. Ces choses dures & piquantes qu'elle affecte de me dire sans cesse, font, peut-être, faites pour rendre, même en l'humiliant, à un homme amoureux, de l'activité qu'il pourroit avoir perdue; mais elles ne peuvent, à mon sens, que confirmer un volage dans son inconstance, parce que si le sentiment qu'on nous inspire, nous force à tout pardonner, l'amour que nous inspirons, mais que nous ne partageons plus, n'est pas fait pour trouver la même indulgence. D'ailleurs, ce que, le cœur encore plein de sa passion, je la vois capable de sacrifier à son amour-propre, me donne pour elle un repoussement dont il ne me seroit pas facile de triompher. Je crois donc qu'à moins que pour réparâ-

tion de l'injure qu'en me quittant , elle vient de me faire , e le ne s'humilie jusques à me redemander mon cœur , nous ne renouïrons point ; & c'est ce que pour notre bonheur respectif , nous pouvons , selon moi , faire de mieux. D'un côté le dégoût , de l'autre les querelles renaïtroient bientôt ; & si vous joignez à cela le desir que j'aurois indubitablement de me vanger de son inconstance , vous comprendrez sans peine que rien ne seroit & plus sûr , & en même tems , moins éloigné qu'une seconde rupture entre nous. Je vois de plus , Aspasia payer trop cher la gloire de m'avoir quitté , pour que je croye devoir y joindre la douleur de se voir quittée à son tour. Vous aurez , sans doute , peine à concevoir en moi , un égard que l'excès de mon orgueil , & de sa sensibilité sur ce qui le blesse , doit , en effet , vous rendre assez peu croyable ; mais , moins par la pôtion d'Aspasia , elle peut

se vanter de m'avoir prévenu , moins
aussi , je crois devoir me ressentir d'un
affront dont la publicité seule pourroit
me rendre la vengeance nécessaire , &
dont je suis , d'ailleurs , si sûr de prendre
tant de revanches.



L E T T R E L I X.

ASPASIE A ALCIBIADE.*

VOUS avez hier été si lumineux en politique , développé des vûes si profondes , montré , enfin , une connoissance si grande , soit des forces , soit de la foiblesse des différens Etats dont la Grèce est compôlée , que Périclès s'est fait un scrupule d'envoyer , sans que vous le visiez , le manifeste que vous trouverez ici. Il croit en même tems que ce ne feroit pas assez présumer de vos lumières que de vous dire à quelle des Républiques alliées , ou feignant de l'être , ce même manifeste est adressé ; & n'imagine pas en ne vous la nommant point vous mettre dans un bien grand embarras. Il desire aussi , que vous lui disiez ce que vous aurez pensé de cette pièce , plus disposé à

se soumettre à vos critiques , que vous ne le feriez , peut-être , en pareil cas à vous rendre aux siennes. Si jamais , ainsi qu'il me semble que , malgré ce que je vous en ai dit dans des tems plus heureux , vous en avez le desir , vous donnez au Public votre très - spirituel Anaximandre , je pense que vous ferez très - sagement d'en user avec lui comme aujourd'hui il en use avec vous.

A T H E N E S A.....

Nous n'avions pas besoin de la dernière réponse que vous avez faite à nos Ambassadeurs pour nous assurer de vos dispositions à notre égard ; mais celles que nous serions en droit de vous supposer , pourroient vous être si funestes , que , quelque clairement que vous nous les montriez , nous voulons bien en douter encore. Vous nous demandez aujourd'hui de vous instruire plus amplement

des causes de la guerre qui s'est élevée entre Sparte & nous ; & , sans nous dire affirmativement quelles sont vos idées , vous voudriez que nous entrevissions que votre intention est de juger les deux Républiques , & de vous déterminer après, en faveur de celle des deux à qui vous croirez devoir la préférence. Quoique , peut être , nous n'eussions pas voulu remettre à votre arbitrage , de si grands intérêts , & que nous eussions pû vous demander de quel droit vous vous constituiez juges entre nous , nous aurions été bien loin , & de nous plaindre d'une disposition si équitable de votre part , & de croire même que nous le dûssions , si , avant que d'entrer dans notre alliance , vous eussiez exigé de nous , ce que vous en exigez aujourd'hui : mais il doit , pour ne rien dire de plus , nous paroître extraordinaire que ce soit cette demande que vous mettiez à la place des secours

que vous vous étiez engagés à nous fournir ; & que ce qui auroit dû précéder votre traité , ne soit que la dernière , & en même tems la moins recevable de vos excuses. Plus nous vous avons laissé les maîtres d'embrasser celui des deux partis qui pouvoit , ou vous paroître le plus juste , ou vous être le plus agréable ; moins nous avons cherché à vous effrayer par des menaces , ou à vous séduire par des promesses , plus nous avons sujet d'être surpris du prétexte que vous prenez aujourd'hui , soit pour nous être des alliés inutiles , soit pour vous tourner du côté de Sparte. Vous auriez , certes , ou trop d'opinion de votre prudence , ou pas assez de la nôtre , si vous vous flattiez de nous tromper par la demande que vous nous faites. Nous voulons bien , cependant , ne la trouver encore ni aussi déplacée , ni même aussi téméraire qu'elle devoit naturellement nous le pa-

roître ; & vous répondre , non comme nous le devrions, & , que peut être, vous vous êtes flattés , mais comme à d'anciens alliés qui nous auroient dans toutes les occâsions donné les preuves les plus fortes de leur fidélité , & de leur zèle. Si nous étions Spartiates , nous nous contenterions de vous dire que ce n'est pas à vous à mettre en question ce que nous avons décidé : mais nous n'oublions jamais que nous parlons à des hommes ; & d'ailleurs , ce n'est point par l'insolence que nous aimons à montrer notre supériorité. .

Notre intention n'est pas de vous faire ici toute l'histoire de la guerre de Corinthe , parce qu'elle est bien moins la cause de celle qui ravage actuellement tout le Péloponèse , qu'elle n'en est le prétexte. S'il est vrai qu'il fut libre à Lacédémone de se déclarer pour les Corinthiens , l'on ne doit pas nous faire un

crime d'avoir pris le parti de Corcyre ; comme elle eut ses motifs , nous eûmes les nôtres : elle ne crut pas nous devoir rendre compte des siens ; nous pûmes avec autant de raison , nous croire dispensés d'avoir pour elle plus d'égards qu'elle n'en montrait pour nous. Il a plû depuis aux Lacédémoniens de répandre que nous ne nous sommes déterminés en faveur de Corcyre , que dans l'intention de rompre la trêve que nous avions faite ensemble. Nous pourrions , & même avec beaucoup plus d'apparence de raison , en dire autant d'eux , puisqu'en envoyant dix galères au secours de Corcyre , nous défendîmes au Général qui les commandoit , de combattre les Corinthiens , à moins que ceux-ci n'attaquassent ou l'Isle de Corcyre , ou quelque autre Ville qui nous fût alliée : & nous fûmes si fidelles à ce que nous nous étions prescrit , que nous ne prîmes au combat

que , peu de tems après , les deux peuples se livrèrent à la vue des Isles de *Sibote* , une part réelle , que lorsque nous vîmes les Corcyréens près d'être entièrement défaits. Athènes crut alors sa gloire engagée à ne pas laisser anéantir un peuple à qui elle avoit accordé sa protection ; & nos galères prenant en cet instant le parti que les insultes des Lacédémoniens auroient dû , peut-être , leur faire prendre dès le commencement de l'action , nous changeâmes assez la face des choses pour que ni Corinthe , ni Corcyre ne pussent raisonnablement s'attribuer la victoire.

Ce fut par le même motif que le lendemain de la bataille , nous envoyâmes encore vingt galères au secours des Corcyréens ; mais beaucoup plus pour contenir leurs ennemis , que pour tenter encore le hazard d'un combat : & c'est ce que Lacédémone , quelque desir qu'elle

ait de rejeter sur nous tous les torts, a pû d'autant moins desavoïer, que ceux de Corinthe effrayés de l'arrivée des vingt nouvelles galères, ayant député à nos Généraux pour sçavoir quelle étoit à leur égard, l'intention de la République, & se plaindre en même tems & de ce que nous rompions la trêve, & de ce que nous les empêchions de punir leurs sujets révoltés; nous répondîmes » que nous ne » croyions par notre conduite, donner au » traité aucune atteinte; qu'il nous étoit » aussi permis de secourir nos alliés, qu'aux » Lacédémoniens de prendre le parti des » leurs; & que nous ne prétendions pas em- » pêcher les Corinthiens de se porter par- » tout où ils le jugeroient à propos, pour- » vû que ce ne fût ni contre nous, ni con- » tre aucune Place qui, de quelque façon » que ce fût, en dépendît. Sur cette répon- » se, les Corinthiens, sans s'être expliqués sur leurs vûes, se déterminèrent à partir;

& quoiqu'avant que de leur en laisser la liberté, nous fûssions en droit de leur demander quelles étoient leurs résolutions, ni nous, ni même les Corcyréens ne cherchâmes à troubler leur retraite.

Prévoyant, toutesfois, que Corinthe, moins encore par une suite de son propre ressentiment, que par un effet des sollicitations de Sparte, ne tarderoit pas à vouloir se vanger de l'injure qu'elle croyoit avoir reçüe de nous, nous ordonnâmes à ceux de Potidée qui, quoique Colonie de Corinthe, nous étoit alliée, ou, pour mieux dire, étoit une de nos tributaires, de démolir leurs murs du côté de *Pallène*, de nous donner des ôtages, de renvoyer à Corinthe les Magistrats qui, de cette Ville, venoient tous les ans les gouverner, & de n'en plus recevoir à l'avenir. Toutes ces précautions que l'on a qualifiées injustement d'actes de tyrannie, puisque c'étoit vis-à-vis de

nos sujets que nous agissions , nous étoient , quelque dénomination qu'on leur donne , absolument nécessaires , puisque nous avons tout sujet de craindre qu'à la suggestion de ces mêmes Magistrats que nous voulions bannir , les Potidéens ne se révoltassent contre nous , & n'entraînassent dans leur révolte , tous les alliés qu'ils avoient dans la Thrace.

La desobéissance de Potidée à nos ordres , sa rébellion déclarée contre nous , soutenüe ouvertement par le Roi de Macédoine , fomentée en secret par Sparte , les différens événemens de cette guerre , tout cela vous est trop connu pour que nous croyions devoir entrer dans de si inutiles détails. Les Lacédémoniens las de la peu féante politique avec laquelle ils nous avoient jusques-là combattu , parurent enfin vouloir mettre en délibération , ce qu'ils avoient depuis
long-tems

long-tems décidé ; & au milieu d'une assemblée de leurs alliés qu'ils convoquèrent, nous firent déclarer la guerre comme ayant enfreint ce même traité qu'ils avoient respecté beaucoup moins religieusement que nous, puisqu'il est de toute notoriété que quand nous nous déterminâmes à secourir Corcyre, ils s'étoient déjà rangés du côté des Corinthiens.

Mais, en supposant que dans cette circonstance, nous eussions tous les torts qu'ils nous attribüent, & qu'ils en eussent même de plus grands à nous reprocher, il ne seroit pas encore vrai que ce fût pour cela seul que l'on nous a déclaré la guerre. Les Lacédémoniens, moins blessés de leur propre foiblesse, que jaloux de la puissance des autres, n'ont jamais vü, sans la plus vive douleur, s'aggrandir les peuples mêmes dont ils avoient le moins à craindre ; &, de toute la Grèce,

nous sommes ceux qui leur avons de tout tems donné le plus d'ombrage. Ils nous le prouvèrent d'une façon tout à la fois bien marquée & bien crüelle lorsqu'après la défaite & la fuite des Perfes , nous voulûmes relever nos murs que ces barbâres avoient renversés. N'ôfant nous le défendre, bien moins à cause de l'indécence dont auroit été cette tyrannie , que parce qu'ils en sentoient toute l'inutilité , ou qu'ils en auroient craint les suites , à cela près de s'oppôser à force ouverte au rétablissement de notre Ville , il n'y eut rien qu'ils ne tentâssent pour l'empêcher ; & peut-être , en effet , y seroient - ils parvenus si Thémistocle en oppôfant la ruse à la ruse , ne l'eût fortifiée dans le même tems qu'il sçavoit les flatter de l'espérance que conformément à leurs desirs , elle resteroit démantelée.

Si l'on demande pourquoi ils desiroient

si vivement qu'elle restât dans l'état de foiblesse où les Barbâres l'avoient mise , nous répondrons que leur conduite actuelle avec nous , l'explique suffisamment.

Si nous étions sans force & sans réputation , nous serions bien sûrs d'avoir avec Sparte, une paix éternelle : mais , quelque cas que cette République fasse de ses armes , & quelque terreur qu'elle voulût nous inspirer , nous croirions payer trop cher l'avantage d'être comptés au nombre de ses alliés, même ne nous en coûtât-il que la moindre de nos conquêtes.

Les Lacédémoniens nous reprochent encore d'avoir usurpé le commandement sur eux , quand nous pourrions avec beaucoup plus de justice , prouver que c'étoit eux qui l'avoient usurpé sur nous, en rendant permanente une concession qui ne devoit être que passagère. Dans le

tems de l'invasion des Perſes , chacune des Républiques alliées devoit commander à ſon tour ; ſoit que les peuples avec qui nous combattions ſe défiâſſent de leurs Généraux , ou qu'ils crûſſent nous devoir cette marque de reſpect , lors que leur jour vint , ils le cédèrent unanimement à nous , & aux Spartiates. Mais ces derniers qui nous avoient déjà donné mille preuves de leur ambition & de leur jaloſie , furent ſi bleſſés de ce partage , qu'ils menacèrent de quitter l'armée ſ'ils ne commandoient pas ſeuls ; & pour éviter qu'ils ne le fiſſent dans un tems où leur retraite expôſoit la Grèce entière à recevoir la loi des Barbâres , nous leur cédâmes l'honneur du commandement. Si depuis nous les en avons laiſſés jouïr long-tems , ç'a été bien moins , comme ils voudroient qu'on l'inférât de notre modération , parce que nous les en croyions nous-mêmes plus dignes que

nous , que pour le bien de la Grèce dont fans cette déférence de notre part , ils auroient troublé le repos par leurs intrigues , & par la guerre qu'elles y auroient infailliblement allumée.

Ce fut donc par cette feule confidération que nous voulûmes bien fervir fous les ordres de Paufanias ; mais il y avoit peu de tems qu'il avoit pris le commandement général , que les Grecs , & furtout ceux d'entr'eux que nous venions d'affranchir de l'esclavage des Perfes , rebutés de fes façons dures & impérieufes , vinrent nous fupplier , comme leurs fondateurs , de les fauver de fa violence , & de commander nous-mêmes. Si nous eûffions été poffédés de toute l'ambition dont Sparte nous accufe , nous aurions , fans doute , faifi une occâfion fi naturelle de la fatisfaire : mais , moins fenfibles à l'honneur de commander les troupes de toute la Grèce , qu'au plaifir de pouvoir

lui donner des preuves réelles de notre modération, quelque sujet que nous eussions nous - mêmes de nous plaindre de la fierté de Pausanias, non-seulement nous restâmes sous ses ordres, mais nous ne permîmes pas aux autres Grecs de s'y soustraire.

Lacédémone, cependant, fut forcée, sur les plaintes réitérées de tous les alliés, de rappeler ce Général; & ceux qu'elle envoya depuis à sa place, n'ayant pas mieux réüissi, elle parut, en les révoquant encore sans en nommer de nouveaux, se démettre tacitement de ce même honneur auquel elle avoit été si fortement attachée. Les alliés, donc, desirant alors plus que jamais que nous prissions le commandement, nous crûmes enfin devoir céder à leurs instances, & nous en charger. Voilà ce qu'aujourd'hui Sparte qualifie d'usurpation, & un des prétextes qu'elle allègue contre

nous. Ils n'ont, disent-ils, jamais consenti que ce commandement leur fût ôté; pourquoi, si elle ne vouloit pas en être privée, ne réclamoit-elle pas alors contre le vœu général qui nous le déféroit, & pourquoi ses propres troupes restèrent elles sous nos ordres ?

Tout ce que nous avons fait pendant que nous avons commandé à toute la Grèce, a été trop public & trop éclatant, pour qu'il n'y eût pas à nous une sorte d'absurdité à croire que nous ayons à vous en instruire. Si nous sommes entrés dans le détail du reste, ce n'est pas que nous l'ayons crû plus nécessaire que ce que nous supprimons : mais, quoique nous n'ayons pû un seul instant vous supposer dans l'ignorance que vous affectiez, nous n'avons pas dédaigné de l'admettre comme réelle. Fassent pour vous les Dieux que votre conduite justifie notre condescendance !

Nous croyons , au reste , pouvoir inférer de la réponse que vous nous avez faite , ou que vous êtes portés d'inclination pour Sparte , ou que vous desireriez que l'une , & l'autre des deux Républiques vous laifsât la liberté d'être neutres. Si , comme nous ne vous cachons point que nous le pensons , c'est le premier , pourquoi Sparte vous permet-elle une politique si deshonorante pour elle & pour vous , & en même tems , si peu faite pour nous abuser ? Si , ce que nous croyons le moins , c'est le second , comment pouvez-vous vous en flatter ? Etes - vous encore à sçavoir qu'Athènes & Lacédémone ne connoissent que des ennemis , ou des alliés ? ou , en supposant que l'état des choses forçât chacune d'elles de vous permettre actüellement la neutralité , que celle des deux que le sort feroit triompher , ne vous punit point bien-

tôt de n'avoir pas embrassé le parti du vainqueur ? Mais la majesté d'Athènes se croiroit blessée de vous propôser ces réflexions ; & comme il vous importe beaucoup plus qu'à elle-même que vous vous ne trompiez pas sur ce que vous croirez devoir résoudre , elle laisse à vos délibérations toute leur liberté. A quoi que ce soit que vous vous déterminiez , la Campagne qui va s'ouvrir , ne lui permêt pas d'en attendre plus de quinze jours le résultat. Nous envoyons , environ vers ce tems-là , quatre-vingt galères de votre côté , soit pour punir des sujets rebelles , soit pour secourir quelques-uns de nos alliés ; & les chefs de cette armée auront ordre de s'arrêter dans un de vos ports , d'y recevoir votre réponse , & d'agir en conséquence de ce que vous aurez décidé.

Athènes qui veut bien encore ne vous pas traiter en ennemis, vous recommande aux Dieux.

LETTRE LX.*THR AZYLLE A ALCIBIADE*.*

LE hazard vient, mon cher Alcibiade, de me faire avoir avec Socrate, un entretien que, tout peu fait pour vous plaire qu'il me paroît, je n'en ai pas moins jugé digne de vous être transmis, & qui, en conséquence, n'a pas plutôt été terminé, que dans la crainte d'en perdre la plus légère chose, ou d'y rien dénaturer, je suis retourné chez moi l'écrire.

Je l'ai rencontré sur le chemin qui conduit au Pirée, mais pourtant, encore dans la Ville, & seul, contre son ordinaire. Nos torts avec lui, ou, si vous l'aimez mieux, les siens avec nous, me faisant une peine de sa présence, mon premier mouvement a été de chercher à l'é-

viter. Il s'en est apperçu , & ne m'en a semblé avoir que plus d'empressement à me joindre. Après quelques reproches aussi doux qu'obligeans qu'il m'a faits sur ma négligence à le voir , & des excuses de ma part , auxquelles , sans me le dire , son air seul m'a fait sentir qu'il ne croyoit pas , eh bien ! m'a-t'il dit en marchant toujours , (& dans l'intention , sans doute , de m'entraîner dans quelque endroit où je ne pûsse pas trouver de secours contre lui.) quelles nouvelles d'Alcibiade ? Je n'ignore pas , a-t'il tout de suite ajouté , qu'il se plaint amèrement de l'injustice que je lui fais de le regarder comme l'homme de son siècle , le plus frivole : mais , je ne crains pas d'en convenir , en le croyant , j'étois bien éloigné d'imaginer que je lui en fisse une. — Jamais , cependant , vous ne l'aviez plus mal jugé. — J'en suis fâché , a-t'il repris ; mais je n'en rougis pas : quelque tems que l'on

ait vécu avec les hommes ; avec quelque soin qu'on les ait observés , on est quelquefois forcé , comme je le fais ici , d'avouër que l'on a témérairement prononcé sur ceux que l'on se flattoit de connoître le mieux ; mais souvent aussi , c'est bien moins au peu de sagacité de leurs observateurs , qu'au soin perpétuel qu'ils apportent à se déguiser , qu'il faut s'en prendre. Comment , par exemple , en voyant Alcibiade mettre en apparence toute sa gloire à nourrir des cailles , à séduire & à tromper des femmes , à être le cocher d'Athènes le plus adroit , enfin , à mille autres choses de cette nature , toutes (vous en conviendrez sûrement vous-même , mon cher Thrazylle.) aussi peu faites les unes que les autres pour déceler un grand homme , aurois-je pû me douter qu'en effet , il en cachoit un ? — Vous êtes donc revenu de la mauvaise opinion que vous en aviez prise ? — Le

moyen que cela ne soit pas , m'a-t'il répondu de l'air le plus sérieux ? Tout le monde m'assure qu'il a formé le projet de remplacer Périclès. — Vous voyez donc bien , qu'il ne peut plus m'être permis d'accuser de frivolité , un homme qui dans un âge si tendre (car , ce me semble , il n'a pas vingt ans encore.) peut se proposer d'être le chef de la République ? Une ambition pareille annonce nécessairement ou la plus in'excusable présomption , ou des talens surnaturels ; & si vous connoissez toute l'étendue de mon amitié pour Alcibiade , vous n'aurez pas de peine à deviner laquelle de ces deux choses , il m'est le plus doux de lui croire : mais son intention n'est pas , je m'en flatte du moins , de supplanter Périclès ? — Ah ! ses plus mortels ennemis n'auroient pas l'audace de lui supposer une idée si peu faite pour la façon de penser. — En ce cas , il veut donc bien attendre

ou que Périclès se lâsse d'être à la tête des Athéniens, ou que les Athéniens se lâssent d'être conduits par Périclès? — On ne peut guères douter que cela ne soit. — L'un ou l'autre de ces deux événemens peut ne pas arriver, ou se faire long-tems attendre. Périclès, quelque dégoût qu'il ait pour sa place, tient à la nécessité dont il sent qu'il est à sa patrie; & les Athéniens à leur tour, malgré la véhémence, & même la continuité de leurs déclamâtions contre lui, ne paroissent pas dispôsés à se priver d'un chef sous la conduite de qui ils ont fait de si grandes choses. — Je suis de votre sentiment; mais, dans des projets de ce genre, est-il si déraisonnable de compter le hazard pour quelque chose? — Aussi peu qu'il le seroit de le compter pour tout: mais, puisqu'Alcibiade a formé le dessein d'être le successeur de Périclès, il est à présumer qu'il a cherché à acquérir

toutes les connoissances qu'une pareille place rend nécessaires ? — J'ai répondu que je ne croyois pas que vous y eûssiez encôre pensé. — Ainsi donc, il n'en sçait pas plus sur cela, que quand il a cessé de me voir ? Je me rappelle, cependant, que quand il a voulu sçavoir joüer de la lyre, il a pris un maître de lyre ; il falloit donc pour cela, qu'il crût que cet art est fondé sur des principes ; & que, s'il vouloit, sans les connoître, joüer de cet instrument, il s'en acquitteroit fort mal ; ou que, si, de lui-même il les cherchoit, quelque aptitude que la nature eût pû lui donner à la lyre, il y employeroit un tems trop considérable ? — Nouvel aveu de ma part. — Il faut donc encore, qu'il croye qu'il est, & plus difficile, & plus important de sçavoir joüer de la lyre, que de sçavoir gouverner un Etat, puisqu'il a crû devoir apprendre le premier ; & que,

n'ayant point la plus légère notion de tout ce que l'autre demande, il ne s'en croit pas moins en état de s'en bien acquitter ? — Bon ! ne diroit-on point à vous entendre, que cela exige tant de connoissances ? — Tant ! peut-être me les exagéré je ? Mais vous conviendrez que, s'il n'en faut pas tant, du moins, il en faut quelques-unes ! — C'est ce qui me semble. — Vous avoüez que, soit qu'elles soient aussi bornées que vous l'imaginez ou qu'elles soient aussi étendues que je le crois, Alcibiade n'a acquis aucune de celles que son projet paroît demander : vous convenez donc en même tems qu'il ne pourroit que s'acquitter très-mal de la place qui fait l'objet de son ambition ? — Assurément, non : car qu'importe qu'il ignore ce que vous appelez la science du Gouvernement, quand ceux qu'il a à conduire, en sçavent sur cet article,
encore

encore moins que lui ? — C'est que j'aurois crû que , moins le peuple à la tête de qui l'on est , a de lumières , plus celui qu'il charge de ses intérêts , est obligé d'en avoir : mais votre réponse me prouve que je me trompois. Si , cependant , les peuples avec qui le voisinage , la différence d'intérêts , les haines nationales nous mettent si souvent aux prises , n'ont pas pour nous , comme je le crains , la complaisance de se choisir des Chefs qui n'en sçachent pas plus qu'Alcibiade , nous serons tout à la fois , victimes de l'expérience des leurs , & de l'impéritie du nôtre ? N'avez-vous point , autant de peur que moi , que les Lacédémoniens , par exemple , ne cherchent pas plutôt à tirer parti du mauvais choix que nous aurons pû faire , qu'à l'imiter ? Mais , revenons à ce manque de connoissances dont Alcibiade convient lui-même , ou dont vous convenez ici pour lui : il nous

dira donc : » Athéniens , si je desire d'être
» tre à la tête de votre République , ce
» n'est pas que je ne sois très-convaincu
» que je ne conçois aucune des parties
» de l'administration ; mais parce que je
» le suis que , quelque profonde que puisse
» se être mon ignorance à cet égard , elle
» ne sçauroit encore égaler la vôtre. —
Vous supposez apparemment , Socrate ,
quand vous prêtez à Alcibiade , un semblable discours , que la tête lui a tourné ?
— Pourquoi ? Dès qu'il suppose , lui ,
les concitoyens assez peu éclairés pour
déférer le Gouvernement à un homme
de son âge , il doit , en même tems , être
sûr qu'en leur faisant l'aveu de son ignorance ,
il ne leur apprendra rien qui ait droit de les surprendre ; & qu'en y ajoutant
qu'il les croit encore plus ignorans que
lui , il ne leur dira non plus , rien dont ils
doivent s'offenser. Je ne voudrois , même ,
pas répondre que , tournés à la plai-

fanterie comme ils le font, cette bonne foi de sa part ne lui tint pas auprès d'eux lieu de tout ce qu'il conviendrait qui lui manque, & dont, en le choisissant pour Chef, eux-mêmes prouveroient qu'ils ne feroient point grand cas : mais laissons une discussion qui, si elle ne vous embarrasse point, me paroît vous déplaire. L'homme à qui Alcibiade a l'ambition de succéder, a fait pour sa patrie de si grandes choses, en a tant augmenté la puissance, qu'il a rendu sa place bien difficile à remplir : ne se proposer que de l'égaliser, seroit peu de chose pour le fils de Clinias : sans doute il voudra l'effacer : quels sont, pour cela, ses projets ? — Jusques à présent, je ne lui en connois qu'un : c'est de conquérir la Perse. — Effectivement ! cette idée est grande : &, pour la remplir, quels sont les moyens ? — Des troupes, & de l'argent. — Vous avez raison : ces deux

Agens lui sont également nécessaires. Il sçait, apparemment, ce que l'Attique peut en ce cas, lui fournir d'hommes ? — Non pas encore ; mais vous comprenez bien que c'est ce dont, quand il le voudra, il lui sera bien facile de s'instruire. — Je l'avoüe ; & je crains même qu'il ne lui soit beaucoup plus aisé de sçavoir combien elle en renferme, que d'en trouver autant que son projet en exige : & l'argent ? sçait-il ce qu'il y en a dans le trésor ? Connoît-il les sources par lesquelles il y coule ? A-t'il quelque idée des ressources extraordinaires ? Sçait-il ce qu'en tems de paix nous tirons, tant de nos revenus propres, que de nos alliés, de nos tributaires, & de nos sujets, & jusques où, dans des tems de nécessité, ces revenus peuvent être portés ? — Nouvel aveu de ma part que vous ne sçaviez encore rien de tout cela. De sorte donc, a-t'il repris, que c'est dans l'i-

ignorance la plus profonde de tout ce qu'il faudroit qu'il sçût , qu'il forme seul un dessein dont , même en réunissant toutes les forces , la Grèce entière n'oseroit pas se promettre le succès ? Si la grandeur est dans la chimère , certes ! les projets d'Alcibiade sont fort grands. Il sçait , du moins , de combien d'ennemis nous sommes environnés ; & , sans doute , il songe à s'assurer qu'aucun d'eux ne voudra profiter du tems où , ayant porté toutes nos forces à une expédition éloignée , & pour laquelle , fûssent-elles triplées , & au-delà , il est physiquement sûr qu'elles ne suffiroient pas , nous aurons l'Attique absolument à leur merci ? Les Lacédémoniens , les plus dangereux , comme les plus acharnés de tous , ne lui inspirent-ils , par exemple , aucune inquiétude ? — Quoi ! pouvez-vous imaginer que Sparte qui n'a pas un moindre intérêt que nous mêmes , à voir renver-

ser une puissance qu'elle a vüe si près de s'affujettir la Grèce entière, & à laquelle il est impossible qu'elle ne suppôse pas toujours le même desir, pût chercher à traverser un projet dont le succès assureroit à jamais sa liberté, & que, même elle se refusât à la gloire d'y contribuer ? — Je suis convaincu que Sparte ne desire pas moins vivement que nous-mêmes, de voir détruire l'Empire des Perses; mais je le suis pour le moins autant qu'ils aimeroient encore mieux en être écrasés, que de le voir renversé par nos mains; & qu'ils regarderoient comme le plus grand de leurs malheurs, un événement qui ne pouvant qu'ajôûter infiniment à notre puissance, leur feroit avec raison, craindre de s'en voir bientôt la victime. Pour moi, à l'égard, tant des Lacédémoniens que des autres Peuples libres de la Grèce qui craignent moins encore la puissance des Perses, qu'ils ne

font jaloux de la nôtre , je vois pour Alcibiade autant d'inconvénient à leur faire confiance de son projet , qu'à leur en dérober la connoissance. Sans eux , il ne parviendra jamais à l'exécuter ; & il ne doit pas plus s'attendre que , s'ils en étoient instruits , ils ne le traversâssent point de tout leur pouvoir. Je desirerois , cependant , toutes réflexions faites , qu'il prît de préférence , le parti de ne pas l'ébruiter , moins encore par rapport à eux qu'à cause du Roi de Perse qu'il est , je crois , de la dernière importance pour lui , de laisser dans toute sa sécurité. Car quelles ne seroient pas les allarmes de ce Prince , & combien en conséquence , ne prendroit-il point de mesures pour faire échoüer les desseins d'Alcibiade , s'il apprenoit qu'un simple citoyen d'Athènes qui , à la vérité , possède dans sa patrie , trois cent arpens de terre , qui n'a pas encore vingt ans , & qui , par-dessus

Riv

tous ces avantages , est le plus beau des Grecs, menace ses Etats ? Je le vois d'ici armer jusques au dernier de ses sujets , & craindre encore de n'en avoir pas assez pour s'oppôser à une si formidable invâsion. Je suis donc si sûr de tout ce que , si le projet d'Alcibiade se répandoit , il y rencontreroit d'obstacles que , non-seulement , je lui en promets le plus profond secret , mais que je vous exhorte lui , vous , & tous ceux de ses amis qu'il a pû en instruire , à m'imiter. En achevant ces paroles , nous sommes tous deux rentrés dans la Ville , & je l'ai quitté pour vous rendre , comme je vous l'ai dit au commencement de ma Lettre , notre entretien dans toute son intégrité.

» Que concluez-vous de ce long récit ?
me demanderez vous sans doute , » que
» Socrate est le plus railleur de tous les
» hommes ? Pensez-vous qu'avec toutes
» les preuves qu'il m'en a données , il me

» fût possible de l'ignorer? Qu'il le mo-
» que également de mes prétentions &
» de mes projets? Les premières fussent-
» elles mieux fondées encore, & les se-
» conds, d'une exécution moins difficile,
» croyez-vous que je me flattasse qu'il ne
» cherchât pas à jeter du ridicule sur les
» unes & sur les autres? En me rappor-
» tant cette fastidieuse suite d'ironies,
» quel a donc été votre but? « Pas d'au-
» tre que de vous apprendre, non-seule-
» ment comme il pense de vous, mais
» comme il en parle; & de vous dire que
» vous agiriez, selon moi, fort sensément,
» si, oubliant tous les traits que, dans l'oc-
» casion des Jeux Olympiques, il a lancés
» contre vous, & dont vous êtes, ce me
» semble, plus long-tems piqué que vous
» ne le devriez, vous consentiez à une
» réconciliâtion entre vous & lui, qu'il m'a
» paru qu'au milieu de tous ses Sarcasmes,
» il desiroit vivement. C'est pour y par-

venir que je l'ai prié à souper pour demain. Je vous demande en grâce d'être du nombre des convives. Je sçais bien que, quelque chose que nous fassions, nous n'obtiendrons jamais de lui, ou de ne nous pas donner de ridicules, ou de se taire sur ceux que nous pourrions nous-même nous donner; mais, du moins, nous épargnera-t'il devant les autres; & à vous parler naturellement, à moins que vous & moi ne changions de sentimens & de conduite, je ne vois pas, qu'à ce que je vous propôse, il y ait si peu à gagner pour nous.



L E T T R E L X I.

N E M E E A A L C I B I A D E.

CALLICRATE vient de s'acquitter de la commission dont vous l'aviez chargé auprès de moi ; & j'ai peine encore à concevoir, je l'avoüe, que vous ayez pû lui donner une si peu nécessaire. Jen'en vais pas moins partir d'après cela pour avoir avec vous l'explication que, par cette démarche, vous paroissez desirer ; & répondre à l'honneur que vous voulez bien me faire, en paroissant avoir sur mes sentimens, quelque sorte d'inquiétude.

Il est vrai, ainsi que vous l'avez remarqué, que j'ai de l'humeur depuis quelque tems ; mais, comme vous le croyez, il ne l'est pas que vous en soyez la cause. C'est un vice de caractère auquel vous

n'ignorez pas que je suis sujette, & qui doit nécessairement s'accroître tous les jours par l'habitude où je suis de m'y livrer, la trop grande complaisance que l'on a pour tous mes caprices, & la bassesse dont je vois s'y asservir ceux mêmes qui devroient y céder le moins. Ce ne sont donc point vos nouveaux projets qui me donnent cette humeur que vous me reprochez. Je ne connoissois pas cette beauté: sur le bruit des foins que vous lui rendez, j'ai voulu la voir; elle m'a paru charmante. On m'a dit qu'elle joint aux grâces de sa figure, de l'esprit, des principes & des mœurs. Plus elle rassemble de quoi plaire, & se faire estimer, plus elle me paroît à plaindre. Ses vertus & sa réputation qui rendent tout à la fois sa conquête plus difficile & plus brillante, ne feront que donner plus d'ardeur à vos poursuites, & ne lui en attacheront pas davantage, un homme qui semble

n'avoir jamais plus de plaisir à quitter une femme, que quand elle auroit plus de quoi le fixer. Je plains donc trop *Diotime* pour vouloir envier son sort, & suis aujourd'hui trop accoutumée à vous voir changer, pour que votre légèreté fasse sur moi toute l'impression dont vous me paroissez vous flatter. Si j'en crois *Callistrate*, vous craignez que je ne m'en vange en l'imitant. Cette crainte seroit si délicate pour vous, que j'ai peine à concevoir que vous en soyez susceptible; mais, si je la suppose réelle, elle doit me paroître bien ridicule. Que vous importe, en effet, l'usage que je pourrois vouloir faire de mon cœur? Il ne demandoit pas mieux que de vous adorer: il a, vous le sçavez, volé au-devant du vôtre; & je crois vous l'avoir prouvé, lorsque, pour être à vous, j'ai privé *Pharnabaze* d'un bonheur, dont tout barbare qu'il est, son extrême tendresse pour moi le

rendoit digne. Reine, pour ainsi dire ; & par cette même tendresse, d'une partie de l'Asie; adorée, respectée, tant de lui, que des peuples qu'il gouverne, j'ai tout sacrifié au desir de vous plaire. Fait à l'amour, ce sacrifice eut-il été plus grand encore, étoit bien peu de chose; mais, fait au simple caprice, il devoit exorbitant; & je puis vous répondre que si vous n'aviez fait sur moi qu'une impression aussi légère que, sans le croire pourtant, vous voulez paroître le penser, je n'aurois pas acheté si cher le plaisir passager de satisfaire une fantaisie. Comment, toutesfois, en ai-je été payée? Des desirs & de la galanterie ont été tout ce que vous avez crû me devoir, & même, tout ce que vous m'avez demandé, pendant que ce même cœur à qui, pour être ingrat, avec un peu moins de scrupule, vous ne vouliez attribuer aucun sentiment, gémissoit de l'injustice cruelle

qu'en exigeant si peu de lui , vous vous obstiniezie à lui faire. Vous ignorez , & combien , pour n'être à vous que comme vous vouliez que j'y fûsse , il m'en a coûté , & toutes les larmes que m'a fait répandre ce ton léger & moqueur que vous avez toujous crû devoir prendre avec moi. Que m'importoit que devant les autres , vous vous fîssiez honneur de ma conquête , lorsque vis-à-vis de moi , vous agissiez comme si elle vous eût dégradé. Vous parliez à tout le monde de l'excès de ma passion pour vous ; mais vous ne m'avez jamais donné la consolation d'en paroître persuadé ; & , peut-être en effet , ne m'avez-vous jamais assez estimée pour croire que je vous aimasse. Je fus d'abord , je ne vous le cache pas , horriblement peinée du peu de justice que vous rendiez à ma façon de penser ; peut-être même , accoutumée comme je l'étois , à tout ce qui peut le

plus flatter la vanité, ne mortifiâtes-vous pas moins la mienne, que vous ne bleffiez mon amour; mais plus tendre que je n'étois vaine, je préfèrai fans balancer, le supplice de vous voir si peu digne de mes sentimens, au malheur de ne vous plus être attachée. Ce sacrifice me parut l'emporter considérablement sur le sacrifice que je vous avois fait; mais comme vous n'aviez pas senti le premier, il étoit tout simple que vous n'apperçûssiez seulement pas le second; & qu'en me faisant la plus sanglante des injures, vous crûssiez que je la méritois, par la raison seule que je ne m'en plaignois pas. Il me seroit impossible de vous dire avec quelle vivacité j'ai désiré d'être aimée de vous, comme je vous aimois moi-même. Je ne crains même pas, tout extravagant que va, sans doute, vous paroître mon orgueil, de vous avoüer que lorsque je vous vis quitter Aspasia, & en apparence pour moi, je crus
vous

vous avoir véritablement touché; & que je pris pour la plus forte preuve que vous pûssiez m'en donner, ce qui, dans le fond, n'en étoit qu'une de votre légèreté naturelle, & un effet du dessein que vous avez formé de séduire toutes les femmes, & de n'en aimer aucune. Comme l'on ne doit pas à la vanité les mêmes égards qu'à l'amour; & que, par la confiance que je vais vous faire, je suis sûre de ne blesser que la vôtre, je ne crains pas d'ajouter que si la violence de la passion que vous m'aviez inspirée, a d'abord été la cause de l'indulgence que j'ai eüe pour vous, il y a long-tems que vous ne la devez plus qu'à son affoiblissement. Je vous aimois trop pour qu'il me fût possible de vous quitter; je ne vous aime plus assez pour qu'une rupture avec vous, me soit nécessaire. Vous n'avez jamais voulu jouir avec moi que de la gloire de dispôser à votre gré, d'une

femme qui , soit qu'elle le mérite , ou non , p^âsse pour une des plus aimables de la Grèce ; & moi , revenue du fol espoir de vous rendre véritablement amoureux , je s^çais à mon tour , me borner au plaisir d'être assez souvent l'objet des desirs de l'homme du monde le plus célèbre par ses agrémens , & le plus digne de l'être. Ce sentiment de ma part devoit vous suffire , puisque , de tous ceux que vous pourriez inspirer , il est le seul dont vous puissiez faire usage ; & je suis bien sûre aussi que si vous m'en desirez un autre , ce n'est qu'à cette infatiable vanité qui détermine , & règle seule toutes vos actions , que j'en suis redevable. Je n'ignore pas , au reste , qu'en mourant de douleur de toutes les injustices que vous me faites , & m'en plaignant à tout le monde , je ferois pour cette même vanité , beaucoup plus , sans comparaison , que je n'ai fait en ne voulant vivre que

pour vous ; mais , soit que l'état de mon cœur ne me rende point nécessaires tous ces éclats , ou que mon amour-propre ne me permette point d'avoir pour le vôtre , tant de complaisance , je ne trouve pas à propos de me donner un si grand ridicule. En cas que vous puissiez me pardonner de prendre les choses avec une légèreté si insultante pour vous , & que l'aimable & infortunée Diotime ne vous occupe pas ce soir , vous viendrez souper avec moi ; mais si ma philosophie vous donne de l'humeur , & que , soit avec Diotime , soit avec quelqu'autre , vous ayez des arrangemens qui ne vous permettent point d'accepter ce que je vous propose , vous m'obligerez de me le faire sçavoir. Mégâclès m'a priée à souper : je lui ai promis de lui faire dire à quoi , sur cela je me déterminerois ; & j'attends votre réponse pour décider la mienne. Je ne vous presse pas , au reste ,

de considérer que c'est Mégâclès qui veut me donner une fête ; qu'il est passionnément amoureux de moi ; ou , ce qui pourroit lui être encore plus utile , que je ne doute pas plus qu'il ne le soit , que je ne doute pas de votre indifférence ; que je suis vaine ; que , peut-être , je suis piquée ; & qu'il pourroit me trouver plus reconnoissante qu'à la rigueur vous ne le voudriez. Vous propôser toutes ces réflexions , auroit l'air d'une menace , ou d'une nécessité de vous voir ; & je ne suis pas assez contente de vous pour vous laisser penser un instant que je puisse vous donner la préférence sur Mégâclès.



L E T T R E L X I I .

ALCIBIADE A THRAZYLLE.

Vous avez raison : garder Hégéside , au moins quelques jours de plus , étoit un égard que je devois à Axiochus ; & je fens bien aujourd'hui , qu'en quittant avec tant de promptitude , une femme de qui il étoit si passionnément amoureux , je jette sur la tendresse qu'il avoit pour elle , une sorte de ridicule. Je ne suis donc pas surpris qu'il soit presque aussi piqué de ce qu'elle m'a intéressé si peu de tems , qu'il l'a été de la peine que j'ai prise de la lui rendre infidelle ; mais je me flatte que quand il sçaura dans quelles circonstances je me suis trouvé , il voudra bien me pardonner d'avoir sacrifié les intérêts de sa vanité , aux besoins de ma fantaisie. De trois femmes

que j'avois, Hégéside, malheureusement, étoit la première : je me suis, je ne sçais comment, mis dans la crüelle nécessité d'en prendre une quatrième ; soit que je n'aye pas dans l'esprit assez de ressources pour pouvoir tromper plus de trois femmes à la fois, ou qu'il soit moralement impossible d'aller plus loin, il a donc fallu que je quittasse malgré moi, une des beautés que j'adorois ; & sans compter son ancienneté, Hégéside étoit des trois, celle que j'adorois le moins. Vous voyez, sans que je sois obligé de vous le dire, ce que j'ai dû faire. Quant à l'air de légèreté, & même d'insulte qu'elle m'accuse d'avoir mis pour elle dans toute cette affaire, je puis vous protester que c'est de sa part une pure calomnie ; & qu'on ne sçauroit, au contraire, annoncer avec plus de décence à quelqu'un que l'on ne l'aime plus : mais, qu'un aveu de cette sorte ne mortifie que l'a-

mour-propre, ou qu'il blesse le cœur, quelques ménagemens que l'on s'impôse en le faisant, celui des deux qui le reçoit, sent toujourns moins les égards dont il est accompagné, que l'inconstance qu'il éprouve. Je l'ai quittée, il est vrai; mais à quel titre auroit-elle exigé que je l'eusse traitée mieux que je n'ai fait toutes celles qui l'ont précédée, & que je ne traiterai vraisemblablement toutes celles qui la suivront? Elle est aimable, j'en conviens: le fût-elle, toutefois, autant qu'elle croit l'être (& en ce cas elle le feroit sûrement plus qu'elle ne l'est.) feroit-ce pour moi une raison de ne pas changer? Je lui ai payé le tribut que je crois devoir à toute femme de qui la conquête peut me faire quelque honneur; & peut-être me doit-elle encore plus de reconnoissance de l'avoir mise dans cette classe, que de reproches de ne lui avoir été attaché que si peu de tems. Pourquoi

aussi m'a-t'elle pris ? L'exemple seul d'Aspasie ne devoit-il pas suffire pour la préserver du malheur qu'elle essuye aujourd'hui ; & devoit-elle se flatter d'être plus heureuse que ne l'a été une femme si digne d'être éternellement aimée ? *L'excès de son amour l'a aveuglée*, dit-elle ; si elle disoit que c'est l'excès de son amour-propre, ne parleroit-elle pas beaucoup plus juste ? Mais comme elle ne pourroit convenir de l'un sans se donner un ridicule, & que l'autre lui paroît me charger d'un tort de plus, je trouve tout simple que ce soit sur la violence de sa passion pour moi qu'elle rejette sa foiblesse, pourvu qu'elle me permette aussi de ne pas me méprendre comme elle sur sa cause. Le sang - froid que je conserve toujours auprès des femmes, même auprès de celles qui prennent le plus sur moi, ne me permêt pas autant qu'elles le voudroient, de me tromper sur ce qui

les détermine. Comme j'ai même autant d'intérêt à les connoître, qu'elles peuvent en avoir que je les ignore, il n'y en a point que je ne pûsse définir beaucoup mieux qu'elles-mêmes ne se définiroient, voulûssent - elles y mettre une bonne foi que, sans leur faire une bien grande injustice, on pourroit ne leur pas toujours supposer. C'est donc, autant d'après ces lumières générales que d'après l'examen que j'ai fait en particulier, du cœur d'Hégéside, que je puis vous protester que, quoiqu'elle en dise, elle n'avoit pas, quand elle consentit à me rendre heureux, plus d'amour pour moi, que moi-même je n'en sentoie pour elle. Encore avois-je pour la presser de se rendre, un motif de plus qu'elle n'en avoit pour succomber, le desir dont, pour être moins honnêtes à subir que les loix du sentiment, les loix n'en sont pas moins impérieuses. Elle prétendra, sans doute,

que j'en devrois davantage, croire à ce qu'il lui plaît de dire sur cela; mais elle mit dans cette même défaite, pour laquelle elle exige de ma part tant de reconnaissance, un arrangement, une méthode, un art que je ne sçaurois croire compatibles avec la passion, toujours moins compâssée dans sa marche. A l'égard des sermens de l'aimer éternellement, qu'elle dit que je lui ai faits, & qu'elle me reproche si amèrement d'avoir violés, il se peut, que plus par habitude que par besoin, il m'en soit échappé quelques-uns; mais elle devrait sçavoir que des sermens de ce genre, eussions nous-même pris à témoin tous les Dieux, ne sont jamais pour nous qu'un jargon d'usage & de convention auquel une femme sensée ne croit point pendant que nous le lui parlons, & dont elle ne se souvient pas plus que nous-mêmes, lorsque le mouvement qui nous le dic-

toit, n'existe plus. J'ose dire encore sur cela, qu'elle ne devoit pas ignorer que, dans la bouche d'Alcibiade, ces sermens ont nécessairement moins de valeur que dans la bouche de qui que ce puisse être, & qu'ils n'y peuvent être regardés que comme de simples formules de politesse. Si elle vouloit bien, au reste, se rappeler que le jour même qu'elle avoit juré à Axiochus de l'aimer *jusques au tombeau*, j'eus le bonheur de triompher d'elle, il se pourroit qu'ayant elle-même si prodigieusement abrégé le terme qu'elle mettoit à son ardeur, elle me pardonniât d'avoir éteint une flamme que je ne promettois pas à beaucoup près si longue. Qu'elle ne comprenne plus avec la même facilité qu'il y a quelques jours, & qu'on ne puisse me voir sans un mouvement très-préjudiciable aux engagemens qu'on peut avoir pris, & qu'on se fasse tant d'honneur de l'avantage de me plaire, je suis

trop accoutumé à voir les femmes me juger moins d'après ce que je suis , que d'après les différentes situations où je mets leur âme , pour être bien surpris qu'Hégéside me prise actuellement un peu moins qu'elle ne faisoit , & que je ne veux peut-être. D'ailleurs , par les facilités que j'y apporte , l'honneur de m'acquérir étant assez peu de chose ; & par la raison contraire , la gloire de me fixer , très-grande , je trouve tout simple que la dernière lui manquant , elle fasse de l'autre , fort peu de cas. A vous parler avec toute la franchise que vous êtes en droit d'attendre de moi , je ne lui vois d'autres ressources que de me haïr ; & je la félicite en conséquence de s'y trouver si bien dispôlée. Elle se plaint de ce que je n'ai pas répondu à ses dernières Lettres ; le procédé est léger , je l'avoüe ; mais je ne saurois convenir qu'il soit aussi mauvais qu'il le lui semble. Je comptois n'avoir

qu'une fois à lui écrire que je ne l'aime plus : en me priant de vouloir bien changer d'avis sur cela , elle m'a forcé de le lui répéter : m'écrivit-elle cent fois , je n'aurois jamais que cela à lui répondre : me taire est donc un égard de plus que j'ai pour elle. Quelle attendît une autre récompense de m'avoir sacrifié un amant aimable , & de qui elle étoit adorée , cela est assez probable ; mais si elle eût calculé plus juste , ce n'auroit pas été sur le prix qu'elle exige de son manque de foi ; mais sur le prix qu'elle en reçoit , qu'elle auroit compté. Tout ce qui me fâche dans cette aventure , c'est d'avoir causé à Axiochus , un si grand chagrin pour qu'il m'en soit revenu si peu de plaisir. A l'amour très tendre & très sincère qu'elle lui avoit inspiré , je n'avois pas douté qu'elle ne fût digne de m'occuper plus long-tems ; mais voilà , je vous le jure , la dernière fois qu'il m'arrivera de juger du mérite

d'une femme, par les sentimens qu'il aura pris pour elle. L'état d'Hégéfide me paroît, au reste, exciter en vous tant de pitié, qu'à une bonté de cœur qui vous est si peu ordinaire, j'aurois quelque envie de croire, non que vous en êtes amoureux, mais que vous ne feriez pas fâché d'avoir à votre tour à la quitter. Elle a l'esprit sec, le cœur froid, peu de cette sensibilité qui en remplace si bien les mouvemens; mais ce n'est pas, d'ailleurs, une conquête à dédaigner. Je vous exhorte à la tenter; & je suis fort trompé si la tenter & la faire ne sont point pour vous une même chose, sur-tout si vous sçavez distinguer la douleur de vanité, de la douleur du cœur. Comme l'on ne sçauroit trop ménager la première, on ne peut, quoiqu'en paroissant la respecter beaucoup, trop brusquer l'autre. Celle-ci est toujours accompagnée du dépit; le dépit conduit infailliblement au desir de

la vengeance ; & la seule , ou la plus douce pour elle , qu'une femme puisse imaginer contre un ingrat qui la quitte , lorsque ce n'est que son amour propre qui le pleure , est d'en prendre un autre. Vous avez de l'usage du monde ; vous y joignez le bonheur de n'être pas amoureux ; & pour réussir à ce que je vous propôse , il ne vous faudroit que la moitié de ces avantages. N'oubliez pas , sur-tout , pour servir à la fois le ressentiment & la vanité d'Hégésifide , de lui dire beaucoup de mal de moi , & encore plus de bien d'elle. Je desire d'autant plus vivement , je l'avoüe , de la voir promptement s'engager , que j'ai tout sujet de craindre qu'Axiochus ne soit tenté de la reprendre , & que je voudrois , s'il se pouvoit , lui en sauver le ridicule. J'ai retrouvé quelques Lettres d'elle que je vous renvoye : vous voudrez bien les lui remettre , ainsi que les premières. A l'égard de son portrait , je ne

pourrois à présent le lui rendre , sans déparer ma collection ; & c'est ce que je ne veux pas faire. Quand Aglaophon l'aura copié, je pourrai lui renvoyer l'original ; mais jusques-là , elle ne feroit pas pour le tirer de mes mains , de moins inutiles efforts , que pour me rapprocher d'elle.



LETTRE

LETTRE LXIII.

DIOTIME A ALCIBIADE.

A PEINE, mon cher Alcibiade, ai-je, dans toute la nuit, fermé les yeux une seule minute; mais, quelque mal que me fasse d'ailleurs, une insomnie si continüe, la réflexion que, tout ce que j'ôte au sommeil, est autant de retrouvé pour l'amour, ne peut me permettre de m'en plaindre. Je n'en sçais, pourtant, pas moins que je vous aime trop: ce n'est même pas sans autant de crainte que de douleur, que je me vois dans l'état où vous m'avez mise; & quand je songe à tout ce que ma tendresse pour vous, peut un jour me procurer de tourmens. — Mais pourquoi, est-ce, pour ainsi dire, l'instant même où je viens de vous entendre me jurer que vous m'aimerez toujours, que

Part. II,

T.

je choisis pour craindre qu'un jour, vous ne cessiez de m'aimer ? Que je suis malheureuse ! en proie pour le présent , à toutes les allarmes imaginables , j'y suis encore à tout ce qu'il est possible d'en puiser dans l'avenir. Je ne sçais quel sentiment intérieur dont tout ce que je lui puis oppôser , ne sçauroit triompher , me crie sans cesse que je vous perdrai ; & cette idée , toute affreuse qu'elle est pour moi , prend tant d'empire sur mon âme , que tous vos sermens , & même le desir que j'ai de les croire , quelque ardent qu'il soit , ne peuvent un moment l'affoiblir. Je ne sçais si vous trouverez aussi juste qu'il me le paroît , que j'employe à vous écrire que je vous aime , tous les momens où je suis privée de la douceur de vous le dire. Si je ne me trompe , la violence de mon amour vous étonne ; mais , à quelque point que la justice que je vous force à lui rendre , ait de quoi me

plaire, il me semble que ce sentiment n'est pas le sentiment que je vous desirerois. J'ai tort, sans doute; mais en pareil cas, l'étonnement, je l'avoue, ne me paroît qu'un aveu tacite de l'impossibilité où l'on est de partager ce qu'on inspire. — Ah! plaise à l'amour, que vous ne me foyez pas plus cher que vous ne le voudriez! Vous allez, peut-être, vous fâcher du souhait que je forme; mais, comment puis-je sur ce point vous contenter, si, lorsque je renferme mes craintes, vous paroissez vous-même craindre que je ne vous aime qu'avec tiédeur; & si, quand je vous en entretiens, vous m'accusez d'être injuste? Moi! vous aimer foiblement! vous ne le croyez pas! Mais s'il étoit, en effet, possible que cette crainte vous occupât, combien, si à la seule idée de votre inconstance, vous me voyiez noyée dans mes larmes, ne vous la reprocheriez-vous pas? — Lorsque j'ai

L E T T R E L X I V .*A L C I B I A D E A A N T I P E .*

JE crois devoir , mon cher Antipe , commencer par vous remercier de ce que vous avez montré à Théodote , la Lettre qu'elle avoit exigé de moi , que je vous écrivisse. Il m'étoit important qu'elle vît par elle-même que, si je n'aime point, je sçais , du moins, comment l'on doit aimer ; & que , quand on me prie de donner des conseils à mes amis , ce n'est pas toujours mon exemple que je leur propose. A l'égard de l'impression que vous prétendez que vous ont faite les miens , & du changement qu'ils ont opéré dans votre conduite , vous voudrez bien me permettre de craindre encore que l'un & l'autre ne soient plus momentanées que vous ne voulez le croire. Ce qui pourroit

me faire penser que je m'abuse moins que vous sur ce point, est votre obstination à ne regarder en vous que comme délicatesse, ce qui ne m'y paroît pas moins qu'à celle qui en a été si long-tems la victime, la jalousie la plus effrénée dont jamais on puisse être atteint. Avec tant d'envie de se faire une vertu d'un vice, on est, ce me semble, bien loin de s'en corriger. Peut-être, ce que vous voyez qu'est devenue Théodote pendant le répit que vous lui accordez, la douceur que vous éprouvez à la rendre & à la voir heureuse, la reconnoissance qu'elle vous en marque, la tranquillité dont vous-même vous jouïssiez, & que, de votre aveu, vous n'aviez jamais connue, peut-être, dis-je, tout cela prolongera-t'il l'illusion que vous vous faites. C'est tout ce que j'espère, tant de vos conseils que de vos propres réflexions : car, pour une conversion totale, je vous le répète, je ne m'en flatte point.

Vous n'avez pas moins de raisons de croire que, malgré tout ce que Diotimem'offre de charmes & de vertus, elle ne changera rien à ma façon de penser, que j'en ai moi-même de ne point douter que, malgré tous les motifs de confiance que Théodote vous donne, vous n'en foyez toujours jaloux. La fureur des conquêtes est en moi, comme est en vous la jalousie, un vice de caractère; & vous n'ignorez pas que, si quelquefois ces vices se suspendent, on n'en triomphe jamais. Toute la différence que j'imagine entre vous & moi, c'est que la nature vous a fait ce que vous êtes; & que, si je ne me roidissois pas contre les impulsions, c'est à dire qu'en moi l'esprit ne corrompît point le cœur, je ne ferois point ce que je suis. Je sens, par exemple, à ne pouvoir m'y méprendre que, si cela n'étoit pas, Diotimeme fixeroit. Je rends à la sincérité, & à la violence de son sentiment, toute la justice qu'elle puisse de-

rirer. Je soupire même quelquefois des malheurs où ce même sentiment auquel elle livre toute son âme, va bientôt, peut-être, la plonger : je me méprise d'avance, d'immoler à une vanité si mal entendue, le bonheur d'une femme charmante à tous égards, & le mien même ; mais quelques remords que j'en ai, quelques regrets même que j'en attends, si je n'ai pas encore entamé une nouvelle affaire, j'en suis si près que les cris du désespoir de Diotime retentissent déjà dans mon cœur.

Après vous en avoir peint l'état, je passe à la question que vous me faites. *Qu'est-ce, me demandez-vous, que le mot que l'on attribue à Aspasia, & qui fait tant de bruit dans Athènes ? S'il est vraisemblable qu'après les reproches que vous l'avez mise en droit de vous faire, elle ait conçu le desir de se vanger de vous, il me le paroît si peu qu'elle ait osé s'y livrer, que je suis tenté de*

croire qu'on ne m'a raconté qu'une fable.
Rien n'est cependant plus vrai que ce que l'on vous a dit : Aspasia m'a honoré d'une épigramme : puisque vous ne la sçavez pas , la voici dans toute sa pureté.

La nature avoit voulu faire d'Alcibiade un grand homme : Alcibiade a voulu n'être qu'un fat : & la nature en a eu le démenti.

Vous me priez , dans la supposition que je puis être piqué de ce mot , de ne m'en pas vanger sur son auteur , & de laisser à une femme que j'ai rendue infiniment malheureuse , la seule consolation qui , dans l'état où je l'ai réduite , puisse lui rester. Sans avoir , peut-être sur cela les mêmes idées que vous , je n'en ai pas moins agi comme vous desireriez que je fisse. Je suis , cependant , de trop bonne foi pour vouloir un instant vous faire penser que , dans cette occasion , la grandeur d'âme ait été le principe de ma conduite. A ce mot qui , par bien

des raisons , peut-être , n'auroit jamais dû lui échapper , j'ai aisément senti combien , malgré l'air de dédain qu'elle affectoit avec moi , il falloit , pour qu'elle se le fût permis , que je prisse encore sur son cœur. Par une progression d'idées , toute naturelle , j'en ai conclu que , de tout ce que je pourrois faire pour l'en punir , ce qui l'en puniroit le mieux , seroit de feindre de l'ignorer ; & , malgré le ressentiment que j'en conservois , j'ai eu la force de rester fidelle au parti que j'avois crû devoir prendre. A la surprise où elle en a été , autant qu'au redoublement de sa colère contre moi , j'ai compris que , me craignant d'ailleurs , comme elle fait , elle m'auroit ménagé davantage , si elle ne s'étoit pas flattée que je me plaindrois d'elle à elle-même ; & que , dans cet éclaircissement où tout me fait présumer qu'elle auroit mis moins d'emportement que de tendresse , elle pourroit me ramener dans ses chaî-

nes. Ce qui achève de me prouver combien peu je me trompe quand je lui prête cette intention, est le chagrin avec lequel elle a vû, par mon silence & ma tranquillité, cette espérance s'évanouir. Ses beaux yeux qui sembloient, en effet, depuis quelque tems, rechercher les miens, & s'y arrêter avec douceur, ou ne me regardent plus, ou ne se portent sur moi, que pour m'exprimer l'indignation la plus vive. Ses propos ont repris toute leur aigreur; & je ne sçauois, enfin, pas plus me dissimuler que je ne fois redevenu un *monstre* pour elle, que vous exprimer tout le plaisir que j'en ressens. Quand, au reste, je ne trouverois pas dans la situation crüelle où je ne puis douter que mon indifférence ne la mette, des motifs de me consoler de son épigramme, le succès qu'elle a, & que je dois moins, ce me semble, attribuer à ce qu'elle vaut, qu'à l'étendue de ma cé-

l'ébriété, suffiroit pour que je crûsse n'avoir pas à m'en plaindre. J'aime beaucoup mieux aussi, tout ce qui peut me prouver combien j'ai encore d'empire sur le cœur d'Aspasie, que cette hauteur sombre dont elle s'étoit armée après notre rupture; & qui, ne lui permettant de me dire que d'elle à moi, des choses desobligeantes, ne pouvoit que médiocrement satisfaire mon amour-propre. Je me plais encore à penser qu'après avoir ri de son bon mot, on se demandera pourquoi elle se l'est permis contre un homme avec qui elle a paru vivre, & avec qui, extérieurement, du moins, elle vit encore dans la plus grande intimité; & je ne desespère pas absolument qu'avec les secours que je donnerai sous-main à ceux que cette curiosité pourra tourmenter, on ne finisse par en trouver la raison.

Voilà, mon cher Antipe, à quoi se borne jusques à présent ma vengeance.

Si , cependant , les ch^oses se tournoient entr'elle & moi , de fa^çon qu'en laissant seulement agir ou son c^oeur , ou sa vanit^e, je p^usse lui faire une seconde fois pleurer mon inconstance ; & que , sur-tout , elle ne p^ut s'en prendre qu'à elle-m^ême , de sa nouvelle erreur , je ne r^epondrois pas que , tout occup^e que je suis , & quelque loin que mon imagin^{at}ion soit d'elle , le plaisir de la voir donner dans un si grand travers , & de faire à son *épigramme* une si cr^uelle r^eponse , ne me t^unt point auprès d'elle, lieu des desirs qu'elle ne m'inspire plus.

Fin du Livre Second.

Fautes à corriger dans le Livre Second.

- P**Age 15. ligne 15. *soit ce*, lisez *soit*, ce
Pag. 51. lig. 18. *désigné votre*, lis. *désigné
pour votre*.
Pag. 52. lig. 5. *près d'elle*, lis. *auprès d'elle*.
Pag. 53. lig. dernière, *se rendre*, lis. *céder*.
Pag. 62. lig. 21. *Ilotes*, lis. *Hilotes*.
Pag. 63. lig. 3. *Messène*, lis. *Hélos*.
Pag. 72. lig. 13. *j'ai crû*, &, effacez &.
Idem. lig. & *que le plus*, lis. & *que la plus*.
Pag. 80. lig. 5. *écrites*, lis. *écrite*.
Pag. 150. lig. 18. *énorgueilli*, lis. *ennorgueil-
li*.
Pag. 152. lig. 7. *l'ivresse*, lis. *l'yvresse*.
Pag. 158. lig. 17. *nous*, lis. *vous*.
Pag. 165. lig. 8. *les plus*, lis. *le plus*.
Pag. 185. lig. 2. *tout humilié que je suis*, effa-
cez *que je suis*.
Pag. 137. lig. première, *eu*, lis. *eus*.
Pag. 229. lig. 2. *ete*, lis. *elle*.
Idem. lig. 5. *renourons*, lis. *renouérons*.
Pag. 235. lig. 3. *vous vous êtes*, lis. *vous
vous en êtes*.
Pag. 253. lig. 4. *après le nom de Périclès*, il
faut supprimer cet e *marque d'interruption*—
Pag. 258. lig. 4. *conçois*, lis. *connois*.

571880

